Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [x] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
12X		16X		20X ✓		24X		28X		32X	

ERNEST CHOUINARD

L'ARRIVISTE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE



QUEBEC
Imprimerie "LE SOLEIL"
1919

ERNEST CHOUINARD

L'ARRIVISTE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE



QUEBEC
Imprimerie " LE SOLEIL

1919

L'ARRIVISTE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

I

EN CLASSE

La cigale et la fourmi

—"Monsieur Félix Larive!—Votre travail n'est réellement pas mal fait ; mais on y trouve certaines phrases *cigaliennes* qu'il eût mieux valu pour vous laisser à la fourmi.

—Je ne saisis pas très-bien, monsieur, l'à propos de votre remarque fabuleusement imagée."

Deux formidables éclats de rire accueillent et soulignent successivement la remarque du professeur et la riposte de l'élève ; le premier, de la part de ceux qui dans la classe aiment à faire leur cour

au maître, se tiennent au guet de ses bons mots, trouvent spirituel tout ce qu'il dit; l'autre, donnant à toutes les mauvaises têtes de céans l'occasion trop belle de s'affirmer.

—"Je veux dire, monsieur Larive, que j'aimerais y voir un peu plus du vôtre et un peu moins de ce que vous semblez avoir trouvé chez votre voisin d'étude. Il y a dans votre littérature des ressemblances qui trahissent ce voisinage. Défiez-vous des emprunts littéraires ; ils conduisent au vol, qu'on appelle plagiat. Et le vol en littérature est peut-être encore plus méprisable qu'un autre, parce qu'il est trop directement au service de l'orgueil.

—Oui, monsieur, mais il est toujours bon de chercher où se trouve l'emprunteur qui peut devenir, comme cela, un voleur.

—Il est tout probablement du côté auquel cela peut profiter; mettons du côté du plus faible dans les concours.

Y êtes-vous ?

—Ces ressemblances, après tout, ne sont que des ressemblances et presque inévitables. Avec un même sujet et un même groupe d'idées à suivre, il est facile de donner dans les ressemblances.

—Il est facile de trouver des ressemblances, oui, mais non pas des airs de famille comme il y en a dans votre travail et celui de votre voisin d'étude, monsieur Eugène Guignard. Puisque vous insistez, je vous dirai qu'il est facile aussi parfois en littérature de découvrir le bien d'autrui, et à ce sujet, messieurs, il sera bon de donner une portée plus générale à mes remarques.

On peut, on doit même dans une juste mesure s'efforcer d'imiter les bons auteurs, puisque après tout c'est en cela que consiste l'enseignement littéraire. Mais piller les idées, les phrases toutes faites, les expressions d'un auteur, comme on ferait des fleurs ou des fruits de son jardin, c'est bien autre chose. Ernest Hello, je crois, révoque en doute même l'utilité de cette imitation.—On s'imagine,

dit-il à peu près en ces termes, que les grands rhéteurs ont une recette, et qu'il suffit de la leur voler pour savoir écrire. Or, il arrive ce qui arrive souvent au voleur ; l'habit qu'on lui voit sied mal ; on comprend tout de suite qu'il n'est pas à lui.

Si dans votre style inexpérimenté vous venez insérer une phrase où l'idée, l'expression détonne évidemment, vous faites un peu comme la pauvresse qui trouve un ruban de soie dans la rue et croit pouvoir s'en parer en l'épinglant sur ses haillons.

Ah ! je sais bien que l'on peut "arriver" aujourd'hui quand même, et jusqu'à un certain point, à l'aide de méthodes ou de moyens semblables, comme l'on peut aussi, pendant un certain temps du moins, vivoter à l'aide d'emprunts ; mais cela n'est ni sûr, ni durable, ni très probe. Après avoir épuisé ce crédit ou cette réserve, il faut un jour ou l'autre en revenir à ses propres ressources, et gare la faillite tôt ou tard.

Au reste, vous n'êtes pas ici pour étudier des trucs, mais les vraies lettres. Vous faites votre classe de rhétorique ; c'est le temps de songer à la possibilité pour vous d'acquérir de la personnalité littéraire, dans l'orbe de vos moyens; mais non pas du personnalisme qui dérobe aux autres. Soyez donc personnels dans votre style ; essayez de devenir quelqu'un par votre style ; que votre style soit bien vôtre, comme le timbre de votre voix.

Qu'il fasse parfaitement connaître ce que vous serez en caractère, en savoir comme en moralité, sans constituer cependant l'unique valeur de vos dires ou de vos écrits. Que votre style soit bien l'écho fidèle mais non pas la fausse enseigne de votre âme et de votre cœur.

Que le style soit, comme on nous l'a dit, l'homme lui-même et non pas son voisin ni son ami !

Et s'il vous arrivait d'acquérir un style tout personnel, efforcez-vous alors de le mettre au service d'une littérature

toute canadienne ; non pas d'en colorer des pastiches plus ou moins parisiens, comme il s'en fabrique aujourd'hui là-bas pour l'exportation, à l'usage des colonies, plutôt que pour l'enrichissement d'une littérature nationale déjà opulente.

Efforcez-vous enfin, avant de rejeter les lisières, de marcher par vos propres forces, de vous tenir au moins debout et non pas,

"Comme le lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force...
Lors même que l'on n'est le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul."

J'ajouterai : quand vous développez un sujet, n'allez donc pas tout dire à votre lecteur. Laissez à son imaginative le loisir de s'exercer à son tour, de suppléer à ce que vous aurez délibérément omis. Si vous lui dites tout, vous risquez de l'entraîner dans la satiété et l'ennui. Il sera beaucoup plus habile de votre part de l'associer à votre effort, en lui jetant dans l'esprit des idées, en lui mettant sous

les yeux des phrases suggestives qu'il se plaira à compléter. Il y trouvera d'autant plus de plaisir qu'il se croira seul capable de cette collaboration factice."....

Toute la classe a écouté bouche bée cette tirade par trop subtile et quelque peu diffuse du professeur. Cependant l'on sent bien, à ne pas s'y tromper, qu'il y a là deux camps parfaitement divisés, largement séparés: les bonnes âmes et les gogos, qui gobent tout de confiance ou par flatterie, et le groupe toujours trop nombreux des mauvais esprits ou soi-disant esprits forts, cherchant constamment l'occasion de se goberger de l'autorité qui s'affirme et des théories qu'on leur enseigne.

L'élève Guignard sera des premiers.—Sérieux, discipliné, conscient de l'importance de ses études; sorti d'un milieu familial qui ne lui a inspiré aucune prétention, il est là, sous les yeux du professeur en classe ou devant ses livres à la salle d'étude, pour s'instruire, acquérir ce développement intellectuel, ces connaissances des choses de l'esprit dont il

n'a pu presque rien apporter du foyer paternel. Rien ne l'empêche donc d'être docile, d'avoir l'intelligence ouverte à l'enseignement du maître, de tirer profit de tout ce qu'on lui apprend. C'est une bonne tête de la classe.

Félix Larive, au contraire, ne vient pas tout droit de son village. De la classe financière, grandi dans la cohue d'une ville, autour d'une table de famille où l'on parle politique et lit les journaux ; admis déjà dans certains salons d'une société où l'on cherche à se donner de la belle manière et du bon ton, il apporte au milieu de ses condisciples une suffisance, un aplomb qui les dépassent ou leur en imposent. Qu'après cela et pour cela, il soit devenu l'un de ces meneurs en herbe que l'on trouve dans les salles de collèges, la chose est assez facile à comprendre. Aussi, est-il le point d'attrait en même temps que l'âme dirigeante d'un groupe d'élèves qui subissent son influence en favorisant tout à la fois ses visées. Pour tous ceux de ce clan, la petite

improbité en écriture dénoncée ce jour-là n'allait pas assurément ni diminuer ni déparer leur fétiche. Bien au contraire, la préférence inverse du maître aidant, c'est à Guignard plutôt que va la moue, à ce primitif, à ce rustique auquel, en le pillant, "on aurait fait beaucoup d'honneur". Avoir des idées, des expressions à soi, qui attirent l'œil et flattent l'esprit, quand on vient de Saint-Cajetan-d'Armagh, cela n'est admissible, ne peut être reconnu que par ceux qui voudront bien s'en servir.

Puis, en catimini, circule et agit dans cette opposition rien moins que loyale le ferment de la conviction que le jugement du professeur, sur la valeur littéraire des essais, n'est pas toujours sans appel. Et c'est encore l'irrépressible Félix Larive qui aura démontré le bien fondé de cette irrévérencieuse et subversive opinion.

Monsieur le professeur est un homme, sans doute, comme bien d'autres, qui doit trouver bassinante la tâche, si sou-

vent répétée, de lire et d'apprécier à leur valeur relative trente ou quarante essais littéraires sur le même sujet. Aussi, lui est-il arrivé d'en juger parfois avec prévention, d'instinct et de loin.

Etait-ce conspiration pour prendre en défaut l'autorité constituée, ou simple fumisterie d'écolier ? Un jour, Félix s'avisa de copier dans le cahier d'honneur un discours jugé superbe, l'année précédente, et dont le développement, les idées, le style, lès termes, tous les mêmes, pour avoir vieilli d'une année, et être soumis par supercherie sous une nouvelle signature, ne valurent plus rien ou à peu près au jugement du même Aristarque devenu Zoïle, comme au grand amusement et scandale des comparses saisis du secret.

Ce que l'on en parla dans Landerneau !

Or, puisque le professeur ne lisait pas les devoirs, Félix Larive n'était-il pas excusable, dans un cas d'urgence, d'avoir mis à profit ou à contribution la distraction ou l'obligeance de son voisin d'étude ?

La confraternité de Guignard et de Larive devait-elle souffrir de ces différences de talents, de succès en classe, de conditions sociales ?

Nullement !

Chose anormale peut-être, ces deux adolescents, dans les circonstances où nous les trouvons et qui pouvaient susciter entre eux de si fortes antipathies, étaient cependant liés de la plus grande amitié. L'humilité du premier s'honorait des attentions de l'autre, qui n'était pas encore assez avancé dans la vie, surtout dans ce que l'on appelle la vie pratique, pour n'user que d'égoisme dans ses affections, et ce dernier admirait franchement la bonté de cœur, l'aménité de caractère, les talents faciles de son camarade campagnard. Durant les heures de récréation et les temps libres, on les voyait souvent ensemble, quand, fatigué de présider à l'entrain de ses claqueurs, Félix Larive s'en venait causer avec son voisin d'étude, débonnaire et parfois secourable, comme

on a pu déjà le comprendre. De son côté, Guignard volontiers se flatte de cette intimité. A la promenade, quand Larive le choisit pour copain dans les rangs, le fort en thème n'est plus rien, l'autre est tout, avec ses saluts qu'il trouve à distribuer à droite et à gauche par les rues de la ville, ses observations sur les hommes et les choses qu'il connaît si bien. On l'écoute ; on l'interroge ; c'est un plaisir; on ouvre les yeux et prête l'oreille à tout ce qu'il dit des gens qu'il montre et qui n'étaient connus que par la gazette. Il le sent bien du reste et se fait ainsi populaire dans ce petit monde en miniature que représente une salle de collège. Vienne ensuite l'occasion pour lui de recourir à cette popularité ; sa brigue est toute faite, et il l'emportera sur tant de confrères qui lui seront pourtant supérieurs sous bien des rapports.

Eugène Guignard est le premier asservi sous cet ascendant de potache. Il en tire même une assez naïve gloriole. Que

de choses il racontera au foyer paternel, qu'il aura recuillies dans ses conversations avec son ami de la classe urbaine, l'enfant de ce grand monde fashionable dont les faits et gestes occupent les journaux et partant quelquefois la chronique rurale. Car de plus en plus les bruits de la ville font écho dans les campagnes par les cent voix de la presse. Raconter ce qu'il a appris sur le compte de ces messieurs de la ville, par exemple, qui mènent périodiquement la sarabande électorale, le rendait assurément plus intéressant, au milieu des siens, que ce qu'il aurait pu leur rappeler des guerres malheureuses de Darius Codoman, ou de la parole entraînante et des plaidoyers vainqueurs de l'avocat Cicéron.

La cloche du collège sonne à quatre heures la sortie des classes. Tous se lèvent à ce signal impatiemment attendu, rassemblant à la hâte livres et cahiers épars sur les pupitres, et s'agenouillent à la parole invocatrice du *Sub Tuum*.

Puis, les théories des diverses classes du petit séminaire de Québec, où nous sommes, se suivent et défilent par les longs couloirs qui conduisent à la salle d'étude, et là se déposent manuels et paperasses. Quelques-unes de ces classes traversent la grande salle commune des récréations, passent dans les groupes déjà libérés, en un chassé-croisé plein de cris, de chants, d'appels, de rires et de lazzi. Pour la plupart, c'est la détente des nerfs et de la voix après deux heures d'inaction et de silence forcés, le libre cours à l'exubérance de la jeunesse. Mais d'autres, dans les classes supérieures, principalement, conserveront plus de décorum, pour laisser voir, par exemple, qu'on est rhétoricien ; quand on ne remporte pas tout simplement dans son esprit la fâcheuse impression d'un insuccès ou d'une réprimande plus fâcheuse encore. Cette scène du reste ne dure que quelques minutes, le temps seulement de réunir les groupes, de boulotter une miche, collation des plus frugales, et

d'attendre le signal de la sortie pour la récréation en plein air. A ce signal, l'avalanche dégringole de tous ceux qui, massés d'avance près de la porte, s'empressent d'aller prendre la "première relève" aux jeux de balle au mur, de *tennis* ou de croquet, en été ; de gouret ou de la glissoire, en hiver.

II

HORS DE LA CLASSE

La cigale emprunte et chante

—"Dis donc, Félix, ne crois-tu pas qu'il se gobe un peu, notre professeur, avec sa théorie, en général, sur l'homme qui fait son style, ou le style qui fait son homme ; en particulier, sur les littérateurs de l'avenir qui ont juste le talent de copier leurs devoirs ?

—Tiens, tu as compris cela tout seul, toi, Martial ! C'est bien l'une des rares leçons du maître que tu n'auras pas totalement perdue !

—Pas de farce, Félix, puisque Eugène n'a pas encore parlé. Laisse-le faire un instant, et s'il trouve quelque chose de spirituel à dire là-dessus, tu pourras discrètement le lui emprunter."

Comme tout cela a été proféré sur un ton plus élevé que celui de la conversation

ordinaire, le groupe habituel de Guignard est augmenté de curieux, de rhétoriciens surtout qui ont été témoins de la petite altercation en classe et qui viennent féliciter Larive, suivant la langue des potaches, d'avoir été dans les "honneurs". Mais on connaît trop bien le caractère de ces deux types pour croire un instant que cette prise de bec puisse tourner aux gros mots sérieux. Au milieu de la bande, Félix se remit bientôt et d'un ton mi-badin, c'est tout ce qu'il pouvait faire, il reprit :

—"Puisqu'il faut tout vous dire, n'invectives pas notre savant professeur. Il a raison, le digne homme. En effet, j'ai "souvenance que...l'occasion...quelque diable aussi me poussant...je tondis chez Guignard la largeur de ma langue."

Un formidable "Haro !" déchire l'oreille, attire le regard des régents et se répercute de groupe en groupe, où l'on connaît si bien la manière des deux copains qui en ont commis tant d'autres.

—"Avouez-le donc, aussi, mes amis; quelle idée de nous imposer, à vous et à moi, à moi principalement, une dissertation sur *Le Misanthrope* ! Est-ce que j'ai pratiqué cela, moi, la misanthropie ? Ai-je eu le temps, depuis ma tendre et innocente enfance, de détester quelqu'un, de tenir mes frères, mes camarades en suspicion ? Suis-je l'homme de Plaute : *Homo homini lupus* ?

Non certes ! Avec Térence, O mes amis, laissez-moi dire plutôt : *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto* !

Cela se conçoit pour ce sauvage de Guignard parti de ses montagnes de Bellechasse avec l'idée fixe d'avoir à se méfier de tout le monde. Mais j'aime tous les hommes, tous les hommes, moi, en attendant l'heure trop prochaine, hélas ! où il me faudra encore chérir l'autre moitié du genre humain.

—Félix ! interrompit le grand Philippe Lanoue, roulant ses gros yeux comiques en boules de loto, nous ne te permettrons pas de jeter de tes idées troublantes dans

l'âme ingénue, prude et candide de notre Eugène. C'est bien assez déjà que tu prennes part à ses succès littéraires, avec ou sans sa permission, laisse-lui au moins, comme dirait notre maître, la personnalité de ses sentiments après avoir débauché celle de son style.—Puis, ne sentirais-tu pas peser sur toi, comme sur nous tous, le regard autorisé de nos maîtres de salle qui s'inquiètent là-bas ? Ainsi donc, mon vieux, un peu plus de retenue pour ta langue, si tu ne veux pas en avoir trop pour jeudi "!

En effet, les rires par trop bruyants qui s'ensuivent ne manquent pas d'attirer l'attention des surveillants et de tous les sages sur le cercle où l'on s'amuse. Et les réparties tintamarresques, accompagnées d'une mimique exorbitante, lancées sur un ton dont l'emphase voulue fait rigoler, de se poursuivre sans interruption, jusqu'à ce que la cloche réglementaire vienne mettre fin à cette trop courte demi-heure de récréation, remplie de jeune gaieté.

A la salle d'étude, où tous, les fervents des exercices physiques, les penseurs et les rieurs, s'en vont maintenant travailler jusqu'à x heures, les fronts se rassérènent sous l'effort de la pensée devenue momentanément plus sérieuse devant la tâche du lendemain. Cependant, d'ici de là, une œillade, un sourire vient rappeler l'algarade joyeuse, comme ces lueurs intermittentes qui clignotent à l'horizon, quelque temps après l'orage, sous l'effet attardé du fluide électrique resté dans l'air. Mais Eugène Guignard, lui, n'y pense plus. Il s'est mis sérieusement à son travail ; il est de ceux, encore trop rares au collège, qui marquent leurs journées, bonnes ou mauvaises, de ce qui se fait en classe et non pas durant les heures de récréation. Car c'est dans ces salles d'étude que le psychologue trouve un intéressant champ d'observation sur toute cette jeunesse qui accuse inconsciemment des tendances, des traits de caractère, des goûts, une mentalité, un tempérament si divers et si suggestifs de l'avenir d'un

chacun. Depuis l'humaniste des toutes premières classes jusqu'au philosophe finissant, qui s'exerce à comprendre la gravité de ces derniers mois du cours classique et du commencement de la vie sérieuse, tous accusent plus ou moins ce qu'ils devront être dans la vie pratique: hommes d'action ou de caractère, poursuivant pour l'heure dans de gros dictionnaires la recherche du mot propre, comme ils se livreront plus tard, dans le fouillis des intérêts sociaux, à la poursuite de l'avoir ou du prestige qui élève ; hommes du rêve et d'ambition inerte, qui demandent à leurs voisins la solution du problème difficile ou la démonstration oubliée du théorème, comme on les verra tant de fois, se défiant d'eux-mêmes, s'attarder dans l'antichambre des gens en autorité, qu'ils courtiseront de leurs espérances vitales.

Au temps libre du soir, la scène va changer dans la cour de récréation. L'insuffisance du luminaire, la nécessité d'une surveillance plus étroite, du moins il

y a quelque trente ans, obligeaient les régents de supprimer les jeux et les exercices physiques, pour ne permettre que la conversation, et les cent pas perdus, par groupes. La formation de ces cercles, où certains élèves, toujours les mêmes, se retrouvaient chaque jour réunis, comme les membres d'une famille, n'était pas exclusivement l'effet du hasard ; tant il est vrai que ceux qui se ressemblent se rassemblent, à quoi peuvent contribuer encore lès accointances paroissiales ou familiales, même la communauté de classe. C'est dans ce groupement qu'un bon nombre d'élèves, peu enclins aux exercices violents, trouvent leur distraction durant les temps de récréation. C'est un petit état dans l'état où s'agitent des idées, des préoccupations, des prétentions quelquefois — oserions-nous ajouter jusqu'à des intérêts, puisque nous ne voudrions pas dire des dilections—tout à fait particuliers, qui ne sont pas, qui ne peuvent être ceux des cercles voisins.

En ces jours d'automne, où les ténèbres de la nuit descendent trop tôt des grands arbres et des toits, où les souvenirs des vacances sont encore vivaces, la récréation du soir, chez les "grands" surtout, se réduit aux entretiens plutôt privés. Ces jeunes "grands" vont et viennent, deux à deux, sur le pavé du jeu de balle ou le lopin attitré de chaque cercle. C'est là qu'on échange à loisir ses impressions sur les choses de la vie de collège, qu'on se communique ses espérances individuelles, ses projets personnels ou ceux des parents, tandis que de l'autre côté des hautes murailles de l'institution, les bruits de la ville viennent aussi, de temps à autre, comme un rire moqueur, narguer ces illusions de la jeunesse sur la vie réelle.

Eugène Guignard et Félix Larive se retrouvent ensemble. Seul à seul ils peuvent causer sans être en butte aux saillies des joyeux camarades, et celui-ci saisit l'occasion, qu'il a dû même rechercher, pour faire part à son ami d'une idée

entretenue depuis quelques jours. Il est un des officiers de la fanfare, et, en sa qualité d'élève de rhétorique, il a été chargé de faire un discours sur la musique pour la célébration de la fête prochaine de Sainte-Cécile, patronne des musiciens. C'est un de ces secrets d'écoliers qu'on aime à tenir avec le plus de sérieux, afin d'avoir un plus grand plaisir à les trahir pour les intimes.

—"Mon cher Guignard, je suis bien aise de pouvoir causer avec toi dans l'intimité ; car j'ai à t'entretenir d'un sujet qui m'occupe depuis quelques jours. Ce sera bien entre nous, c'est entendu. Je me suis laissé prendre, l'autre jour, lors de notre dernier exercice de la fanfare, à accepter la proposition de faire le discours traditionnel sur la musique, le 22 du mois. J'aurais dû refuser cet honneur, très-certainement ; mais la surprise d'abord et la réflexion ensuite m'en ont empêché. Je n'insisterai pas au sujet de la surprise, passons tout de suite à la réflexion.—Il est de coutume que ce

discours soit fait par un élève de rhétorique, et comme cette année, il paraît que je suis le plus à la main des quelques musiciens qui sont en même temps rhétoriciens, je n'ai pas cru devoir m'en défendre plus que cela.

—Je te vois venir. Tu veux de l'aide?

—Oui, tout juste, mon cher; parce qu'il y va de l'honneur de la classe. Tu te rappelles le succès de Louis Dusol, l'année dernière.—Il a encore, tu sais, nos applaudissements dans les oreilles, cela est évident, et il n'y a pas de problème de mathématiques qui l'intéresse autant, cette année, que de trouver parmi nous qui pourrait faire aussi bien que lui.

—Mais c'est toi, et vas-y, mon vieux!

—Voyons, parlons sérieusement. Il ne s'agit pas de faire du marivaudage, comme dirait Philippe Lanoue, ni assaut de galanterie entre nous. Sans te vanter, même en te vantant un peu, ce que, pour ma part, je trouve bien plausible, il faut reconnaître que tu es notre fort en discours, l'espoir de notre classe pour le

grand concours du Bac. Je puis dire que tous les confrères comptent sur toi.

—Mais nous n'aurons pas, je suppose, de musique au baccalauréat, cette année; il ne manquerait plus que ça !

—Non, mais comprends donc. Tu es à leurs yeux le chevalier tenant de la classe, pour le grand tournoi des collèges, et moi je te demande de l'être ici pour les rhétoriciens de cette année, au milieu et à l'encontre des autres classes qui viennent de nous précéder ou qui nous suivront.

—Et tu crois que je vais me laisser prendre dans la glue de tes flatteries ? Est-ce que mes pauvres parents m'ont envoyé et me tiennent coûteusement ici afin de préparer mon avenir,ou de me faire le champion de ces chers confrères qui ne me regarderont plus demain, malgré tous les succès oratoires que j'aurais pu remporter pour eux par ton organe ?

—Je vois que j'ai touché la mauvaise corde Changeons de doigté. J'aurais dû mieux comprendre ton excellent travail

sur *Le Misanthrope* au lieu de chercher à le copier. J'ai eu tort de vouloir t'intéresser à la gloriole impersonnelle de confrères que tu n'aimes guère, c'est évident.—Je te vois venir, me disais-tu, il y a un instant.—Tu dois me voir aussi maintenant piétiner sur place, rôder autour de toi, et tu prends plaisir à me laisser faire. Eh bien, oui, là ! Soyons plus franc. C'est moi-même, moi, ton camarade intime, que l'ambition tente et que l'aventure embête. A part le plaisir que j'aurais à ne pas rater mon effet sur l'esprit de nos camarades et de nos maîtres, il y a celui que mon succès ne manquerait pas de causer à mes parents. Et tu ne saurais croire ce que cela peut comporter de crédit pour l'avenir et de faveurs concrètes pour les vacances prochaines.

—C'est beaucoup mieux, ça, Félix! Le sentiment, l'amitié entre nous ; ça me va. J'aime beaucoup mieux t'entendre parler de cela purement et simplement, que du drapeau en papillottes dorées de

mes chers confrères. Car je n'ai pas encore tout à fait oublié les brimades avec lesquelles ils m'ont accueilli ici, dans mon personnage d'Armagh, à mon entrée. Comme je n'ai pas oublié, non plus, la générosité toute spontanée qui t'a porté à réagir en ma faveur, ni l'amitié que tu m'as constamment témoignée depuis lors. Je ferai pour toi ce que tu me demandes. Je ne te promets pas de réussir ; c'est bien autre chose ; mais je veux du moins témoigner de ma bonne volonté.

—C'est déjà pour moi le gage du succès, ne serait-ce que d'un succès tout relatif pour toi, auquel mes propres moyens ne me permettent guère d'aspirer. Je veux dire que je suis certain d'avance de te devoir beaucoup de reconnaissance. Je ne l'oublierai jamais non plus. Sois-en certain ! Quelle que soit la destinée qui nous attende après les études, j'aurai, je l'espère, l'occasion de te prouver d'une manière plus pratique la sincérité de mes sentiments à ton égard.

—O blast ! *Ante leves pascentur*... Ne dirait-on pas, voyons, que nous répétons ici tous deux une petite scène de mélo pour amuser prochainement les confrères, à la fête du directeur, par exemple ? Faudra-t-il jurer cela à la vie à la mort : toi rusé Nisus ; moi, innocent Euryale ? Il y a pas mal de mois, sais-tu, que j'ai cessé de compter sur ces rengaines-là ? Dis-le donc, et je te croirai, que si tu as naturellement bon cœur, il t'arrive accidentellement aussi de te faire une mauvaise tête. En ce moment, tu es trop pusillanime pour te fier à tes forces, ou trop paresseux pour te mettre au travail, voilà tout ! J'ai dit oui. Que me demandes-tu encore ?

—Plus rien, cher Alceste, sauf peut-être de revenir un peu plus vite de ton *Misanthrope* et de ta misanthropie. On m'a reproché de t'en avoir subtilisé quelque chose ; j'aurais dû tout prendre pour ne rien t'en laisser.

—A la salle, messieurs! clame le régent.

—Donc, c'est dit. Je compterai à la fois sur ton obligeance et ta discrétion. N'est-ce pas, cher Alceste de mon doux rêve ?

—Oui, oui, Nisus de mes cauchemars.

Eugène Guignard est un de ces élèves qui se plaisent à voir leur avenir en noir. Parti trop vieux du foyer domestique, retenu trop longtemps dans l'isolement de la vie rurale pour ne pas en avoir conservé la timide méfiance, avec un esprit doué d'ailleurs des plus grands talents, il reste fermé aux espérances souvent frivoles de la jeunesse. Quand il songe aux jours où il devra s'engager dans la grande lutte du chacun pour soi, il sent, dans son for intérieur, quelque chose d'incapable et d'incertain qui lui demandera plus tard, à lui le fort pourtant, de s'accrocher à la remorque d'un Larive peut-être. Aussi abdiquera-t-il de bon gré, pour le moment, son ambition juvénile et le verra-t-on travailler avec ardeur au succès et à l'avantage de son ami.

Ah ! s'il avait pu comprendre qu'il faisait dès lors une première expérience des travestissements injustes de la vie sociale, où il n'y a pas que le geai stupide qui emprunte au paon plus stupide encore, mais où tant de cigales chantent aux dépens des fourmis !

On a reproché quelque part au fabuliste Lafontaine d'avoir faussé la vérité entomologique et calomnié la cigale, qui n'aurait jamais rien emprunté à cette fourmi, égoïste, avare, accapareuse, méritant plutôt de personnifier, nous aurions mis le monopoleur, mais on a dit le bandit de grand chemin.

Pardonnons, pardonnons, nous, à Lafontaine dont la bonhomie n'entendait pas malice, d'avoir prêté aux animaux ce qu'il a trouvé chez les hommes ; d'avoir fait dire à l'apologue ce que raconte plutôt l'histoire, et d'avoir laissé aux idéologues une métaphore qui leur aide si bien à peindre certaines réalités de nos scènes sociales, où tant de faiseurs brillent pour tant de timides.

Et ce fut à quelques jours de là un grand succès, un triomphe insoupçonné que remporta Félix Larive quand, aux yeux et aux oreilles ébahis des professeurs, des élèves de l'institution, même de quelques parents exceptionnellement invités à la fête, dressant fièrement la tête, enflant la voix, il fit dérouler la fantasmagorie du verbe de Guignard et de son geste bien à lui.

L'auteur lui-même, tapi dans un coin de la salle, comme un coupable qui se dissimule, dépouillé du reste de tout amour-propre, faillit s'aplaudir...et le trouva beau ! C'est à peine s'il put réprimer l'envie de saluer au passage celles de ses idées ou de ses phrases qu'il avait le plus affectueusement léchées. Pour un rien, lui, la bonne tête docile de la classe, le disciple convaincu du *magister dixit*, il eut révoqué en doute les apophthegmes du professeur et de Hello, et reconnu combien l'on peut tout de même faire bonne figure dans le monde sous la défroque d'autrui.

Puisque le personnel d'une salle de collège est la société en miniature, les personnages en vue y ont aussi leurs suivants, et nous n'avons pas oublié les claqueurs de Félix qui ont, certes, aujourd'hui beau jeu.

—Après tout, ce rustre de Guignard ne sera pas seul à soutenir l'honneur de la classe au concours général de la fin d'année. Mieux que cela, il tombe au deuxième rang, Guignard !

Mais c'est le lendemain et les jours suivants que son humilité eut diversement à s'exercer dans les abois. Le cercle des intimes où trônait, imperturbable, le héros de la fête, fut pendant plusieurs récréations consécutives le rendez-vous de tous les gens à salamalecs et à compliments, qui s'en venaient chaudement féliciter cet impayable Félix Larive, décidément appelé à bien d'autres succès, dans le grand monde.—On verrait cela !

En son absence, comme à la sourdine, dans de petits conciliabules sympathiques et discrets, on en parle encore et l'on

va plus loin. Les bons maîtres, spécialement chargés de faire l'éducation de ce brillant sujet, jettent la vue sur l'avenir. Ils en profitent pour vaticiner un peu. Ils ont d'ailleurs remarqué depuis longtemps la valeur intellectuelle de cet élève un peu léger, peut-être, pour le moment, mais qui se ressaisira. Avec sa parenté, ses hautes relations sociales, avec cet art de la parole dont il accuse déjà le si précieux talent, il ne saurait manquer de fournir une belle carrière qui fera honneur, non-seulement à l'institution, mais encore à tous ses condisciples.

—"Voyons ! N'est-ce pas, M. Guignard ?"

III

A L'UNIVERSITÉ

La fourmi chez les cigales

Deux ans plus tard, Guignard et Larive ont terminé leurs études classiques ; nous les retrouvons tous deux à la faculté de droit. Durant leurs classes de philosophie, celui-ci a décidément jeté sa gourme d'écolier turbulent, et son amitié pour son condisciple a noué des liens de plus en plus resserrés. De son côté, le campagnard a pris plus d'assurance ; l'admiration de son ami pour ses talents et ses succès, qui a même rallié en sa faveur la sympathie des autres, lui inspire plus de confiance en ses moyens, en son avenir. On les tenait maintenant pour deux inséparables qu'on aurait pu croire sérieusement liés à la vie à la mort, non pas dans une petite scène de mélodrame, pour la fête du directeur, comme

l'avait dit plaisamment l'un d'eux, mais à la sortie du collège, pour la grande chevauchée de la vie réelle.

Le stage universitaire est bien déjà la vie réelle. C'est là que s'élabore prochainement l'état de vie définitif ; c'est là que se produisent les premiers mécomptes et les premières désillusions ; là que se rencontrent, comme dans un premier heurt, les générosités juvéniles avec les égoïsmes déjà classés, le sentiment ingénu avec l'orgueil, la délicieuse et parfois naïve romance du cœur inasservi avec le calcul d'une foi mentie ou d'affections troquées

Au collège, l'uniformité de l'accoutrement comme celle des menus à table, car nous voulons parler plus spécialement des internes, entretiennent chez ces garçons, encore insoucieux du passé et de l'avenir,—saurions-nous en dire autant des jeunes demoiselles aux études,—une heureuse confraternité égalitaire qui efface momentanément les inégalités sociales. Les démarcations qui s'y établissent et

s'y entretiennent, comme naturellement, sont celles qui résulteraient plutôt de la valeur personnelle d'un chacun. De là, chez ces éphèbes à l'esprit encore généreux et désintéressé, deux castes, deux catégories, deux aristocraties ; ceux qui brillent à la culture intellectuelle, et ceux qui priment à la culture physique; les forts en thème et les forts aux jeux; les premiers de classes et les champions sportiques.

Or, vivons-nous à une époque où il soit facile de mépriser l'une ou l'autre de ces célébrités ?

Quant aux inégalités de fortunes familiales, les deux personnages qui ont lieu et quelque raison de s'en occuper, au collège, sont le procureur et le directeur, spécialement nantis du soin, celui-ci, de sauvegarder les mœurs et l'avenir, celui-là d'administrer le budget des intéressants sujets qu'ils ont entrepris d'éduquer.

Mais à l'université, on est plus qu'à moitié déjà émancipé. On tire à vue sur l'opulence paternelle, ou l'on commence à

tirer la queue du diable, si l'on est fils de famille ou étudiant besogneux.

Déjà aussi la société vous réclame avec toute l'âpreté de ses exigences et de ses mondanités, ce qui tend forcément à accentuer les inégalités du niveau social chez des confrères d'une même promotion. S'il y en a dont l'auréole professionnelle projette des lueurs qui leur ménagent d'avance une intrusion ascensionnelle ; s'il s'en trouve qui, par snobisme ou par audace, réussissent parfois à forcer les retranchements, saluez-les alors comme des arrivistes.

Mais, Eugène Guignard n'avait pas attendu de vivre dans les cercles universitaires pour commencer à comprendre que la démarcation des castes sociales était beaucoup moins accentuée dans une salle de collège que dans le monde. Félix lui même, son *alter ego*, n'avait guère tardé, non plus, à faire son édification là-dessus, à lui donner une occasion assez cruelle de le constater et qu'il n'oublierait plus.

Elle est sérieuse, bien sérieuse l'heure où le jeune homme, à la fin de ses études, cherche l'orientation de sa destinée. Les éducateurs, moralistes, pasteurs d'âmes du collège nous apprennent ce qu'est la vocation, cette voix mystérieuse d'en-haut, à laquelle il faut savoir obéir sous peine de fausser tout son avenir, pour la vie, même pour l'éternité. Qui ne se rappelle ces heures de méditation profonde où il a fallu pour chacun résoudre le problème de l'homme dont les données s'embrouillent dans les goûts et les rires de l'enfant ? Quand viennent encore s'y ajouter les idées préconçues, les désirs mal réservés, les reproches à demi-dissimulés des parents, cette heure n'est plus seulement sérieuse, elle devient l'une des plus tristes, quand elle ne se fait pas l'une des plus fatales de la vie.

L'étudiant d'Armagh connut toute l'acuité de cette misère. Ses parents, ignares et pauvres, en recherchant l'onéreux honneur de le tenir aux études classiques, s'étaient plu presque inconsciemment à

entretenir l'espérance de le voir choisir l'état ecclésiastique. Et ce fut un désenchantement pour eux en même temps qu'un crève-cœur pour lui, quand il fallut admettre de part et d'autre le mécompte. Non, sans doute, il n'y eut pas de reproches ni ouverts ni amers; mais des sous-entendus, un regret trop ostensible des sommes d'argent inutilement dépensées quand on est pauvre ; ce qui voulait dire l'épuisement du crédit sur lequel il n'y avait plus à compter pour toute étude ultérieure.

Associé, durant le jour, aux travailleurs des champs, abandonné le soir à ses pénibles cogitations, ce fut avec cette amertume au cœur que le pauvre bachelier frais émoulu passa les premières semaines de ses vacances de finissant. Que de fois le souvenir de son ami ne vint-il pas s'agiter en son esprit ? Combien ne fut-il pas tenté de porter envie à ce fils de négociant, qu'il avait cru tête légère, mais qui allait maintenant partir devant lui sans hésitation, s'engager joyeusement dans sa

voie grande ouverte, et le laisser là, lui, dans l'incertitude et l'inconnu ?

Que ne peut-il, comme en ces dernières années, à la récréation du soir sous les grands arbres, l'entretenir de ses ennuis, prendre de lui conseil après l'avoir tant de fois morigéné. Mais, non ; Félix est loin, encore plus loin peut-être moralement que physiquement.

Comme elle était donc bien légitime et bien cruelle la peine de la séparation qui vous mordait au cœur durant la soirée d'adieux des finissants !

Fallait-il écrire à Félix ; lui faire part de ces premières épreuves de la vie pratique, le relancer pour cela dans les plaisirs, les courses champêtres, la villégiature et les bains-de-mer à la mode ?

Le philosophe d'hier eut le stoïcisme, et l'on pourrait dire beaucoup mieux et tout simplement, le bon esprit de n'en rien faire.

Enfin, il a pris son parti. Il ne restera pas à mi-chemin entre la classe ouvrière et la classe professionnelle; mais

tentera de se rendre jusqu'au but. Un voyage à la ville lui a permis de revoir ses directeurs, de sonder de tous côtés l'impasse dans laquelle il se voit acculé, de trouver une issue pour en sortir. Le diplôme de bachelier lui ouvre l'entrée de l'étude professionnelle. C'est au barreau qu'il se destine, comme son ami Félix qui devra être beaucoup moins surpris de cette décision, que ne l'ont été les parents là-bas, à Bellechasse. Car ce sont les projets tant de fois rêvés des deux potaches qui vont maintenant se réaliser, puisqu'enfin, à l'aide de quelques leçons de langues mortes et de mathématiques données à des étudiants en retard, Eugène Guignard a trouvé la ressource pécuniaire qui lui faisait défaut pour commencer son stage.

Il s'en revenait de la ville avec ce rayon de soleil dans l'âme, heureux d'apprendre à ses parents cette solution qui devait à la fois les soulager et le consoler, lorsque, sur le bateau qui portait César et son avenir, il fut en butte

à une très vive émotion. Une voix aux accents bien connus s'est élevée dans la cohue des voyageurs. Il a tressailli au plaisir de rencontrer son ami Larive, qui est là, qu'il va s'empresser de rallier pour le mettre au courant de l'état de choses nouveau. Mais non pas ; halte-là ! Larive n'est pas seul. Il accompagne deux dames d'un âge bien différent ; d'un âge tellement différent que l'on reconnaît en elles la mère et la fille, quand bien même il faudrait un grand effort de mémoire pour retrouver, sous tous ses dehors de petit-maître, le disciple de naguère qui, hélas ! ne sembla pas du tout avoir jamais étudié, sous aucun portique, avec le Socrate de son collège ni avec l'humble paysan d'Armagh.

Eugène dut passer outre comme un bolide qui se perd dans la nuit. Et voilà comment il n'avait pas été à la peine d'attendre l'expérience de la vie universitaire, pour apprendre que la ligne de démarcation entre les classes sociales est beaucoup

moins profonde au collège que dans le grand monde !

Toutefois, si les liens de cette amitié collégiale subirent alors une secousse à se rompre pour jamais, si l'étudiant campagnard cuva dans la peine la plus cuisante le vin amer de cet affront, il s'efforça néanmoins de transiger avec les réclamations de son cœur blessé et celles beaucoup plus impérieuses de son amour-propre humilié.

Que Félix eut un instant, sinon tout à fait rougi de lui du moins cédé à la gêne ou l'embarras de le reconnaître dans la circonstance que nous savons, l'incartade pour tout autre n'aurait peut-être prêté qu'à une explication vive entre deux jeunes gens du même niveau social. Mais notre villageois devait en être plus profondément blessé. Il y voyait trop bien la réalisation de toutes ces craintes, ces méfiances qu'il avait pendant si longtemps entretenues au collège, comme inséparables à la fois de sa pauvreté et de son éducation. Il s'était habitué longtemps

d'avance à comprendre que l'humilité de sa condition sociale et de celle de ses parents l'exposerait à rude épreuve, parmi ceux chez qui sa culture intellectuelle et ses talents lui permettraient d'ailleurs de fréquenter.

Aussi pour un rien, dans sa timidité native et son abnégation raisonnée, allait-il se convaincre qu'après tout ce n'était que juste et bien fait pour lui ; sa bonne nature cherchant à l'emporter sur sa rancœur. Puis à cet âge, où les caractères sont encore en formation, pour ainsi dire malléables, les déplaisirs et les ressentiments sont parfois peu durables, les humiliations moins profondes, comme des empreintes dans un sable mouvant que le moindre vent soufflant du bon côté fera tôt disparaître.

Voilà pourquoi nous les retrouverons ensemble encore à l'université, ces deux copains. Sans doute, il y aura d'un côté un sentiment prévenu et un peu désabusé, mais le plaisir des raccordailles l'emportera sur les susceptibilités.

A la veille des examens surtout, comme en face d'un péril commun, l'amitié d'Eugène Guignard et de Félix Larive reprend, sait-on pourquoi, de son ancienne ardeur Non plus sous les grands arbres du séminaire, mais dans la petite chambre d'étudiant qu'il paie misérablement de son premier gain, Eugène reçoit alors presque tous les soirs, urant une quinzaine, son ami dont il se fait le répétiteur de droit. On cause aussi comme autrefois, ou comme deux vieux déjà, de la prime jeunesse. Quand Félix s'en va, il laisse, dans cette pauvre chambre d'étudiant, la bonne odeur du tabac dispendieux qu'il y a brûlé, et dans l'âme de son ami, le rayon de soleil d'un printemps pourtant déjà passé.

Toutefois dans l'entretemps des examens, Guignard aurait tout le loisir de réfléchir sur la complexité et la vanité des occupations, des engagements,—comme l'on dit dans la société,—qui éloignent de lui son ami, s'il n'était pas lui-même très pris pour gagner les quelques piastres

qu'il lui faut payer, chaque terme ou chaque mois finissant, à l'université, à la pension, au propriétaire de sa chambrette.

Durant la deuxième année de ses études professionnelles, il trouva un expédient plus commode pour gagner sa vie d'étudiant tout en suivant les séances des tribunaux. Un confrère lui prêta avant les vacances un traité élémentaire de sténographie, et à l'automne, il était prêt à "prendre des enquêtes", ce que pouvaient faire alors tous les étudiants de bonne volonté, de cœur et d'intelligence.

Il n'essaya qu'une fois d'un autre expédient dont il devait encore conserver un triste souvenir.

Au collège, il ne s'était pas contenté, quant à la musique, d'écrire le discours qui devait consacrer la réputation littéraire de Félix Larive. Pour charmer ses ennuis et sérieusement aggraver celui de ses confrères, il avait pendant plus de deux années étudié les effets plus ou moins compliqués et harmonieux d'un archet docile trainé à angle droit sur les quatre

cordes décidément grincheuses d'un deuxième violon, en tenant scrupuleusement les yeux sur les pages d'une méthode nullement infaillible pour conduire à la virtuosité. Il en avait cependant retenu deux choses : la valeur des temps et des contre-temps, puis la différence des tons.

Et c'est encore cette précieuse notion-là qui va lui être brutalement rappelée.

Dans un orchestre retenu pour le grand bal du maire de la ville, à la dernière heure un artiste fait défaut. Le chef lui offre de prendre sa place ; ce qu'un dernier exercice d'ensemble lui rend assez facilement possible, et il sourit à l'idée de gagner dans une seule soirée autant que, l'année précédente, un de ses élèves privés ne lui payait qu'au bout d'un mois. Il est vrai que ce maire est aussi l'un de ses professeurs de droit; mais, dans la foule, il n'ira pas remarquer son élève au deuxième rang, et au deuxième violon de l'orchestre.

Sous les feux éblouissants du luminaire, sous l'éclat rutilant des parures, la grande salle du bal s'anime. Les musiciens ne sont pas encore à leurs pupitres quand trois ou quatre élèves de la faculté de droit entourent Guignard, qu'ils félicitent, qu'ils acclament.

—"Enfin", lui dit l'un d'eux, pendant que Félix l'observe d'un air plutôt embarrassé, "te voilà lancé dans le monde, Eugène, presque malgré toi. Il n'en fallait pas moins pour te décider. Notre professeur a eu une heureuse idée d'inviter à son bal les dix premiers élèves de notre promotion, et comme tu es notre *primus inter primos*, tu ne pouvais pas décemment te dérober à son invitation ; d'autant plus qu'une abstention comme celle-là aurait pu l'indisposer contre nous tous.

Bravo ! mon vieux."

Il y en a deux dans ce groupe qui ne participent pas à cette joie : Eugène qui commence à comprendre, et Félix qui a compris depuis quinze jours que son ami n'avait pas été invité.

—"A votre place, M. Guignard, dit le chef d'orchestre. On nous demande de commencer."

Dans le cours de la soirée, deux ou trois fois, quelque chose comme un frémissement nerveux, un spasme, un haut-le-cœur peut-être faillit jeter le désarroi dans les coups d'archet et les staccati du deuxième violon.

—"Je vous aurais cru meilleur mesuriste, M. Guignard, lui dit, après la soirée, le chef d'orchestre, et votre oreille n'est pas toujours assez scrupuleuse L'oreille, l'oreille ! mon cher, pour les instruments à corde ! Après tout, ce n'est pas votre métier, vous n'étiez qu'un suppléant ; on peut vous pardonner d'avoir été nerveux pour une première dans le monde.

—Je l'avoue, monsieur le chef, plus d'une fois, j'ai moi-même remarqué que je n'étais guère dans le ton ou que j'accélérais pour en finir au plus tôt. C'est ce qui ne m'arrivera plus, je l'espère."

Et le jeune homme, fatigué, déprimé, profondément humilié, cette fois, regagna

sa chambrette où les quelques heures de repos qu'il lui restait avant le cours devaient être encore traversées de cette pénible impression.

—"J'ai bu pour la première fois, se disait-il, à la coupe des avanies. Demain, mes confrères me regarderont, les uns, avec ironie; d'autres, avec commisération, ce qui est peut-être encore plus fatigant pour l'esprit orgueilleux. Mais je l'accepterai pourtant, mon Dieu !"

Heureusement pour lui, cet enfant avait encore du sentiment religieux. Sa formation collégiale était restée intacte. S'il ne put se dire avec orgueil : "*Non dolet*", il comprit qu'il pouvait grandir et s'élever à ses propres yeux, en buvant sans récriminer pour la première fois à l'eau du torrent.

Félix Larive lui avait paru superbe d'atours et de belle mine pendant toute cette soirée. Qu'il eut été le lion du jour chez les jeunes, comme il fut jadis l'orateur acclamé du collège, Eugène serait le dernier à le lui envier, tant il s'était

habitué depuis longtemps à reconnaître cette supériorité à laquelle il lui plaisait de se soumettre, même d'y contribuer généreusement. Disons aussi à l'honneur des autres étudiants, dont la noblesse de sentiments n'est pas toujours victime de leur légèreté, que pour bon nombre d'entre eux Guignard n'en fut pas autrement amoindri dans leur estime. On lui concéda une force de caractère, une énergie de volonté, une bravoure du cœur, au milieu des difficultés de la vie, qui en imposaient à leur esprit de dépendance, à leur insouciance du lendemain, sous l'influence secourable du régime paternel.

Eugène Guignard toutefois renonça à l'art musical pour consacrer tous ses loisirs à l'exercice autrement plus lucratif de la sténographie. Les procéduriers, les conseils aux enquêtes, prévenus de sa dextérité comme de ses besoins, recherchèrent à l'envi ses services. Il n'eut plus à passer de nuits au bal, mais à transcrire ses notes, tâche de mercenaire qui, du moins, jusqu'à la fin de ses études

universitaires, lui valut un Pactole. A cette phase de la vie, comme au théâtre, s'opèrent souvent des changements à vue. Ne soyons donc pas surpris si, durant la dernière année de son stage, la condition économique de l'étudiant pauvre s'est notablement améliorée. Il a fait des épargnes, les confrères l'ont appris maintenant ; ils lui en savent meilleur gré que de ses succès à la faculté. Tantôt à leurs yeux il sera déjà quelqu'un grâce au prestige de l'argent. Par contre, Félix commence à connaître ce que peut comporter d'inquiétude et de malaise la gêne pécuniaire ; non pas qu'il ait à pourvoir aux nécessités de sa subsistance, mais aux engagements de sa prodigalité.

Un soir, c'était encore durant la préparation des examens, les derniers de leurs études professionnelles, il fit part à Eugène de ses embarras Une échéance allait prochainement se présenter qui le mettrait en grand danger d'encourir la rigueur des foudres paternelles. Une voiture brisée, un cheval blessé durant une pro-

menade d'étudiant, tel était l'imprévu qui avait de fond en comble compromis l'équilibre de son budget, momentanément maintenu par un crédit sur billet, qu'il faudrait bien présenter à la caisse domestique, s'il devait jamais être quelque part honoré.

—"Non pas !" lui dit son ami Guignard. " Tu n'irais pas froisser ton père en lui dévoilant du même coup ta sotte escapade et ta cachotterie plus sotte encore, tout à la fin de tes études légales, au moment où il te croit devenu homme sérieux, où il te faudra plutôt recourir à lui pour le devenir effectivement. Paie-moi cela, ce billet-là. Ne lui en parle pas, je fournis l'argent.

—Eugène, tu fais plus que me jeter dans la confusion. Je ne trouve pas d'expression juste pour te remercier comme je le voudrais. Mais sois sûr, oui, bien sûr que toute ma vie...

—Oh ! je t'en prie, grâce du reste ! Tu ne te fais pas l'idée de ce que je la connais celle-là ! Serait-ce encore à la vie, à la

mort, comme dans la petite scène, tu sais, "pour la fête du directeur" ? Parce qu'il a plu au fils à papa de faire le fou et qu'il lui déplairait aujourd'hui de s'en accuser en tendant la main, vas-tu me la faire au mélo, ta petite lippe d'enfant maussade ? Va payer ton homme ; songe à passer tes examens ; ne recommence plus et laisse-moi tranquille !"

L'automne suivant, sur la devanture d'un plain-pied moderne divisé en bureaux d'affaires de toutes sortes, s'énonce et s'annonce, en belles lettres d'or toutes neuves, ainsi que dans les colonnes des grands journaux, la raison légale :

GUIGNARD & LARIVE

Avocats-Procureurs.

EUGÈNE GUIGNARD, FÉLIX LARIVE,
B.A. ; LL. L. B.L. LL.B.

IV

POUR FAIRE SON CHEMIN

La cigale prend son vol

L'Arriviste n'est pas nécessairement injuste ; mais il est ambitieux avec une pointe d'égoïsme. Il regarde la vie comme une colline abrupte qu'il faut gravir à l'aide de tout ce qui peut tomber sous la main, autour de soi, de tout ce qui peut servir de marchepied dans cette escalade. Ce n'est qu'à l'occasion et par nécessité, s'il lui arrive de fouler aux pieds gens et choses autrefois aimés et respectés, comme de mettre à profit l'oubli de ceux qu'il dépasse, quand ce n'est pas l'oubli des premiers sentiments généreux de sa jeunesse, des prémices de son cœur. S'il trahit des principes qu'il a tout d'abord tenus en honneur, c'est par calcul ; en caressant cette arrière-pensée et ce faux principe, que, pour une bonne partie de la

société moderne, le grand palliatif des méthodes répréhensibles, c'est le succès ; la grande consolation des renoncements qui fatiguent l'âme, c'est l'admiration servile des uns et l'acclamation intéressée des autres.

—"J'ai des principes, mais je les ménage", disait en plaisantant un homme public du Canada.

Voilà toute la formule, celle de l'arrivisme ; avoir des principes mais les ménager ! C'est-à-dire en user avec discrétion, comme de certains décors de théâtre que l'on exhibe en pleine lumière aux yeux de la foule ou que l'on cache au débarras, suivant les exigences de la comédie qui tient l'affiche !

En effet, combien de ces choses n'existent que pour le plaisir des yeux ou le service de l'intérêt : aujourd'hui doctrines ou structures imposantes ; demain pure réclame et toiles peintes !

Non, l'arriviste n'est pas injuste de sa nature, mais il veut faire son chemin! Il ne peut résister à la force intérieure qui

l'entraîne et il fait son chemin comme la machine routière qui écrase toujours en se salissant parfois.

Que lui importe ce qui n'est pas le but à atteindre et le moyen d'y arriver, puisqu'il a conscience de vivre en plein "*n'importequisme*" ? à cette époque où, suivant la définition de l'humoriste: "N'importe qui, pouvant faire n'importe quoi, peut, n'importe quand, arriver n'importe où."...

Trois grandes passions coupent de leurs étapes la vie de l'homme du monde : la passion érotique au sortir de l'adolescence ; plus tard, celle des biens et du bien-être ; enfin, celle des honneurs.

L'arriviste, celui du moins que nous voulons peindre, semble avoir surtout pour objectif l'assouvissement de la dernière. A cette fin, il subordonnera, s'il le faut, les deux autres, qu'il travestira en moyens ou sacrifiera dans des trocs : le panache d'abord, l'intérêt ensuite et le sentiment, s'il lui reste du temps.

Entrés ensemble dans ce qu'ils appellent le domaine de la vie pratique, les deux associés vont y travailler chacun d'une manière bien différente. L'enfant de la glèbe, malgré sa force et sa valeur, y tracera péniblement son sillon, où le froment de son labeur y souffrira plus d'une fois de la pousse d'une ingrate ivraie et des intempéries. C'est au contraire sur une mer agitée que l'autre tracera plutôt le sien, toutes voiles dehors au vent de la faveur ou entraîné par la bourrasque; sillon instable, celui-là, effacé bientôt dans la perturbation par lui un moment accrue! mais qu'importe, pourvu qu'on arrive à bon port?

On voit dès lors que des deux jeunes avocats, l'un sera tout à la fois l'homme de l'étude légale et des tribunaux, le vrai basochien, le procédurier, le jurisconsulte, à la recherche des textes et des arrêts au soutien des causes sérieuses ; l'autre, le *vir linguosus*, le personnage aux relations sociales, en attendant qu'il se transforme en étendard politique ; enfin

pour le moment le bief d'amont qui amènera l'eau au moulin "Guignard et Larive".

Ne demandez pas comment et pourquoi ils se sont ainsi fait chacun cette part. Tout autant vaudrait-il s'inquiéter de savoir ce que fait la racine généreuse et obscure qui s'élabore dans le sol, tandis que la fleur s'épanouit dans l'air.

Les relations commerciales du papa Larive ont bientôt mis l'avocat son fils dans le mouvement, comme l'on dit. Débrouillard, suffisamment poseur, à l'affût de toute réclame, il pérore dans les réunions de gens sérieux, impose ses opinions au club fashionable et plastronne dans les grands salons de la ville. Cette vie publique un peu anticipée accapare la plus grande partie de son temps. C'est à peine s'il lui en reste assez pour tenir Guignard au courant de tout le travail qu'il lui faudra faire si l'on veut mener les choses à bien. Et celui-ci le voit non sans inquiétude tourbillonner dans la farandole des projets nouveaux, se trou-

vant lui-même entraîné, absorbé dans la gestion platonique de tous les domaines espagnols et du stock lunaire de son associé.

Si grande néanmoins que fut la part de son temps consacrée par Larive à la poursuite de ses entreprises comme aux affaires publiques, il y avait pourtant quelqu'un en arrière de tout cela, qui faisait l'objet de sa grande sollicitude ; c'était l'autre, l'arriviste, qui logeait chez lui. De même qu'il faisait travailler Guignard, il se voyait aux ordres de ce personnage mystérieux autant qu'impérieux, qui l'avait pris sur les bancs du collège et lui commandait toujours d'avancer, de bousculer les autres s'il le fallait pour avancer.

—"Mon cher Eugène, dit-il un jour à son associé, il me faut te parler d'une décision bien sérieuse de ma part.

—Encore ! Un projet ! Tu quittes le monde !

—Je te dis que c'est très sérieux. Mon père sait tout et m'approuve. Je veux apprendre seulement ce que tu en penses.

—Pour faire précisément le contraire de ce que je te conseillerai ?

—Eh bien oui !—Je me marie !

—Tu me trompes. Ce n'est pas le contraire de ce que je te souhaite. Je t'approuve ; je t'encourage ; je te félicite : "Enfin bornant le cours de tes galanteries"...

—Voyons, est-ce moi qui suis déjà devenu le plus sérieux de nous deux ? Cesse donc ! Raisonne ou laisse-moi raisonner !

—Je le veux bien. Je viens de le dire : je t'approuve ; je t'encourage ; je te félicite. Ce n'est pas assez ? Que te faut-il de plus ? Que je reprenne, pour la noce, ma place à l'orchestre, comme au bal du maire ? Ce ne sera pas assez gai de me voir encore là, ni pour moi ni pour toi, je suppose ? Tu te maries. Bravo ! C'est sage ; c'est même généreux, noble, pour une fois et dans une question si grave, de faire preuve de constance après tant d'inconstances. Cette chère Lucile, l'ob-

jet de tes premiers sentiments ; dont tu me fais l'éloge mérité depuis notre première année de philosophie, pour qui tu écrivais des vers quand il t'aurait fallu plutôt étayer des syllogismes; Mlle Lucile Morand, qui t'espère, croit en tes serments et te chérit depuis quatre ans, méritait, certes, de s'appeler un jour Madame Larive.

—Vraiment, tu m'agaces, Eugène. Je ne te reconnais plus. Les rôles sont évidemment changés entre nous. Je viens te parler de choses des plus sérieuses et tu m'embêtes avec tes propos folichons.

—Quoi ! folichons ! les premiers sentiments, les impressions suaves de ton cœur, si longtemps chantés et rimés dans ta poésie, si souvent jurés dans ta prose, aux heures tardives où il t'aurait fallu plutôt étudier, comme à tous les clairs de lune, quand tu aurais fait mieux de dormir !

—Ne t'emballe pas, mon vieux. Tu ne vas pas, j'espère, poser au censeur, au donneur de sages avis, au tuteur ? Si tu

savais comme en pareille occurrence, je me sens, vis-à-vis de toi, tout à fait majeur, usant de mes droits, sans aucune intention de préparer les voies aux sommations respectueuses. J'ai pris une décision très-importante et je suis peut-être trop naïf et trop bon de venir t'en faire part. Voilà tout ; rien de plus !

—Sans doute ! sans doute ! Aussi, je ne conteste pas, je constate, et je m'épate, dirait un parisien.

—Mais voyons, est-ce que nous serons toujours des potaches ? Enfin, qui te parle ici de Lucile Morand ? C'est mon avenir, entends-tu bien, ma fortune toute faite qui se bâcle d'un trait de plume sur un contrat, et tu plaisantes ! J'épouse, cela a été décidé, agréé, ratifié de part et d'autre, hier soir, par les parents, j'épouse Mademoiselle Gratia-Myrtile Nervole, dont le père caresse déjà son million, commande aux influences ministérielles et me poussera dans la politique en attendant de m'arborer sur le banc judiciaire.

Ne crois-tu pas que cela vaille la peine qu'on en parle sérieusement ?

—Oui, très sérieusement, et c'est ce que je vais faire.

Ah ! après qu'il aura plu à ta jeunesse de s'amuser aux manifestations d'un sentiment d'ingénue, non-consciente de sa déception probable, tu trouveras maintenant, pour la vie sérieuse, qu'il est légitime, chevalaresque et agréable toujours de folâtrer encore avec cette première amertume d'une âme candide.

Quel digne homme te voilà !

Dans tout ce que tu viens de me dire, je retiens et j'admire un mot : le mot "bâcler".

Tu bâcleras ; c'est-à-dire tu fermeras à la hâte et avec précaution la porte qui donnait naturellement sur l'idéal de ton âme et de ton cœur.

Tu bâcleras ; c'est-à-dire, tu feras taire la voix généreuse et sincère qui chante dans nos vingt ans, et ton idylle deviendra une feuille de balance.

Tu bâcleras ; et près des ruines d'une affection normale, pure et trompée, l'arbitre de nos élégances se pavanera sans remords, un jour, au bras d'un laideron riche !

Tu ne voulais pas, tout à l'heure, me laisser plaisanter. Pour cette fois, tu avais raison, je te le concède ; aussi, regarde-moi bien : je me fâche!

—Et tu crois, n'est-ce pas, m'intimider par ce débordement de ton éloquence ? Mais tu sais, j'ai fini de t'en emprunter. Je me soucie fort peu maintenant de tes remontrances de moraliste pour rire, tout autant que de tes idées et tes phrases sur la musique et la misanthropie, que j'empruntais jadis mais dont je ne saurais plus que faire. Je suis bien bon, vraiment, de te consulter en ami, sur des choses qui relèvent de mon franc arbitre. Aussi, sauf la grossière insolence qu'il t'a plu de commettre à l'adresse d'une personne que tu devrais au moins respecter, je me moque pas mal de tes objurgations de rustaud non encore acclimaté dans le

monde civilisé. Parce qu'il aura paru intéressant, pour une péronnelle à peine sortie de son couvent, de répondre à nos œillades d'étudiant, me faudrait-il lui sacrifier mon avenir ? Tu me parlais tout à l'heure des vers que j'aurais écrits pour elle et qu'elle n'a jamais lus. Si tu aimes à reprendre en sous main l'inspiration poétique dont elle peut être l'objet ou la cause, je lui ferai part, avant de rompre définitivement, de ton généreux don-quichottisme en sa faveur, et à ton tour, jusqu'à quarante ans, si tu le veux, sans désemparer, tu pourras lui chanter l'incarnat des roses et la pâleur des seigles du beau pays de Bellechasse, patrie des rêveurs et des crève-faim.

Quant à moi, c'est dans une ville d'affaires, c'est dans la vie pratique que je veux faire mon chemin, et non pas courir les routes en troubadour ou en chemineau."

Et il sortit sans attendre de riposte !

Eugène Guignard croyait rire encore en disant : je me fâche. Mais la réplique de son interlocuteur lui laissa dans l'âme

une impression réellement fâcheuse. Il s'irrita d'entendre encore résonner à son oreille ces mots : "vie pratique"; "faire mon chemin", qui plus que jamais semblaient être la formule des égoïsmes à la mode, ainsi que des injustices accréditées. Il ressentit comme un besoin de pleurer sur le cruel mécompte de cette pauvre enfant qui, sans autre méfait que d'avoir cru candidement à son premier amour, apprendrait quelque soir, en lisant les journaux peut-être, la déchéance de son rêve et verrait passer ce hideux nuage sur la vision de son avenir aussi.

Non, ce n'est pas qu'il eût l'âme d'un poète ni le caractère d'un Don Quichotte, ce Guignard, mais dans le chemin de cette sorte d'arrivisme, — car il y en a plusieurs,— il geignait déjà sous le fardeau de sa conscience d'honnête homme.

Il comprit qu'il n'irait pas loin.

V

LE VEAU D'OR EST TOUJOURS DEBOUT

La cigale devient fourmi

"Faites de l'argent, honnêtement si c'est possible, mais faites de l'argent", disait laconiquement l'américain.

C'est encore le culte du veau d'or autrefois proposé à la vénération de la foule ; c'est la sacrilège omnipotence reconnue aujourd'hui au faux dieu Dollar ! Avantages et jouissances matériels, prestige social, immunité morale en certains milieux et certaine mesure, tout cela est compris dans cet aphorisme, devise du matérialisme moderne : faire de l'argent. Le "self made man" de la race anglaise n'est pas tant celui qui s'est appliqué et a réussi à mettre en valeur les dons naturels de son cœur ou les talents de son intelligence, mais celui qui a su faire de l'argent. La plutocratie est de plus en plus la

caste qui commande et qui règne. A moins d'admettre avec l'ascète que cette vie n'est pas la vie, que tout n'y est que mensonge et vanité, il est difficile de secouer l'appétence des biens, des honneurs, de la considération exceptionnelle qui font d'ordinaire l'escorte de l'argent.

En mettant fin brusquement, comme nous l'avons vu, à la conversation plutôt vive avec son ancien ami, Félix Larive, rompant aussi pour jamais avec la poésie de sa jeunesse, allait avant tout, temporairement du moins et comme moyen d'arriver, devenir un homme d'argent. Si leur association, leur camaraderie ne parut pas ostensiblement interrompue aux yeux des gens, les liens de leur vieille amitié, noués à une époque de la vie où les appels de l'intérêt sont moins impérieux, avaient cependant reçu une secousse fatale. La rupture fut dissimulée, retardée parce qu'il entrait dans les calculs de l'homme pratique qu'il en fût ainsi. Pendant quelque temps encore, la clientèle de l'étude légale Guignard

et Larive devait rester à l'abri de leurs divergences d'opinions et de sentiments. Des causes sérieuses dont le premier tenait la solution et l'autre les honoraires devaient être le mystérieux ciment qui les tiendrait unis. En quoi l'arriviste déploya peut-être plus de force de caractère, plus d'énergie qu'il ne lui en avait fallu pour imposer silence à son cœur ; car chez de telles natures l'amour est moins tyranique que l'orgueil.

Le mariage de l'avocat Félix Larive, jeune homme d'avenir en train de faire brillamment son chemin, fut tout un événement social. Depuis le compte-rendu des fiançailles jusqu'à la liste des riches cadeaux déposés autour de la corbeille de noces, jusqu'au détail de la superbe toilette qui rehaussait l'éclat de l'épousée, rien ne fut omis dans les journaux, qui put donner du retentissement à l'hyménée.

Pendant la pérégrination lointaine de l'heureux couple, Guignard eut tout le loisir de mettre la dernière main à un

factum en appel dans une cause où l'établissement de Larive, père, se trouvait à même de perdre ou de gagner une somme considérable d'argent. Consciencieux toujours et déjà très-fort légiste, il s'employa de son mieux à assurer le succès de sa partie dans ce litige.

Quelques semaines plus tard, une décision retentissante du tribunal des appels allait s'inscrire dans les rapports de jurisprudence et déterminer un point de droit longtemps contesté.

—"Comment allez-vous ? Permettez-moi donc", dit un reporter obséquieux qui "faisait les tribunaux", en rencontrant le lendemain notre Félix pratique, dans la salle des pas perdus, au palais de justice. "Vous étiez l'avocat occupant dans cette cause fameuse dont on parle ? Je vous félicite. Qu'était-ce donc, cette cause-là ? Quelques notes, s'il vous plaît, pour ma chronique judiciaire ?

—Tiens ! bien aimable ; merci ! mon cher ! En effet, il n'y a pas à dire, c'est un grand succès. Je n'ai pas pu m'en

occuper, comme je l'aurais voulu. Mais la question m'a paru tout de suite très-claire. J'étais certain d'avance du jugement en notre faveur. Vous dires bien, n'est-ce pas, que ce point-là n'avait jamais encore été soumis à la décision de la Cour d'appel. Voici. . . ."

Le soir même, le journal faisait connaître à ses milliers de lecteurs que :—"La Cour
" d'appel, à l'unanimité, a rendu un juge-
" ment des plus importants dans le pro-
" cès L. vs. R. ; donnant gain de cause
" sur tous les points à la partie représen-
" tée par (*ici le portrait de Félix Larive*
" *couvre quelques pouces carrés d'espace*
" *typographique*), le jeune et brillant
" avocat dont nous donnons le portrait.
" Tous les anciens habitués et les auto-
" rités du palais s'accordent à reconnaître
" le bien fondé du jugement, ainsi que
" le grand sens légal et le rare talent
" d'exposition du jeune maître qui fait
" déjà l'honneur du barreau et a plus
" d'une fois été consulté par de vieux
" jurisconsultes. On jugera d'ailleurs de

" l'importance de cette décision par l'ex-
" posé suivant des faits de la cause, que
" nous tenons de l'avocat lui-même."

Sur la foi du journal, ceux qui ne connaissent pas les petits secrets de sa vanité discrète, les non-habitués du palais, seront après cela bien justifiables, n'est-ce pas, de féliciter M. l'avocat Larive, jeune homme d'un si brillant avenir. Même chez ceux qu'une dénégation ou une rectification aurait pu momentanément désabuser là-dessus, ne restera-t-il pas quelque prédisposition à estimer la valeur d'un homme qui prête déjà à de telles méprises ? Car s'il est vrai qu'il reste toujours quelque chose du mensonge, ce doit être surtout le mensonge du papier imprimé.

D'ailleurs, notre arriviste qui a de l'assiette ne bougera pas assez pour déplacer totalement, soyez-en sûr, l'auréole dont le journaliste a si inopinément ou si obligeamment nimbé son front, et dans la mémoire d'un chacun, il en res-

tera suffisamement pour lui servir quand même de réclame.

—"Tu sais, Eugène dit-il, en entrant comme un coup de vent dans le bureau de son savant confrère, c'était bien le cas de le dire, —"je n'ai jamais raconté à cet-idiot là ce qu'il est allé publier, hier soir, dans son journal, à propos de notre cause. J'étais très-pressé ; il m'a demandé des notes que je lui ai données, comme cela, en sortant du palais. Et juge de mon déplaisir, de ma stupéfaction, quand j'ai lu son affiche-réclame qui n'a pas le sens commun ; ces éloges qui te reviennent naturellement.

—Bah ! Je comprends bien cela, va ! Je me vois à ta place. Ces mendiants de nouvelles, il n'est pas facile de les éviter. C'est probablement en manipulant les pièces du dossier, je suppose, que tu auras aussi laisser tomber, par mégarde, ton portrait en toge, et l'indiscret, sans que tu le voies faire, l'a mis dans sa poche pour le mettre ensuite, à ton grand

déplaisir, dans son journal. Ah ! ces journalistes !

—Une chose dont je m'aperçois fort bien depuis quelque temps et qui m'est fort désagréable, c'est que tu te fais assez méchamment pince-sans-rire à tout propos avec moi. Ce portrait-là, tu le sais ou devrais le savoir, était rendu au bureau du journal le jour de la convention des conservateurs, dans le comté de Bellechasse, où l'on m'avait sollicité de faire opposition au candidat du parti libéral. On a décidé ensuite de ne pas contester l'élection et le portrait est resté là. Voilà tout !

—Que me dis-tu là ? Je devrais savoir que tu étais naguère résolu à courir la prétentaine électorale dans l'intérêt du parti conservateur, à Bellechasse encore, dans le pays de mes pères, où, pour te rappeler ce que tu disais spirituellement ici même, il n'y a pas longtemps, à propos des roses et des seigles, tous les libéraux sont plus rouges que des roses et les conservateurs aussi pâles que des seigles.

Ce que je devais savoir et ce que je sais bien, c'est qu'au collège, à l'université, dans toutes nos parlottes parlementaires d'étudiants, on t'a toujours vu poser au libéral irréductible, le libéral emballé, faisant sonner bien haut les mots de "liberté", "principes décentralisateurs", "démocratie", tous les premiers grelots enfin qui s'accrochent au col du bidet mal dompté.

Ce que j'aurais dû savoir et ne savais pas, c'est que tu eusses déjà renié tout cela encore par utilitarisme, je suppose, pour ta vie pratique ! Que tu aies jugé à propos, l'un de ces jours, avec l'âge, de tempérer un peu l'ardeur de cette politique juvénile, c'était bien excusable, même à désirer ; mais à te voir évoluer comme cela du jour au lendemain, on a le droit de se demander pourquoi. Moi aussi, je suis libéral ; seulement, on ne m'a pas encore vu et l'on ne me verra jamais, je l'espère, chercher à faire du bruit avec ces mots sonores de plus en plus vides de sens, ni à battre monnaie

sur cette ferraille de seconde main ; tout cela, pourquoi ? Pour vendre plus cher son chien que l'on veut remplacer par un chat."

Larive est trop heureux de voir ainsi renvoyé à la marge l'incident de la cause célèbre et du portrait. Il n'a pas voulu l'interrompre. Il n'aimerait pas non plus que son associé le poussât davantage sur la question de cette candidature à Bellechasse, pour apprendre ensuite et bientôt peut-être par d'autres,—des électeurs du comté probablement,—comment les démarches faites et non les sollicitations subies par l'arriviste n'avaient pu être traitées avec sérieux.

Habilement il s'éclaffe de rire.

—"Tu ne me fâcheras pas aujourd'hui, Eugène. Je veux rire. Laisse-moi tout d'abord te féliciter d'avoir si bien su profiter des leçons de notre professeur de rhétorique. S'il t'entendait, il trouverait que tu t'es fait réellement un style très personnel, dont je ne veux plus rien t'emprunter, ce qui lui plairait davan-

tage. Moi, cependant, je trouve que tu ne réponds pas à toutes tes promesses de collégien. Tu étais grave alors ; maintenant te voilà beaucoup trop jeune. Aurais-tu quelque chose de commun avec l'île de Calypso où régnait, paraît-il, un printemps éternel ? Te laves-tu tous les matins dans les eaux de Jouvence, sans me le dire et pour m'embêter, en me rappelant sans cesse ce que j'ai dû faire, ce que j'ai pu dire, dans une jeunesse qui vous inspira à tous tant d'inquiétudes ? Mentor, au moins, vieillissait comme nous de douze mois par année, et si l'occasion belle s'était offerte à son Télémaque une fois émancipé, comme de raison, de briguer les suffrages des électeurs de Bellechasse en général et d'Armagh en particulier, j'hésite à croire que ce modèle des disciples dociles se serait tenu obligé d'aller lui en demander la permission; en d'autres termes, qu'il se fut soucié plus que moi de la sagesse ou des radotages du bonhomme.

—Qui sait ? s'il eut eu quelque inten-

tion de lui faire composer ses discours ?... Mais, enfin, puisque tu voulais le combattre, que lui reproches-tu, au parti libéral ?

—De l'entendre appeler le juste ! comme tous les poseurs à la sagesse, de ta façon."

Un client se présente et met fin à ce colloque qui allait se gâter.

Ces petites altercations entre les deux amis d'études n'avaient plus à se répéter souvent pour compromettre leur association professionnelle. L'orientation est maintenant donnée à ces deux vies si différentes.

Eugène Guignard, fidèle à ses goûts, ne voulant jamais démentir son caractère ni les principes qu'il avait adoptés dans sa formation morale et intellectuelle, se laissera plutôt effacer, restant désintéressé de tout prestige personnel quand il lui faudra l'acquérir au détriment d'autrui.

L'autre s'affirmera partout, prêt à gravir tout échelon de l'échelle sociale sur lequel il trouvera l'occasion de mettre

le pied. Déjà sa fortune dotale, dont il s'est fait l'administrateur empressé, l'introduit dans les grandes compagnies à fonds social de bon rapport, sans que son âpreté s'en trouve satisfaite. Ah ! parlez-lui donc maintenant d'art, d'éloquence, de poésie, de sentiments ! La voix qui chante le plus délicieusement à son cœur, la langue qui intéresse son esprit, c'est celle de la haute finance ; ces mots de rentes sur l'état, bons de chemins de fer, débentures de municipalités, actions et obligations de toutes sortes, dont le portefeuille s'accroît de jour en jour sous son nom ; dont le chiffre apparaît çà et là dans les prospectus et les papiers flotteurs sur les eaux troubles du marché monétaire ; dont la réclame sinon le chantage se fait autant d'appeaux pour la chasse à la petite épargne. L'argent ! l'argent partout où l'on peut en endiguer le cours, depuis ses sources naturelles jaillissant d'un sol généreux jusqu'aux bouches d'égouts collecteurs de l'agiotage, Larive en fera

désormais l'objet de ses rêves, de sa convoitise. De moins en moins, on le verra s'attarder à l'étude des dossiers et à la pacotille de la procédure ; la publication qu'il consultera avec le plus d'intérêt à son bureau, ce sera la Gazette officielle, au chapitre des ventes en justice, des bonnes spéculations à faire sur l'immeuble. Il a déjà maints pignons sur rue ; il en suppute les rapports avec beaucoup plus de contentement que tous les mémoires de frais où Guignard émarge pour moitié. Quand il apparaît dans les conciliabules de la finance, il sent, avec des soubresauts très-intimes d'orgueil, qu'on a conscience de sa valeur sur le marché ; ce qui l'engage à ne rien négliger des si petites choses qui puissent concourir à l'augmenter davantage.

—"Je remarque, dit-il un jour à Guignard, que tu négliges un peu trop les exécutions, et cela malheureusement dans mes causes personnelles. On dirait qu'il y a parti pris chez toi de traîner en longueur dans tout ce qui me concerne. Il

ne suffit pas d'obtenir des jugements, de multiplier pour cela les débours ; il faut en venir à la solution pratique.

—C'est que, défenseur avant tout de la veuve et de l'orphelin, je ne vois chez toi ni veuve ni orphelins.

—Précisément, avec ton sentimentalisme éthéré, tu fais fi de mes intérêts, et ta conscience ne s'effarouche pas de me jobarder ainsi. Voilà qui est dans l'ordre, suivant toi, je suppose. Pour moi, ce qui est dû est dû et doit être payé.

—Avec le temps, sans doute ! Moi, c'est vrai, j'ai ce défaut-là que je tiens de ma jeunesse, que j'entretiens, hélas ! dans la vie pratique ; j'ai le défaut d'y mettre du temps, de ne pas presser les remboursements. Que n'y vois-tu toi-même ? »

A cette réplique, Guignard a failli sourire, l'autre rougir. Eux seuls savent encore que l'homme pratique, riche aujourd'hui, n'a jamais rendu à son ami le montant du billet que le papa Larive n'a jamais vu non plus depuis que son fils a terminé ses études.

C'en était trop. Divergence de sentiments, incompatibilité de caractères, cela pouvait encore subsister sans esclandre entre les deux associés ; or voici maintenant que l'intérêt en alarme et plus encore l'orgueil attaqué vont promptement déterminer la rupture éclatante. D'autant mieux qu'il y a dans le cercle familial des Nervole un influent praticien, chef de l'une des plus importantes études légales de la ville, qui n'aurait certes pas voulu ouvrir ses portes à la recrue sortant de l'université, lequel trouve aujourd'hui son avantage à s'adjoindre le capitaliste, l'homme d'affaires.

Et ce sera tôt fait !

—"Mon cher Guignard, te voilà assez en vue au barreau ; je t'ai procuré l'avantage de t'initier à l'exercice de la profession, mais il me serait difficile autant que préjudiciable de retarder plus longtemps mon avancement personnel. Il y a déjà longtemps qu'on me sollicite ailleurs, que j'hésite à te quitter. Enfin, puisque tu peux à cette heure te dé-

brouiller tout seul, il vaut autant en finir, n'est-ce pas ? Je suis à peu près décidé d'ajouter mon nom à la société "Nervole, Lacourse et Business," qui représente, comme tu sais, les plus grands intérêts de chemins de fer, de banques et d'établissements industriels de la ville.

—Pourquoi non ? Avec cela que je ne te voyais pas venir depuis quelque temps !

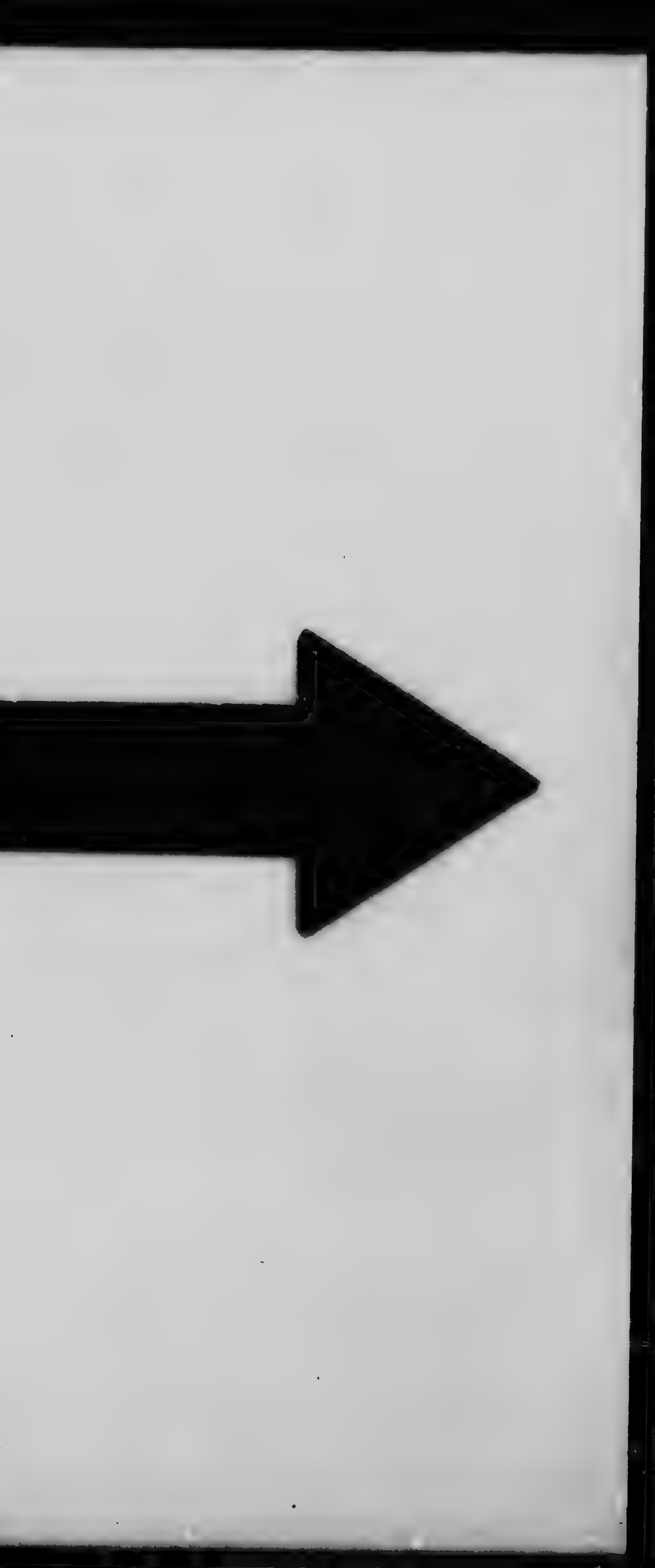
—Alors, tant mieux ; regarde-moi arriver !

—Arriviste ! Va !"

Le partage de l'avoir entre les deux associés se fit promptement. Non pas comme dans la fable, ce fut à celui qui savait mieux crier que revinrent toutes les parts. Depuis l'immeuble où logeait l'étude, et qui lui appartenait maintenant, jusqu'aux pièces les plus infimes du mobilier et de la bibliothèque, sans oublier les dernières séries annuelles de la Gazette officielle, tout échut à Larive.

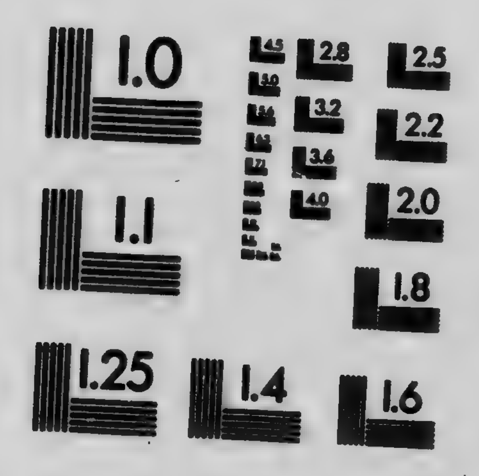
Guignard n'emporta guère que sa première expérience de la vie pratique !

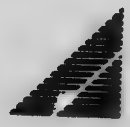


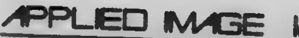


MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







VI

AU SERVICE DE SON PAYS

La candidature

Qu'il est beau le zèle, qu'il est grand le dévouement qu'à telle période de la vie, certains personnages ne peuvent plus refuser à leur pays !

Si grand aussi est l'honneur qui en résulte pour certaines âmes avides de notoriété et de distinctions, qu'on peut bien s'empresser d'offrir à la patrie, serait-ce même parfois sous le drapeau d'un simple parti politique, ses idées, sa parole, son geste, les ressources de son intelligence, quand on ne va pas jusqu'à lui sacrifier encore les scrupules de sa conscience avec le patrimoine de sa famille.

C'est la troisième passion qui parle au cœur de l'homme du monde : la passion des honneurs, l'âpre désir, après l'acquisi-

tion de la richesse, ou du nécessaire seulement, de s'établir sur quelque pavois, d'auréoler son nom du suffrage populaire. Car l'on dirait que l'un des premiers besoins qu'accuse l'homme dans son orgueil, c'est de savoir ce que l'on dira, ce que l'on pensera de lui.

Or, "pour gagner les hommes, disait Molière, il n'est pas de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font."

Gagner des hommes, pour en être le choix, l'élu, quel labeur donc !

Se jeter de plein gré dans le creuset de l'électorat où se trempent les caractères. mais où se désagrègent aussi les réputations, quel risque !

Partant, lorsque le temps est venu de répondre à l'invite des honneurs, qu'il est beau le zèle, qu'il est grand le dévouement offert par un chacun au service de son pays !

De toutes les professions libérales, celle des avocats est la plus généreuse et la plus patriotique en ce sens. On dira peut-être que, pour elle, le service du pays sous les étendards des partis politiques se termine souvent dans des Invalides si honorables et si enviables qu'on ne saurait trop oser, ni trop attendre pour y arriver.

Et puis ? — Après tout, quand cela serait !— On n'est pas avocat pour toujours rester en bas du banc. Si un basochien a le bon sens de savoir attendre son heure, de se tenir à bonne portée des mouvements favorables et de se mêler opportunément à la cohue qui s'agite, parfois une légère poussée d'ensemble,—que disons-nous là ?—moins que cela, une simple rebuffade à la porte d'un ministère, peut soulever son homme et le caser au-dessus de ses concitoyens pour le reste de ses jours.

"Il faut plus d'un jour pour faire le tour d'un homme",—dit aussi le proverbe russe.

Eugène Guignard, évidemment, n'avait pas su ou pas voulu gagner son homme, suivant la méthode de Molière; ou bien il n'avait pas encore eu le temps d'en faire le tour. Pendant qu'il s'en ira tenter assez péniblement de réparer l'effet de son dérangement prof ssionnel, de ramasser pour ainsi dire ce qu'il peut lui rester des morceaux de la casse, Félix Larive cherchera à "gagner les journaux", en leur faisant annoncer ses allées et venues pour affaires importantes, comme en flattant, au besoin, de ses belles manières, les *idiots reporters*, capables encore de publier son portrait.

Guignard, n'ayant plus désormais à travailler dans le vaste champ de son confrère, consacra à l'étude des questions publiques les loisirs que lui laissa la clientèle de son bureau. La pénible expérience qu'il avait faite de l'association le retint dans la réserve, et il ne voulut ni chercher ni même accepter aucune autre société. L'intérêt qu'il ne manqua pas de trouver dans l'agitation du monde

parlementaire devait aussi progresser dans son esprit, et l'entraîner peu à peu sur le champ clos de la politique.

Nous savons que ses études l'avaient bien préparé à la vie publique. Avec des notions suffisantes de littérature pour lui permettre d'agrémenter son discours et son style ; d'histoire universelle, pour le guider dans l'étude des causes qui font le progrès et la décadence des nations ; d'histoire canadienne, pour le mettre bien au fait de nos droits et de nos besoins ; de philosophie enfin, pour l'empêcher de ne douter de rien, il était, certes, en moyens intellectuels de devenir un homme supérieur.

Ce qu'il lui manquait, peut-être, c'était cet autre appoint également nécessaire au succès de l'homme même supérieur : l'assurance, la conscience de son propre mérite, l'énergie de sa mise en valeur, et disons donc le mot, l'audace que la fortune aime tant à favoriser, ne serait-ce qu'en marge du mérite et de la valeur.

Quand Danton s'écriait: "de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace", il exposait, le monstre, la formule tragique de son horrible arrivisme, à lui; mais il trahissait aussi l'un des secrets agents qui en imposent à la crédulité humaine, en poussant sur tant de théâtres sociaux certaines célébrités que nous acclamons trop gratuitement, et qui tiennent de nos acclamations d'être des célébrités.

Au vent qui s'élève, les goélands se laissent bercer et emporter par son caprice— N'en va-t-il pas de même pour bon nombre de nos piailleurs publics ou gens de plume, plus ou moins voraces ? Pourvu que le bon vent leur souffle au derrière, il n'y a rien de surprenant à ce qu'on les retrouve quelquefois perchés à des hauteurs qu'on pourrait croire atteintes par de vigoureux coups d'ailes. Mais c'est le vent qui a tout fait ! Au plus fort de la bienfaisante bourrasque, assez souvent ces volatilles-là n'ont eu d'autres efforts à faire que de tendre les ailes, piailler du bec et...digé-

rer. Ne nous parlez pas de ces gens qui font toujours vent devant. Il leur faut alors louvoyer sans cesse pour arriver, ou bien, ça n'arrive pas. Si nous voulons arriver, si nous voulons monter, soyons donc pratiques, audacieux et peu dégoûtés, comme les goélands tantôt puant la charogne au ras des grèves, tantôt reluisant au soleil, comme de petits aigles sur des sommets !

C'est dans le journalisme que Guignard voulut faire ses premiers essais de vie publique et ses premières armes. Les articles qu'il risqua tout d'abord sous un nom de plume, eurent beaucoup de retentissement, comme l'on dit dans le monde aux aguets du journalisme ; ils firent très-grande sensation.

D'autant plus que l'impersonnalité de l'auteur prêtait encore à la curiosité.

On en parla davantage quand, un soir, un reporter, probablement l'"Idiot" qui avait publié le portrait de Larive, fit lire à sa clientèle l'entrefilet suivant :

"DÉNÉGATION"

"Monsieur l'avocat Félix Larive, de
"cette ville, nous informe que bon nom-
"bre de ses amis, et même des personnages
"politiques très en vue, sont allés le
"féliciter, en voulant lui attribuer les
"articles sensationnels qu'un de nos
"confrères publie depuis quelques jours
"sur la grande question politique que
"l'on sait.

"Il nous prie de déclarer qu'il n'est pas
"l'auteur de ces superbes articles, bien
"qu'il les approuve et en écrirait depuis
"le premier jusqu'au dernier mot. Mais,
"lui, il signerait son nom, nous dit-il.
"Cependant, il croît reconnaître, par son
"style, l'auteur qui serait étranger à
"cette ville."

C'est tout ce que la personnalité du style, tant recommandée par son professeur de rhétorique, avait jusqu'à présent procuré d'avantage à Guignard. Larive s'en est encore emparé, pour écarter les applaudissements de leur destination

et en retenir ce qu'il pourrait. Car elle n'est pas là sans ruse, sa petite dénégation de quelques lignes, cet entrefilet de rien du tout, que tout le monde lira sans y trouver malice. Et quand on apprendra que tant de gens intelligents sont allés, comme ça spontanément, telle l'aiguille aimantée tendant vers le pôle magnétique, d'un commun mouvement le tenir pour l'auteur de cette prose à prime, on se dira quelque part :—Il faut tout de même que ce soit un rude lapin que ce Larive !

Rendons-lui cette justice, il ne dissimulait pas son assentiment, son admiration pour ces articles qui furent peu après reproduits en brochure anonyme. Tenant à en conserver au moins le souvenir, il prit soin d'en adresser lui-même au conservateur d'une bibliothèque de la ville, un exemplaire annoté de sa main : "don de l'auteur".

Tout le monde comprendra qu'il voulait dire : l'auteur Guignard.

De son côté Guignard ne résistera pas longtemps au tourbillon de la vie politique dont il a eu l'imprudence de s'approcher, si l'on peut dire, et qui l'entraînera avec tant d'autres, à des espérances, des aventures, et des déboires. Mis en train par ses écritures et ses polémiques, dont le succès dans la presse fut pour lui une révélation de ses possibilités, on le verra bientôt donner de sa parole sérieuse et entraînante à la tribune électorale.

La première fois qu'il en courut l'aventure, ce fut dans le comté de Bellechasse, où trois générations de sa famille avaient conservé son nom sans tache, si l'on veut, mais encore sans grand retentissement. Il y avait, ce jour-là, assemblée politique presque tumultueuse sur la place publique de S. Raphael, où l'on discutait le choix d'un candidat pour une élection prochaine. Un brave industriel du comté, très-malade de la fièvre de la candidature, ne voulait rien céder de sa prétention et de son droit, disait-il, au professionnel de la ville qui battait éga-

lement la campagne en proie à un semblable malaise. La discussion se faisait plutôt personnelle, et l'on sentait bien, aux raisonnements de ces deux antagonistes, que si "mourir pour la patrie est le sort le plus digne d'envie," il en est aussi qui préféreraient vivre pour elle. Ce qu'ils veulent lui sacrifier, ce n'est pas tant le sang de leur cœur que l'irrépressible agilité de leur langue. Entendons-nous.—Nous voulons dire leur verbosité patriotique et intéressée dans les comices électoraux ; car, au parlement, ce sont les oreilles de ceux-là, du moins d'un bon nombre d'entre eux, qui s'exercent au service du pays.

En attendant, l'un de ces prétendants revendique son droit à la candidature parce qu'il est "l'enfant du comté"; parce que son tour, qu'on lui a promis, il n'y a pas longtemps, est venu ; l'autre, parce qu'il peut être plus utile qu'un illettré; parce que sa profession, ses connaissances, ses relations urbaines lui donnent plus d'emprise sur les personnages en

autorité, les dispensateurs des aides gouvernementales qui font si souvent l'avenir des comtés.

De part et d'autre les avis se divisent entre les délégués des paroisses, allant parfois au gré des préférences personnelles d'un chacun, au lieu de suivre l'intérêt des localités ; préférences déjà basées pour plusieurs sur les espérances de favoritisme et de promotion. Lorsque tout à coup, un cri s'élève d'un groupe de jeunes gens :—

—"Mais parlez-donc, vous, monsieur Guignard !"

Il n'en fallait pas davantage pour faire diversion à l'étalage des mérites des deux premiers poseurs à la candidature.

—"Oui, oui, parlez, monsieur Guignard ! Vous êtes l'enfant du comté aussi, vous ! Puis c'est un avocat de la ville comme les autres ! Parlez !"

Et le nouveau tribun, acclamé d'avance, poussé, porté sur l'estrade par tous ceux qui sont venus là pour s'amuser de l'imprévu, n'a pas le temps de se recueillir

pour se demander ce que lui-même y est venu faire.—Il parle, et dans les premiers applaudissements qui accueillent sa parole, il sent qu'il y a dans cette foule un bon nombre d'électeurs de son âge, enfants d'hier, ses compagnons de l'école primaire ou des amusements de son enfance, au village natal, fiers aujourd'hui de le reconnaître en cette conjoncture. Ce qu'il dit ne satisfait pas d'abord toute sa pensée ; cependant, bientôt l'inspiration s'accuse, son verbe s'élève et il se laisse prendre à la griserie du succès, vibrant lui-même sous le fluide mystérieux que répand son éloquence sur l'auditoire asservi. Il en profite pour quitter le terre-à-terre des ambitions personnelles et aborde les vrais sujets de politique, qui donnent carrière à sa valeur, en intéressant avant tout les électeurs ruraux.

Bref ! son triomphe fut complet. Non-seulement les journaux apprendront le lendemain à leurs lecteurs que la province française du Canada compte un tribun

de plus, mais, effet beaucoup plus pratique, l'assemblée devenue quelque peu houleuse durant la contestation des prétendants précédents, n'obéit plus qu'à un seul mouvement d'ensemble et réclame à grand cris la nomination d'Eugène Guignard à la candidature libérale. Ce sentiment fut à la fois si général, si spontané, si impérieux, que les deux autres candidats, l'homme du comté et l'avocat du parti, affectant d'y trouver le compte de leurs prétentions respectives, s'effacèrent sans plus tarder et offrirent la candidature à M. l'avocat Guignard, l'enfant du comté et professionnel déjà notable de la ville.

Cette élection particulière était nécessitée par la retraite du député élu, une couple d'années auparavant, pour représenter le comté de Bellechasse à la Chambre des Communes fédérales. Le brave homme que l'on avait laissé élire alors par acclamation, malgré les velléités d'opposition de Félix Larive, dont le portrait était déjà rendu au journal, nous savons

cela, ce brave "antiministériel", miné par une maladie incurable, avait cru devoir remettre son mandat au moment où des nuages inquiétants s'amoncelaient au firmament politique, et de graves questions d'intérêt national allaient être discutées et décidées, entre autres, la suppression du bilinguisme au gouvernement fédéral.

C'est cette question dont Guignard avait fait le principal sujet de son impromptu à Saint-Raphael. Il la traita avec prudence mais avec une grande énergie, parce qu'il n'avait pas attendu cette heure pour en faire sérieusement l'étude. Le vieil acquis de ses réflexions et de ses recherches le servit à souhait. Voilà pourquoi son auditoire si promptement reconnut en lui l'homme de la situation ; pourquoi aussi, les deux autres aspirants à la candidature s'effrayèrent, sans le dire, devant la tâche ardue qu'ils voulaient affronter.

Mais l'ami de jeunesse, l'ex-confrère, que devait-il penser de celui dont il s'était

jusque-là servi pour s'élever lui-même, pour arriver ? Allait-il accepter, lui aussi, l'opinion courante à son sujet ?

Le croire trop tôt serait méconnaître à la fois et la nature de ses moyens et l'âpreté de son ambition ?

Au collège, il lui était relativement facile de reconnaître la supériorité intellectuelle de ce campagnard. A cet âge, l'esprit et le cœur sont encore généreux ; l'égoisme, s'il s'y en trouve, pour ainsi dire plus superficiel, n'accuse rien de cet intérêt haineux et souvent sordide qui pourra plus tard aigrir la vraie lutte pour la vie.

Mais à cette heure, dans le champ clos de la vie pratique, Larive va-t-il se contenter encore de marcher sur l'ombre de Guignard, de lui emprunter du prestige, de s'abstenir enfin de le dépasser, quand il en a l'occasion avec les moyens, même en le foulant à ses pieds ?

Allons donc !

—"Comme ça, Guignard, tu te lances dans la politique", lui dit-il, le lendemain.

" Je croyais toujours que tu en viendrais là. Tu as bien certains avantages pour réussir dans la vie politique, mais il y a l'électeur. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de ne pas trop compter sur les cris des bonnes gens de la campagne qui cherchent à s'amuser après les vêpres. Inutile de te monter la tête et de dépenser tes économies avant la décision de la convention du parti sur le choix du candidat. C'est la convention qui décide cela.

—Je te remercie de me donner ce bon conseil et d'avoir si grand souci de mes économies. Moi, de même, j'ai toujours pensé que tu ne négligerais pas mes intérêts. Quant à ceux du parti, je sais qu'ils ne te sont pas aussi chers. Alors, que me parles-tu de convention ? Est-ce pour me rappeler que la seule dépense électorale que je dois sagement faire en premier lieu de mes économies, c'est de courir chez le photographe en attendant la convention et...l'idiot du reportage ?

—En effet, si tu veux fixer ta binette et en garder une image montrable, tu

ferais mieux d'y voir avant la convention; car après, quand celle-ci aura décidé, il est à craindre que le tribun de Saint-Raphael ne change de figure.

—Pourvu qu'il ne change pas de politique pour mettre son portrait dans les journaux ! La convention des conservateurs fera ce qu'elle voudra, cette année, de ta binette changeante. Quoi qu'il arrive, la figure que j'aurai sera celle que j'ai.

—On verra bien cela !"

Le proverbe russe a raison ; il faut plus d'un jour pour faire le tour d'un homme.

Eugène Guignard n'a pas encore tout à fait compris ce qu'est devenu son copain de collège Félix Larive. Il ne se doute pas des conséquences fatales qu'entraînera pour lui cet échange de paroles narquoises, entre deux saluts, à la sortie du palais de justice. Mais il l'apprendra bientôt.

Félix Larive cherche l'occasion d'arriver aux honneurs publics, nous ne l'ignorons pas. Il en causait déjà dans les cercles universitaires. Or, ses connaissances politiques, à lui, remontaient moins

aux grands problèmes nationaux, dont l'étude et la solution consacrent l'homme public dans l'histoire, qu'aux roueries mises en œuvre pour circonvenir un scrutin. Maintenant qu'il possède la richesse, que peut-il ambitionner sinon la popularité, ne serait-ce que la fausse ? Aux autres l'appréciation, l'éloge futur de l'historien ; mais dès à présent pour lui, de son vivant, le succès qui élève, ne serait-ce qu'à la façon de l'air chaud dans une montgolfière, à la façon du goéland dans le vent de grève !

De quels moyens usa-t-il ? A quelles influences eut-il recours ? Qui pourrait le dire au juste ? Qui ne saurait le soupçonner un peu ?

Elle se fit, cette convention des délégués libéraux des paroisses pour choisir le candidat officiel du parti. Et la majorité de ces sages confia l'honneur du drapeau à Monsieur l'avocat Félix Larive, jeune homme de grands talents, d'un esprit droit, très-riche et très-populaire, dont l'élection est assurée, dit l'organe.

VII

AU SERVICE DE SON PAYS

L'élection

Il y eut grand émoi, non-seulement dans tout le comté de Bellechasse, mais encore par toute la ville quand on apprit le résultat de la convention truquée. Eugène Guignard fut entouré, conseillé, encouragé par tous les gens à l'esprit droit qui le conjurèrent de ne pas capituler, et lui offrirent l'aide nécessaire pour y tenir bon jusqu'au scrutin. Mais de son côté aussi, Larive ne manqua pas de rallier la plupart des tirailleurs et des officiers de compagnies franches, toujours prêts à mourir autour d'un drapeau, pourvu qu'en attendant ils puissent vivre autour de la caisse électorale.

Ce qu'il y avait d'étrange dans cette lutte, c'est que le candidat non officiellement reconnu, le candidat indépendant

était précisément celui dont le caractère irréductible, et réfractaire aux tentations d'arrivisme, offrait les plus sûres garanties à la sauvegarde des principes du parti. Tandis que son adversaire, aujourd'hui porteur de la livrée libérale, c'était connu, en aurait volontiers revêtu une autre, peu de temps auparavant.

Est-ce pour cette raison que le parti conservateur ne bougea pas, ne voulut pas le déranger dans ses aspirations, ne suscita aucun adversaire estampillé de sa couleur ?

Qui pourrait le nier ou l'affirmer ?

C'est à peine si Guignard prendra plaisir à l'insinuer dans les assemblées publiques où les partisans, si vous voulez paraître combatif, vous obligent de dire quelque chose de personnel sur le compte de l'antagoniste.

Au reste, si l'on voulait tout de même s'étonner de ce que le gouvernement laissât faire cette élection, après en avoir émis les brefs, sans imposer aux populations des paroisses de Bellechasse une

candidature à son chiffre, nous pourrions répondre que c'était à une époque et sous un régime, où le choix des députés se faisait moins pratiquement au scrutin que dans les officines ministérielles, les conventions plus ou moins truquées et les journaux. Quand une élection ne semblait pas pouvoir subir avec succès ces trois épreuves de laboratoire, dirons-nous, il eut été bien inutile et bien imprudent d'y compromettre le prestige d'un cabinet sous le trompe-l'œil du vote populaire. Or, dans la présente occurrence, c'est ce que l'on avait bien compris. Le comté de Bellechasse se montrait de plus en plus hostile et réfractaire aux candidatures purement conservatrices. Le dernier député aux Communes, nous le savons, y avait été élu sans conteste pour aller siéger du côté de l'opposition. Depuis lors, les choses loin de s'améliorer en faveur du ministère s'étaient singulièrement aggravées, aux yeux des uns et aux oreilles des autres, suivant qu'ils prissent leurs informations dans les colonnes des

journaux ou dans les conciliabules où mijotent les fortunes politiques.

Il valait donc mieux pour le gouvernement laisser flotter ses amorces et ses hameçons sur les eaux du parti adverse, troublées comme à souhait pour lui. Dans les assemblées houleuses, aux philippiques presque nécessairement personnelles, sa responsabilité, les vilaines choses de son programme et de ses tendances politiques, ne laisseront que moins forte impression sur l'esprit populaire auquel il faudra bientôt soumettre un appel général.

La première de ces "assemblées contradictoires", comme l'on dit dans l'étrange langage des faiseurs d'élections, eut lieu un dimanche, dans la belle paroisse de S. Michel, chère aux touristes.

La presse ministérielle, obéissant au mot d'ordre du désintéressement apparent, se contenta de contredire dans ses comptes-rendus les journaux libéraux, c'est-à-dire ceux qui avaient été généreusement subventionnés pour chanter

la gloire et la valeur du héros de la convention. Néanmoins, l'on devait tout particulièrement s'intéresser à cette lutte entre les deux associés, les deux amis de jadis, dont les moyens d'action sur l'esprit du peuple, quoique si divers, rendaient de part et d'autre le succès bien aléatoire.

Mais avant de nous occuper des comptes-rendus de c tte campagne, comme pour nous édifier sur leur crédibilité en général, rappelons ce que Monsieur de Cormenin, le pamphlétaire français, disait du compte-rendu parlementaire. Et l'on voudra bien ensuite nous pardonner si nous essayons d'imiter—oh ! mais, de bien loin,—sa manière pre que inimitable de mettre en regard les divergences d'appréciation sur les hommes, selon qu'on les observe par l'un ou l'autre bout de la lunette du partisan.

"Nous nous connaissons beaucoup, le
" compte-rendu et moi ; je l'ai créé il y a
" quelque quarante ans, et puis, quand

" il a eu suffisamment provigné, je l'ai
" laissé là. Il a grandi, il s'est installé,
" il a pris ses coudées dans le monde
" politique ; il court maintenant la ville
" et la province, en manière d'oracle.

" Si l'orateur est le maître du jour, le
" compte-rendu est le maître du lende-
" main. Si l'orateur est ce qu'il veut
" au-dedans de sa petite église parlemen-
" taire, il n'est au-dehors que ce que le
" compte-rendu veut bien qu'il soit.

" Le jugement des morts ne se fait pas
" attendre pour l'orateur. A peine est-il
" enfermé dans sa bière de papier, que
" deux journalistes s'approchent du corps.
" Ils se tiennent tous deux à ses côtés
" comme son bon et son mauvais ange.
" Ils lui récitent leurs patenôtres en
" faux-bourdon, et ils l'aspergent, en
" guise d'eau bénite, l'un d'un panégy-
" rique, l'autre d'une satire."

Au lendemain de l'assemblée de S. Michel, on lisait donc dans l'organe du parti :

" Le premier coup de canon de la cam-
" pagne électorale du comté de Bellechasse
" a été tiré hier à S. Michel. Le temps
" était superbe, et quinze cents à deux
" mille personnes, au bas mot, étaient
" venues de toutes les paroisses du comté
" et du voisinage, comme de la ville,
" entendre la discussion des deux candi-
" dats. L'assemblée avait été convoquée
" par le candidat reconnu du parti,
" M. Félix Larive, qui eut la gracieuseté
" d'y inviter son adversaire. Celui-ci
" doit amèrement regretter aujourd'hui
" l'audace ou la naïveté qui lui fit accep-
" ter cette invitation, au lieu de la consi-
" dérer comme simple courtoisie de son
" noble et généreux concurrent. Les
" quatre cinquièmes au moins de l'assem-
" blée lui étaient hostiles. On l'a bien
" vu lorsqu'avant le discours substantiel
" de M. Larive, rempli de chiffres et de
" renseignements sur la triste administra-
" tion de nos finances fédérales, ce qui
" dénote chez lui l'homme d'affaires,
" capable de voir au bien de l'état comme

" il a su voir à sa prospérité personnelle,—
" l'autre, le petit avocat sans causes, est
" venu nous parler de phase sérieuse de
" notre existence nationale, de langue,
" de droits organiques menacés, patati
" patata, de cent calembredaines de la
" même force, tirées de son imagination
" fébrile ou de la lune. Maintenant qu'il
" s'est montré, qu'il a fait savoir à tous
" ces gens-là qu'il est avocat et aimerait
" bien à raccoler quelques clients dans la
" campagne, nous lui conseillons, en atten-
" dant les causes, de retirer avant le scru-
" tin le dépôt de deux cents piastres qu'il
" va perdre et pourrait certainement
" placer à meilleur emploi. Avant de
" rentrer sous terre, qu'il n'oublie pas
" de faire connaître au public ceux qui
" l'ont soudoyé pour empêcher le candi-
" dat libéral d'être élu par acclamation.
" Des conservateurs que nous avons vus
" sont eux-mêmes indignés de cette ma-
" nœuvre et voteront pour M. Larive.

"Inutile d'ajouter que l'élection de M.
" Larive est assurée, malgré les quelques

" rires jaunes d'une clique que la piteuse
" contenance de leur homme à principes
" laisse sans espoir ".

Par contre, dans le journal qui n'est pas vendu on lit :

"Pour un fiasco, il faut dire que l'assem-
" blée convoquée par le candidat Larive à
" S. Michel, hier, a été un monumental
" fiasco. On n'y comptait à peine qu'une
" couple de cents électeurs, à part un
" bon nombre de promeneurs qui se ré-
" pandirent dans la place à l'arrivée du
" bateau, venant, comme ils font tous les
" dimanches, jouir de quelques heures de
" repos à la campagne. Cette fois, grand
" a été leur amusement d'assister en
" même temps à ce cirque forain. Le
" candidat à deux têtes qui fuit le haut
" du comté et s'en tient au bord de l'eau,
" pour avoir des auditeurs de la ville, a
" trouvé de l'ivraie dans la claque qu'il
" avait fait venir. On s'est grandement
" amusé à ses dépens. Son adversaire,
" qui est un homme sérieux, a eu les hon-

" neurs de la journée. Les vrais élec-
" teurs du comté qui l'avaient spontané-
" ment choisi, il y a quelque temps, l'ont
" religieusement écouté et vivement ap-
" plaudi. Cela fait bien voir quelle super-
" cherie a été jouée dans la convention qui
" l'a mis de côté pour laisser apparaître,
" comme un *"jack in the box"*, ce candi-
" dat Larive, qu'on n'élira pas.

"Il est heureux pour M. Guignard
" qu'il ait pris la parole le premier. L'as-
" semblée n'en était pas encore à la gaiété
" folle qui devait s'emparer d'elle en en-
" tendant son adversaire, et il a pu loger
" dans l'esprit des électeurs de bonnes
" vérités, des considérations très-justes
" sur les événements actuels et faire com-
" prendre à tous qu'il faut plus que ja-
" mais choisir des hommes sérieux, de
" principes et de grande intelligence com-
" me lui, pour représenter dignement les
" Canadiens-français au parlement cen-
" tral du pays.

"C'est à la suite de ce vrai discours de
" patriote et d'homme d'état, que le pitre

" s'est amené. Nous l'avons vu, une " demi-heure durant, l'œil enflammé, la " bouche écumante, le faux-col au menton " et les manchettes sur les doigts, crier, " gesticuler, suer pour nous apprendre " qu'il y a tant de millions qui ne nous " appartiennent pas dans les banques, " tant de taxes indirectes à percevoir, " tant de capitaux à dépenser, et qu'il fal- " lait pour cela l'élire envers et contre " tous.

"L'auditoire enfin s'éclata de rire et le " candidat dut s'affaler lorsqu'un auditeur " éloigné, qui n'en comprenait rien du " tout, demanda d'une voix de stentor si " ce monsieur-là ne cachait pas tout sim- " plement son jeu pour vendre, le diman- " che, et avant de partir, de l'Huile de " S. Jacob ou du Baume Samaritain.

"Le beau comté de Bellechasse serait " bien représenté vraiment par un tel " saltimbanque. Mais heureusement M. " Guignard et les vrais électeurs sont là."

Hélas ! prenons garde que les vrais électeurs ne font pas toujours les élections !

La lutte fut pendant quinze jours des plus acerbes. Larive ne ménagea pas son ancien ami qu'il représenta comme un sans-valeur, incapable de gagner sa vie, de faire son chemin dans le monde professionnel, et qui s'en venait mendier un mandat législatif afin de vivre de l'indemnité parlementaire. Au reste, il n'invita plus son adversaire à aucune "assemblée contradictoire," afin sans doute de mener plus à l'aise cette jolie campagne de dénigrement. Ne pouvant guère plus s'exalter lui-même, il cherchait son avantage à rabaisser l'autre. Toutefois, ces menées n'avaient pas jusque-là empêché Guignard de rallier la grande majorité des paroisses du haut du comté. Ailleurs, sa popularité était plus incertaine, tenant du déplacement de l'électorat flottant, sur lequel il lui était difficile de compter. Sans doute, un fort appoint du vote conservateur lui reviendrait de la part de tous ceux qui aiment à combattre le drapeau "officiel" du parti adverse ; mais combien d'autres aussi n'avaient pas oublié la

possibilité d'accommodement avec un homme tel que Larive, indépendant de fortune, et non "encarcané", on savait cela.

Oh ! oui, les cartes étaient bien mêlées dans cette partie, et il n'était pas facile de tabler sûrement sur les atouts vainqueurs. Quel était l'intrus, le parasite, le trouble-fête dans cette élection unilatérale ? L'homme du peuple non prévenu, choisi, amené, proposé aux suffrages spontanément, presque à l'encontre de sa volonté, ou bien l'homme de la convention truquée, aux agissements ténébreux, mais accrédité en haut lieu ?

On en parlera beaucoup, en ces tristes semaines, au village comme à la ville, dans les grands journaux comme à la table du paysan, de ces deux condisciples du collège, qu'une longue liaison avait préparés à la vie réelle, sans que le feu d'une amitié de jeunesse pourtant sincère eut pu radicalement détruire ces germes secrets de suspicion délétère, d'une part, et d'ambition envieuse, de l'autre, qui maintenant se développeront au grand

jour. Ce qu'ils ne se diront pas publiquement, à la figure, de tous ces secrets-là, d'autres le diront pour eux, dans les cabales où cela pourrait amorcer quelque préférence. Sans doute, Guignard, naturellement plus réservé, ne trahira pas la noblesse de son caractère dans ce vertige, tandis que l'autre pactisait évidemment avec la conscience de sa légèreté ou sa légèreté de conscience ; mais quel levain corrosif va désormais travailler ces deux cœurs durant le reste de la vie !

L'atteinte sera d'autant plus forte pour le premier, que, le soir du scrutin, son désenchantement fut plus profond, lorsqu'il apprit, tous comptes bien tirés, que Félix Larive, le candidat officiel du parti, était élu par une faible majorité de trente votes.

Fatigué, énervé, dégoûté, il regagna la ville en essayant de garder bonne contenance encore plus au milieu de ses amis apitoyés, n'y comprenant rien, qu'en présence de tous ses adversaires, exultants qui, certes, l'avaient bien dit !

VIII

AU SERVICE DE SON PAYS

M. le député à son siège

Comme l'"organe" était de ceux qui l'avaient bien dit, il y eut grande animation et grande réjouissance à ses bureaux, le soir où fut affiché le bulletin du vote. Le lendemain, le portrait de l'élu—à son escient, cette fois—ornait la première page du journal, encadré de légendes, de titres, de sous-titres : *"Monsieur Félix Larive.—Député de Bellechasse—Qui vient d'être élu hier—par une bonne majorité,—malgré*, etc etc etc".

Autrefois, le chevalier, même errant, avait un écuyer pour bouchonner sa monture ; le grand seigneur, un valet de pied, pour tenir l'étrier quand il montait en croupe. Aujourd'hui, ceux qui chevauchent ou qui aspirent à monter, ont à leurs trousses le journaliste, qui s'emploie

volontiers à ces petits offices humiliants et serviles.

Comme le nouveau député de Bellechasse savait bien cela, l'un de ses premiers soins après son triomphe fut de venir féliciter les gens de l'organe :

—"Vous autres, leur dit-il en entrant, laissez-moi vous féliciter et vous remercier. Vous avez fait une lutte superbe contre les journaux qui m'étaient hostiles. Vous m'avez puissamment aidé, et je considère que je vous dois une bonne partie de mon succès. Aussi, je vous assure que je ne vous oublierai jamais. Quel que soit le sort qui m'est réservé dans la vie politique, comptez-bien sur moi !"

Si Eugène Guignard eut été là, il aurait pu rappeler encore la petite scène de mélo pour la fête du directeur : mais Eugène Guignard n'était plus là.

Monsieur le député Larive n'aurait pas cru que sa popularité fut si grande dans le comté de Bellechasse. Les trente votes de majorité ne donnaient pas, tant s'en

fallait, l'idée juste du nombre de tous ceux à qui il devait son élection. Mais ils ne manquèrent pas de venir le lui apprendre, le rappeler souvent, même trop souvent.—"Ce que l'on s'était dévoué, ce que l'on avait travaillé pour lui, ce bon monsieur Larive, il ne s'en douterait jamais; n'importe ! on avait gagné, toujours !"

Pendant deux mois l'élu eut à subir cette obsession, à réfléchir sérieusement sur les ennuis de cette sorte de popularité que l'arriviste recherche pourtant. Inutile d'ajouter néanmoins qu'il n'en était pas encore à regretter, à méconnaître surtout la badauderie qu'il avait si bien su exploiter, qui l'avait fait vaincre son adversaire. Plus tard, peut-être,—qui sait ? aurait-il à déplorer amèrement cette griserie populaire qui décide des élections; à s'écrier après Alphonse Daudet : "Ah ! la grande gamelle de la popularité, il fait bon s'asseoir devant, mais quel échaudement quand elle se renverse !"

Pour le moment—et il n'en aura pa de sitôt fini—, il s'enivre de ses succè qui l'ont déjà porté plus haut que se compagnons d'études ; il a déjà pou ceux-ci des petits airs protecteurs, et pour ses clients, les moments d'impatience d'un esprit accaparé par les plus graves intérêts de l'Etat.

—"Il faudra régler cela, mon ami, avant la session, car mes devoirs parlementaires me retiendront à la capitale pendant plusieurs mois et j'aurai bien d'autres choses en tête."

Telle est la phrase qu'il aime à opposer aux retardataires dans leurs petites redevances envers lui.

Et à part lui, il y songe à ce jour glorieux, où, non pas à la suite d'une élection générale, lorsque la prestation du serment des nouveaux députés est presque une bousculade, mais au milieu du parlement, en pleine séance, il entrera dans cette salle brillante, escorté de deux chefs politiques, aux applaudissements de son parti, sous les regards admirateurs

là-haut scintillant dans les tribunes du public. Il répondra ceci ; il dira cela, à tous ceux qui s'empresseront ensuite de venir le féliciter. Il n'oubliera rien de toutes les civilités, les manigances sociales qui accréditent en haut lieu, et constituent l'un des facteurs les plus puissants de l'arrivisme.

Puis, quand il faudra parler dans cette Chambre des communes,—car il n'entend pas assurément aller y jouer le personnage muet, le rôle de l'automate votant, —il aura, bien casées dans sa mémoire, une réserve de phrases toutes faites, sur laquelle il puisera, en attendant l'inspiration des phrases à faire.

Ces préparatifs, ces précautions occupèrent son esprit durant tous les mois de l'automne, discrètement, sans qu'il y parut, sauf quelques distractions au bureau, au club, dans les cercles d'amis, vétilles bien excusables quand on est avant tout au service de son pays.

Enfin, puisque tout arrive, le jour de l'ouverture des chambres fédérales est

venu. Félix Larive, le nouveau député du comté de Bellechasse, ayant à sa droite le chef de l'opposition, à sa gauche un ex-ministre, a fait cette entrée triomphale dont il rêvait depuis quatre mois.

Il a revêtu pour la circonstance le complet dernier genre, qu'il n'avait pas encore porté, en même temps que son ancienne crânerie juvénile, mais retapée, qu'il étrennait jadis au collège en débitant le discours de son ami Guignard. On le lui avait bien prédit, alors, qu'il arriverait au haut de l'échelle sociale, ce jeune homme un peu léger, mais si brillant !

N'est-ce pas, M. Guignard !

Absorbé dans ces pensées, il aurait trouvé la séance trop courte, s'il n'eût compté sur l'ajournement pour voir se renouveler les congratulations autour de lui. Il n'a pas l'air de vouloir les provoquer. Non, certes, au contraire ; il regarde là-bas, par-dessus les têtes qui se lèvent, les mains qui se tendent à son approche.—"Tiens, M.. Excusez donc !—Merci !—Bien aimable, vraiment ! !"

Là-bas, il n'aura qu'à recommencer, ou à revenir sur ses pas, toujours comme à la recherche de quelqu'un, introuvable parmi ceux qui l'arrêtent.

Ce quelqu'un qu'il poursuit dans son somnambulisme vaniteux, à travers la foule des hommes les plus en vue du pays, ce quelqu'un, c'est le sosie attirant de son cauchemar d'arriviste, qu'il voudrait rallier déjà et promener le plus longtemps possible dans cette atmosphère d'orgueil.

Un soir, la séance devant apparemment durer très-tard, monsieur le député de Bellechasse, ayant la veille dîné chez le gouverneur, ne se hâta pas, comme le nouveau-venu à l'école, de prendre son siège. Il ne lui déplaisait pas de laisser voir qu'un homme de son caractère et de sa valeur en avait bientôt fait de la gêne du novice, pour entrer dans la salle, face à l'Orateur, sous les regards de tous, et saluer la Majesté Royale avec autant d'assurance que s'il eut été l'un des pères de la confédération canadienne. Aussi,

après qu'il se fut posément et confortablement établi à son siège, on aurait pu lire dans la physionomie de plus d'un ancien, ce jugement préconçu : — Que voilà donc un beau type sur lequel devrait compter la race française au Canada !

Se douterait-il lui-même de l'appréciation flatteuse qu'il suscite ? Qui nous défend de le croire ? Quoi qu'il en soit, puisque le voilà au repos, sur un fauteuil bien capitonné, n'ayant pour l'instant aucune réplique à préparer ; pendant que la Chambre étudie une question de revenu, et qu'auprès de la muraille une vieille rosse d'Ontario, suant dans son attelage, traîne cahin-caha le chariot de ses arguments, pourquoi ne contemplerait-il pas un peu, en se retournant sur son passé, la partie déjà gravie de la colline ?

Après tout, son père ne lui a guère donné que son cours d'études. C'est bien tout seul et non avec l'aide de Guignard qu'il a fait ce pas gigantesque depuis sa sortie de l'université. Qui

l'arrêterait donc dans cette marche ascensionnelle? N'a-t-il pas la santé, la fortune, les talents dans une mesure qu'il ne soupçonnait même pas, à son début ; puis enfin la vogue, la popularité qui l'a conduit ici, sous les regards des représentants du pays, qu'il voit bien reposer, oui, reposer confiants sur lui? A-t-il jusqu'à présent perdu l'occasion de progresser, et avec ses données actuelles qui l'empêcherait d'augmenter encore son avoir?

Sous la lumière douce, dans l'atmosphère chaude de cette salle parlementaire où s'agitent les destinées du pays et les ambitions d'un chacun, monsieur le député Larive rêve. Il rêve de la brillante carrière qu'il lui reste à fournir ; du jour où il commandera là, sur quelque banquette ministérielle ; où il imposera peut-être silence "aux trente voix", du haut de la tribune présidentielle : *"Formosi pecoris custos, formosior ipse"* ! De branche en branche, de rameau en rameau, comme l'oiseau léger, son esprit sautille dans la

frondaison de son arrivisme. Et bientôt monsieur le député Félix Larive, fatigué, enivré surtout de son rêve, s'oublie et s'endort.

On discutait une mesure économique du gouvernement ; une nouvelle source de revenu à ouvrir au moyen d'un impôt sur une classe d'industriels plutôt que sur le produit. Contribution directe, s'écriait l'opposition renforcée d'un bon nombre de députés ministériels intéressés dans la fabrication. Contribution indirecte, soutenait le bloc du gouvernement.

Dire que la question fut pendant plusieurs heures longuement et sagement discutée, serait à peine rendre justice aux parlementaires qui, d'une part, se tiennent aux aguets de tout obstacle pouvant faire cahoter le char ministériel; de l'autre, se portent fidèlement au secours de l'imposant véhicule en péril.

Tout à coup résonne le gong qui appelle au vote les sages de l'Etat. Monsieur le député de Bellechasse a sursauté dans son fauteuil et ses rêves! Il ne sait trop ce qui

se passe en ce monde-ci; mais à l'agitation générale autour de lui, il juge bien qu'il n'est pas au courant de la situation. En faire un aveu trop ouvert ne lui paraît pas digne de son savoir ; il dissimule, il attend, trop longtemps hélas ! que son voisin, petit homme empressé qui sait tout, qui voit tout, s'en vienne précipitamment reprendre sa place pour se mettre à l'affut du vote.

—"Qu'est-ce donc ?" lui demande-t-il d'un air indifférent, nous allions dire presque ennuyé, comme un homme d'état qui en aurait vu bien d'autres.

—"Ah ! mon cher monsieur Larive, ne m'en parlez pas!" répond l'autre qui est un fumiste. "Le gouvernement propose de taxer le mitron, et l'opposition n'en veut qu'à la galette."

A cette énormité, monsieur le député Larive a bondi de son siège capitonné; il s'est dressé presque de son haut sur ses jambes alanguies par le sommeil, et monsieur l'assistant-greffier qui promène sur la Chambre un regard circulaire, remarquant son mou-

vement, croit qu'il vote et lance aux échos de la renommée, de notre histoire politique et de la vie toute entière de l'arriviste, le nom de *"Mister Larive"*, que le greffier pointe dans la colonne des "yeas," pour le gouvernement.

Avouons que ce fut un effarement, chez les deux partis, à ce premier vote d'un oppositionniste, donné, sans crier gare, à des ministres aux abois, lorsque la division restant incertaine jusqu'à la fin, le greffier proclama la mesure adoptée par une voix de majorité !...

Au collège, Félix Larive avait surtout exercé son rare talent de pouvoir payer d'aplomb ou d'audace, de garder une assiette solide, lorsqu'il avait à masquer une bévue, à ramener les rires de son côté s'il lui arrivait d'être en butte aux moqueries de ses confrères. C'est encore à cette habile parade, pour déjouer le ridicule, mais avec l'œil sévère et non le rire aux lèvres, qu'il a recours en ce moment psychologique.

—Que l'on sache bien qu'il n'a pas accepté de ses électeurs un mandat impératif. Ce n'est pas de la politiquerie qu'il est venu faire ; il est indépendant sous le rapport de la fortune, lui, et il entend user de sa discrétion ; qu'on le sache ! Un gouvernment a besoin de revenus ; les grands services de l'état ne se font pas avec des discours seulement. Quand une mesure lui paraîtra juste, d'où qu'elle vienne, il l'appuiera de son vote.

Et voilà comment monsieur le député de Bellechasse, Félix Larive, choisi par la convention libérale, élu au scrutin par la majorité libérale, acclamé par l'organe libéral, sauva du même coup le gouvernement conservateur et la galette.

IX

AU SERVICE DE SON PAYS

Monsieur le député Larive s'engage à fond

A la séance du lendemain, le député de Bellechasse n'attendit pas que tous ses collègues fussent à leurs sièges et que monsieur l'Orateur eut mis tout son monde à l'ordre, pour faire son entrée remarqué comme la veille. Certes, il songeait depuis bien longtemps à devenir un homme en vue, mais on le regardait tant, et d'une manière si suggestive, depuis son premier vote à la Chambre, qu'il aspirait momentanément à un peu d'ombre. Donc, avant la séance, il était allé furtivement prendre sa place, et quand on arriva à ses côtés, derrière, devant lui, son couvre-chef rabattu sur les yeux comme un vieux routinier, il ne sembla voir personne, si occupé qu'il était à expédier une volumineuse correspondance,

pour apprendre sans doute à ses électeurs comment il sait voter avec indépendance.

"Rien n'est pire que des mesures fortes prises par des hommes faibles," a écrit monsieur De Bonald.

C'est ainsi que la résolution de jouer l'audace hypocrite, prise par cette tête de linotte pour échapper au ridicule, devait entraîner de bien sérieuses conséquences, pour lui d'abord et tout le pays ensuite. Au lieu de laisser voir qu'il a tout simplement commis un impair, il s'obstinera à vouloir donner une apparence sérieuse à son vote. Quand tout est faux dans l'esprit d'un homme, que lui importe d'ajouter un masque à sa physionomie ?

Lorsque la séance eut suffisamment dévoré l'ordre du jour, les journalistes, surtout les journalistes, là-haut dans leur tribune, remarquèrent avec émoi, se signalèrent les uns aux autres, que le premier ministre avait quitté son siège, traversé la salle en saluant profondément monsieur l'Orateur et la masse, pour venir, oh! mais

d'un air tout à fait indifférent, causer un instant avec le voisin d'abord du député de Bellechasse, et se retourner ensuite comme *matter of course* vers celui-ci, puisqu'il était si nouveau dans la Chambre.

Comme les journalistes ne pourront rien entendre de ce que vous lui direz et le communiquer dare-dare par le télégraphe à leurs feuilles, parlez sans gêne, monsieur le Premier, car monsieur le député de Bellechasse qui a de l'assiette ne trahira rien sur sa figure de ce que vous pourrez lui communiquer à voix basse, et les voisins ne voudront pas écouter.

—"Monsieur Larive, laissez-moi à la fois vous féliciter et vous remercier. Votre vote a surpris bien des gens ; je tiens, moi, à vous en remercier, et vous féliciter en même temps sur votre esprit d'indépendance. Vous m'avez tout de suite donné raison à moi-même et aux autres chefs du parti qui ont décidé de ne pas mettre d'opposition à votre élection.

Vous êtes jeune, mais avec ce caractère-là vous arriverez—*Sic itur ad astra*" !

Monsieur le Premier a des lettres; il croît avoir posé ainsi le principe qui fait les grands hommes, mais se dit plus intimement peut-être qu'il a devant lui un cas d'arrivisme dont on fait les transfuges.

—"Je suis très honoré, monsieur le premier ministre de vos félicitations et de votre démarche. Je ne vous ferai certainement pas d'opposition factieuse. J'ai en horreur la démagogie et si mon vote a pu surprendre quelqu'un, comme vous dites, celui-là ne loge pas d'où je viens. Personne ne m'empêchera de suivre la ligne de conduite que je me suis tracée; ceux qui me connaissent n'en seront jamais surpris."

C'en est assez, n'est-ce pas, pour un colloque aussi public, aussi étrange, aussi osé. Monsieur le premier ministre souriant, obséquieux et satisfait peut-être d'avoir irrémédiablement compromis son homme, se retire ; tandis que Larive, imperturbable, pose à l'orâcle consulté sur la

marche de la barque ministérielle pour éviter l'écueil de la non-confiance.

Le vote, c'était déjà énorme, mais que dire de l'ostensible connivence avec le premier ministre qu'il a sauvé du désastre. La conjoncture était si bonne pour renverser ce ministère ! Quand ralliera-t-on de nouveau le vote hostile des industriels et des financiers plus près de leurs intérêts que de ceux du pays ? Car il ne faut pas oublier qu'au dire de Montesquieu, "les financiers soutiennent l'état comme la corde soutient le pendu."

Et va donc, la sarabande que l'on menait, depuis la veille, au-dehors, dans les conciliabules de partisans, les couloirs du parlement, les bureaux publics, les rues de la ville, à la nouvelle renversante que le député de Bellechasse, à peine en Chambre, était déjà acquis au gouvernement.

Plus retentissant encore fut le *tolle* du scandale qui s'éleva dans certaine presse du pays, les journaux politiques où se fait et se défait la valeur d'une bonne

partie de nos hommes publics. Nous excepterons, cependant, au cours de quelque semaines encore et pour lui laisser le temps de se remettre de sa déconvenue, l'organe du parti avec sa belle campagne en faveur du candidat Larive, "l'homme de principes, l'homme droit, indépendant de fortune", qui lui conservait, en l'emportant à la capitale, une éternelle reconnaissance.

Que dire de tels avatars ?

Comment ne pas rester quelque peu abasourdi au bruit de tels coups de foudre ?

Enfin, un journaliste moderne, un journaliste politique vraiment digne de ce nom, quand la presse et l'imprimerie surtout ne lui appartiennent pas, n'est pas là, croyez-le bien, pour rester longtemps en pamoison. Heureusement, celui dont nous parlons, lorsque les autres affichèrent comme une primeur et en lettres les plus voyantes "le scandale Larive", eut l'idée presque géniale de tout mettre et de ne rien dire, en reproduisant dans ses colonnes le por-

trait de son homme, avec cette toute simple légende : *M. Félix Larive qui a voté hier avec le gouvernement !*

Ce n'est pas beaucoup, mais c'en fut assez !

Oh ! si les hommes publics savaient d'avance à quoi pourront servir leurs portraits laissés par eux chez les journalistes dans un moment de vanité; ils aimeraient tout autant peut-être leur confier par écrit une confession générale, non-seulement sur leur passé mais encore sur leur avenir.

Ils ne pourront plus parler au courriériste de la presse, ils ne sauraient agir, partir ou arriver, sans que le malencontreux portrait apparaisse dans les journaux pour nous faire voir le monsieur qui a dit ceci, en attendant celui qui aurait bien pu lui répondre cela !

Tant qu'un homme n'est pas mort, quand il s'est déjà montré dans la galerie des contemporains, qu'avons-nous besoin de nous assurer, une fois par semestre, si

ses traits sont moins changeants que ses idées ?

Cependant monsieur le député Larive "accorda des entrevues", aux journalistes anglais principalement qui tenaient beaucoup à faire connaître chez leurs gens cet astre nouveau au firmament de Québec.

"—Non monsieur, je n'ai jamais été " élu aux frais du parti oppositionniste.

" La majorité qui m'a élu comptait un " fort appoint de ministériels. J'ai ac- " cepté d'être présenté à la Chambre par " des adversaires de l'administration, c'est " vrai; mais rien ne m'engage à oublier " que je suis avant tout au service de mon " pays. Vous me demandez si je me " propose de voter de nouveau avec les " ministériels ! Je ne saurais prédire ce " qu'il arrivera ni devancer les événe- " ments. Le vrai mandataire du peuple " est là pour étudier les événements et " s'en inspirer."

" Voilà ma manière ! "

Ces journaux anglais, principalement les ministériels, expliquèrent que le jeune

député, économiste très-distingué, avait compris tout de suite l'importance de la question et n'avait pas hésité un seul instant à soutenir de son vote un principe sérieusement pesé par lui depuis longtemps. Il n'y avait qu'à louer la droiture de son jugement de même que la fière indépendance de son caractère.

Par contre, si nous exceptons l'"organe" qui se donnait le temps d'évoluer sans rien briser de ses agrès, ou de changer de rôle sans se souffleter comme un paillasse de cirque forain, il y eut dans la presse française, surtout dans les journaux oppositionnistes non compromis, qui avaient plutôt dénoncé et combattu le saltimbanque de Bellechasse, il y eut, dirons-nous, tout un beau chahut.

Et pendant ces jours d'agitation, que disait donc Guignard de la virevolte de son ancien ami?

Eugène Guignard se tenait discrètement et sincèrement attristé. S'il n'était pas de ceux qui "l'avaient bien dit", il l'avait probablement pensé, en se remémo-

rant les écarts de manège du jeune coursier que, de sa main ferme, il croyait avoir pendant un temps dompté, et qu'il voyait aujourd'hui si dangereusement emballé.

Monsieur le premier ministre du Canada est un homme qui se connaît en homme. Il n'est pas arrivé au poste qu'il occupe sans avoir acquis, par un long exercice, la grande dextérité du doigté qui lui permet, au besoin, d'attraper sans effort tous les demi-tons entre les caractères. Il n'ira plus causer avec Larive, au milieu d'une séance, sous les yeux des représentants du pays, sous les yeux beaucoup plus à craindre des journalistes. Il l'attendra, à son bureau, après l'y avoir mandé spécialement, l'avoir perfidement attiré par ses attentions, ses prévenances cauteleuses, dans les lacs de sa politique. Pour notre député arriviste, cet appel offre d'autant plus d'attirance, que désormais ses vaisseaux sont bien flambés, que la critique de ses actes se fait de plus en plus acerbe et le dédain pour lui devient plus injurieux dans les rangs de l'opposition.

Eugène Guignard avait signalé aux électeurs de Bellechasse, quelques mois auparavant, les nuages inquiétants qui s'amoncelaient à l'horizon politique du Canada. Et monsieur le premier ministre qui gouverne la barque de l'Etat n'est pas là pour ignorer ces troublants pronostics. Déjà le baromètre a considérablement baissé dans l'atmosphère du conseil des ministres. Maintenant l'orage est prêt à éclater.

C'était à l'époque où l'on sortait encore des gouvernements poussé par la force des convictions et non pas seulement—par les épaules.

Or dans ses confidences, le député français Larive apprend du chef de l'état, qu'une crise ministérielle est imminente. Un groupe bruyant de députés injustes, ignorants de notre histoire autant que fanatiques, est sur le point de faire prendre à cet homme trop faible l'une de ces mesures fortes, dont monsieur de Bonald nous a dit qu'il n'y a rien de pire. Il est acculé à la tentative de supprimer l'usage

de la langue française au parlement fédéral. On lui impose la très-dangereuse corvée de soumettre à l'approbation des deux Chambres une résolution priant l'autorité impériale d'apporter cet amendement à notre loi organique, connue chez les exotiques et les indigènes sous le nom de l'acte de l'Amérique britannique du Nord. Du reste, on n'est pas très sûr de l'acquiescement du pouvoir impérial à cette très-importante et même très-dangereuse modification de la constitution canadienne, si toute la race canadienne française s'y oppose et fait bloc. Mais ce que le premier ministre sait déjà à n'en pouvoir douter, c'est que les ministres actuels de langue française, représentant la province de Québec dans son cabinet, lui remettront leurs portefeuilles à la première proposition sérieuse d'un semblable projet. Pour parer à cet embarras, il a d'ores et déjà usé de quelques précautions. Il y a dans le camp ministériel une couple de députés, l'un de la grande métropole commerciale, portant

un nom français avec du sang celtique, l'autre élu dans un comté à la majorité française des cantons de l'est, bien que de race irlandaise, qui ne refuseront pas de représenter la province française dans un remaniement de ministère. Il s'inquiète maintenant de s'assurer le concours du troisième, d'un représentant de la région de Québec, qui s'offre inopinément dans la girouette de Bellechasse.

A cette proposition inattendue, Larive est resté un instant tout interdit sous l'empire de deux impressions fort différentes. Serait-il possible qu'avant sa trentième année, ses aspirations, ses agissements, ses efforts l'aient déjà porté si haut? Ou bien, aux yeux de ses amis, de ses électeurs, de sa conscience, doit-il se laisser choir si bas?

Trahir encore, trahir toujours !

N'a-t-il pas déjà pour arriver semé la trahison un peu partout sur sa marche ascensionnelle? N'était-ce pas trahir un peu, ce qu'il a fait, lui, de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance, de la foi

électorale, de l'intérêt économique de sa province, en lui frustré celui-là par accident d'abord et par ostentation ensuite?

Va-t-il encore renier sa race?

Ah ! s'il ne regardait qu'au dedans de lui-même, peut-être y trouverait-il un reste de générosité primitive qui le retiendrait sur le bord de cet abîme ; mais il y a là derrière et devant lui ces envieux, que fait la vogue; ces critiques qui l'affermissent souvent au lieu de la détruire, toutes ces têtes enfin sur lesquelles il a pris l'habitude de marcher pour arriver à ses fins.

Quand tant d'autres sentiments ont été chez lui méconnus, maîtrisés, asservis pourquoi faut-il que le sentiment d'orgueil ait plutôt été favorisé de ces rigueurs?

Aussi, ne craignez rien, monsieur le premier ministre! Si vous lui laissez seulement quelque temps pour réprimer les premières nausées toutes naturelles qui l'offusqueront, mais ce n'est pas sûr, vous pourrez l'un de ces jours prochains compter sur la responsabilité ministérielle de l'honorable Félix Larive."

X

L'OPINION PUBLIQUE

Le soi-disant gouvernement du peuple par le peuple est un système dont la théorie peut agir comme un mordant sur l'esprit populaire, mais trop souvent, en pratique, il devient une vilaine et détestable chose pour tous les moucherons et autres bestioles, plus ou moins bien intentionnées ou aveugles, qui s'y font prendre !

S'il est vrai que les peuples souffrent des gouvernments qu'ils méritent, c'est peut-être moins pour les avoir faits activement que pour les avoir passivement laissé faire.

L'artisan, l'édificateur à pied d'œuvre de l'importante structure d'un gouvernement populaire, c'est l'opinion publique.

C'est l'opinion publique qui en prépare d'avance les fouilles, oriente les assises,

choisit et dégrossit les pièces principales, définit les contours et les élévations. Ce n'est que lorsque la charpente croule et s'effondre, accidentellement ou non, que l'on peut connaître au juste la vraie force individuelle, la valeur intrinsèque des matériaux qu'a pu y faire entrer l'opinion publique.

Pourtant cette opinion publique qui préside ainsi à l'édification des gouvernements, n'est elle-même qu'un agent complexe, multiforme, ou plutôt immatériel, presque indéfinissable; d'autres diraient, peut-être, n'est qu'une pâte, une espèce de magna de matière cérébrale qui, habilement pétrie et chauffée à point, peut prendre la consistance de la bonne miche ministérielle.

Or, de nos jours, ne peut-on pas se demander si le journalisme qui, dans le premier sens, devait être censément l'écho, l'expression, l'organe, l'interprète de l'opinion publique, dans le second, n'en est pas devenu plutôt le pétrisseur, le modeleur ?

A force de lui imposer l'appréciation juste ou gratuite des talents, des vertus, de la valeur de ceux qu'il prône, le journal n'impressionne-t-il pas enfin comme il le veut l'opinion publique?

En outre, s'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine, est-il bien aussi vrai que la fonction ne fasse pas un peu le personnage, dans nos mœurs et nos institutions modernes? Pour peu que vous ayez vécu, et lu quelques journaux politiques, combien de gens, à votre avis, pris au dépourvu par les exigences de leur fonction, auraient dû s'étonner et sourire d'apprendre du journal complaisant que leur boniment, par exemple, avait été un discours magistral, lorsqu'ils en avaient plutôt usé avec crainte et timidité, comme d'un habit d'apparat emprunté.

Puis, si la chose se répète, la faiblesse humaine n'est pas là pour empêcher personne de croire à une éloquence jusqu'alors erronément insoupçonnée.

Et si le fidèle Achate du journal continue, comme cela, des années durant, de

prôner le mérite, de chanter la gloire et d'exalter la rhétorique infuse de son personnage, comment voulez-vous qu'à la longue l'opinion publique, comme l'autre en l'absence de toute lumière dans cette lanterne, ne commette pas la distraction bien excusable de croire, en effet, de confiance ou par lassitude, apercevoir dans la direction qu'on lui indique des lueurs cicéroniennes.

Mais ce n'est qu'un exemple de l'emprise du journalisme sur l'opinion publique, surtout l'opinion préconçue de ceux qui n'apprennent à connaître les hommes que par les journaux.

Il y a donc double et triple mérite, pour les gens d'une valeur réelle et non surfaite, à jouer leur rôle avec éclat à travers la cohue des comparses qui encombrent parfois la scène politique, grimés au gré de l'opinion publique sous les feux de la rampe et le maquillage du journalisme.

On comprend dès lors, dans ces conditions-là, ce que peuvent être devenus Guignard et Larive.

Comme dans le "Bal des atômes" que dore un moment le rayon de soleil, Guignard et Larive vont aussi gambiller quelque temps sous l'effluve de l'opinion publique. L'un et l'autre cependant useront différemment de cette lumière prestigieuse qui fait apparaître et briller un instant les riens obscurs confondus dans l'air. Le premier la subira presque à regret, l'autre l'exploitera presque insolemment.

De tous les journaux qui s'occuperont de ces deux hommes d'avenir, le premier sera plutôt justement apprécié par ceux-là que lisent les messieurs sages et paisibles, dans les salles publiques de lecture ; l'autre, prôné, exalté par toute la presse mercantile, pour ne pas dire vénale, qui s'oblige à forfait de pousser les arrivistes, d'édifier des monuments d'un faux airain, en attendant l'occasion bonne et profitable de les déboulonner.

Guignard écrivait de temps à autre des articles parfaitement raisonnés et documentés, d'une tenue littéraire impeccable,

qu'on lisait avec intérêt à tête reposée. Mais pour les têtes non reposées, qui jugent le journaliste, chaque soir, au tire-l'œil des titres, en sautant les plus longs paragraphes. beaucoup trop de ces articles, disait-on, faisaient yan-yan.

Larive, lui, asservira le journal à l'annonce de ses allées et venues ; au renseignement intéressé sur ses faits et gestes ; au compte à rendre de ses démarches dans l'intérêt des électeurs, de ses discours en Chambre ou en public; à la comédie des entrevues qui lui permettront de poser à l'homme d'idées, à l'homme d'action ; enfin, aux exhibitions périodiques de son portrait qui le rendront beaucoup plus populaire que ne le saurait faire une dissertation savante sur nos droits organiques, ou sur l'équilibre de la production et de la demande, dans les denrées coloniales.

Or, l'homme de moyens, qui jouit d'une grande représentation dans le monde élégant et cossu n'est-il pas plus intéressant à afficher, aux yeux de la nigauderie

universelle, qui commande tantôt à la mode tantôt à l'opinion publique, qu'un simple besogneux d'intellectuel ?

Depuis quand, dans nos mœurs démocratiques, nos appétences roturières, nos usages de parvenus et notre âge de ploutocratie, l'intelligence, d'elle-même et par elle-même, vaut-elle plus sur le marché de l'arrivisme que les bons stocks à la hausse, les rentes sûres, les capitaux aux bons placements ? A la bonne heure si l'intelligence pratique s'emploie et réussit au boulottage du million ; mais l'on peut encore même alors se demander si ce n'est pas plutôt l'argent qui, aux yeux de la foule, réflète son éclat sur l'intelligence.

Dans l'opinion publique et pour l'opinion publique, de ces deux hommes, l'un et l'autre également jeunes, Guignard restera encore quelque temps brillant jeune homme d'avenir, tandis que Larive sera déjà homme en crédit. Les admirateurs du premier ont foi en ses diplômes ; ceux de l'autre endosseraient tous ses billets à ordre.

C'est que celui-là n'est encore malgré tout qu'une possibilité et un pronostic, quand celui-ci est déjà devenu un fait, sinon un homme, accompli.

L'opinion publique n'en exigera pas davantage, et nous aurions tort de trop nous étonner des comparaisons et des préférences apparemment injustes qu'elle établira au bénéfice de l'arriviste.

Enfin aux yeux de ce public dont l'opinion consacre ou détruit les réputations, l'un sera le théoricien en retard sur les événements ; l'autre, l'homme au fait des bonnes occasions qui se présentent ou qu'il peut même susciter. Tandis que le premier inspirera, chez quelques-uns, confiance en ce qu'il pourra faire; l'autre, par le journal, occupera l'attention des foules de ce qu'il aura fait ou n'aura pas fait, babioles politiques, fariboles sociales, poses et vantardises plus ou moins dissimulées, et tout cela finira par auréoler son portrait dans les colonnes du journal. La vogue par la réclame aura fait de lui un homme d'état comme, trop souvent

aussi, elles font, toutes deux, hélas ! des artistes et autres célébrités de cantonades effrontément poussées sur l'avant-scène.

Malheureusement, il n'en est pas en politique comme au théâtre ; lorsque le rideau tombe sur un rôle manqué ou un personnage sifflé, il y a d'autre chose de compromis qu'une réputation artistique, c'est l'intérêt des états et des nationalités.

XI

COMMENT S'ASSOMBRIT L'ATMOSPHÈRE

Les Canadiens-français, depuis la conquête de leur pays par les armes britanniques, il y a plus d'un siècle et demi, ont été fidèles à leur allégeance nouvelle, et y tiennent encore plus qu'à toute autre. C'est un fait historiquement prouvé en 1775 comme en 1812, au pied du rocher de Québec comme à Châteauguay. Pendant que des sujets d'ancienne foi anglo-saxonne levaient l'étendard de la révolte contre la mère-patrie ou s'en allaient se mettre à l'écart à l'île d'Orléans, les Chabot, les Dambourgès, les De Salaberry défendaient ici victorieusement le drapeau d'Albion. Les politiques, les parlementaires, les légistes du Conseil privé, les gens instruits et sérieux de la vieille Angleterre s'accommodent assez bien de es données historiques et recon-

naissent même qu'à certains moments, n'eût été la loyauté des Canadiens-français, la belle colonie du Canada ne serait plus aujourd'hui britannique. Ceux-là ne s'étonneront guère des droits particuliers, des privilèges si l'on veut qui sont restés à cette race forte et loyale, consacrés même par la loi et les traités.

Mais il y a chez nous une population nouvelle, espèce d'alluvion humaine apportée par l'immigration, qui de plus en plus cherche à s'en scandaliser, en y opposant son ignorance de notre histoire et son envie.

Il y a chez nous des fanatiques soi-disant religieux dont le zèle, à l'encontre de celui du prophète, cherche surtout à dévorer les autres.

Il y a chez nous des trouble-fête, des survenants qui affectent de s'inquiéter du sort de leur race sur cette partie du nouveau continent, à seule fin peut-être de spolier celle des pionniers et des premiers occupants civilisés.

Il y a chez nous des exotiques, rats de villes anglaises aux pavés gluants, qui ne sauraient jouir en repos de l'hospitalité canadienne, et parce que leurs aïeux ont vécu dans des caves plus ou moins immondes, ou péri dans quelques ratières, lèvent dédaigneusement le nez sur la généalogie de nos familles, qui remonte aux tout premiers jours de la colonie.

Le 25 novembre 1885, on écrivait dans la *Mail* de Toronto :

" Comme anglais, nous croyons que la " conquête devra être faite de nouveau ; " et les habitants du Bas-Canada peu- " vent être convaincus qu'il n'y aura pas, " cette fois, de traité de 1763."

Le *St. Thomas Journal*, l'un des principaux organes conservateurs de l'ouest, disait le 2 décembre 1893 :

" Y a-t-il un seul sujet britannique, " ayant sa tête à lui, qui ne comprenne " qu'il faut à tout prix faire disparaître " l'élément français de la nation ? Ceux " qui parlent de la loyauté des Canadiens-

" français sont d'une ignorance crasse
" ou de fieffés menteurs."

Dans le même journal encore, le 8 mars 1894, on écrivait :

" Les droits des protestants du Canada
" doivent être maintenus, pacifiquement
" si possible, par la force si c'est néces-
" saire. Il ne peut y avoir de paix véri-
" table et durable tant que les écoles
" séparées n'auront pas été abolies, tant
" que l'usage exclusif de la langue anglaise
" dans le parlement n'aura pas été dé-
" crété."

Nous étions donc bien avertis : pour maintenir les droits des protestants, pacifiquement si possible, par la force, si nécessaire, il fallait nous enlever les nôtres ; argumentation rabique qu'un loup ordinaire n'aurait jamais voulu faire à l'agneau. Mais le loup n'est qu'une bête trop souvent méchante, tandis que ces gens-là ont en plus l'ignorance prétentieuse.

La victoire des Anglais protestants sur les Français catholiques, en 1760, au

Canada, ne fut pas complète. On s'empara du territoire, mais on ne se rendit pas maître de la nation. Par le traité de 1763, cédés mais non conquis, comme l'affirment certains Canadiens-français d'un patriotisme assez platonique, nous sommes devenus sujets anglais, en restant français et catholiques, en gardant nos institutions, notre langue et nos lois.

Pour le vainqueur, ce n'était qu'une demi-victoire, mais c'était beau, alors que les chances avaient été si partagées sur les champs de batailles. Et l'on accepta de s'en contenter, en attendant sans doute le complément des circonstances et du temps. Il entrait donc dans les calculs du vainqueur de compléter cette victoire-là. Et ceux qui ont étudié un peu l'histoire politique des nations, ne sont pas étonnés d'apprendre que les maîtres nouveaux du Canada aient eu pour objet d'y fonder une grande puissance par l'unification du peuple.

C'a été notre gloire à nous, Canadiens-français, d'avoir résisté à l'unification, à

l'absorption, et quand il nous arrive quelque velléité de poser en héros aux yeux de l'histoire et des autres nations—ce qui arrive assez souvent—nous ne manquons pas de rappeler que, séparés, abandonnés, oubliés, méprisés de la France depuis 1760, nous sommes pourtant restés français, français de la vraie France, français du grand siècle français.

Nous avons eu à lutter, à réagir contre plusieurs régimes politiques plus ou moins bien imaginés pour nous faire perdre ces franchises accordées par le vainqueur, dans un moment d'épuisement où la victoire était encore pour ainsi dire incertaine, ou lorsque le pernicieux exemple d'autres sujets révoltés pouvait irrémédiablement compromettre cette victoire. Nous avons déjoué bien des calculs ; mais la lutte n'est pas finie.

On aurait pu croire, aux jours des Cartier, que la confédération canadienne, une fois les supercheries des centralisateurs découvertes, dénoncées et prévenues, serait le dernier effort que nous eussions à

repousser ; mais il faut reconnaître aujourd'hui que la confédération canadienne n'est qu'une base d'opérations, et que nous n'en avons pas fini de lutter contre la plénitude du pouvoir que nous sommes allés confier au gouvernement central devenu par là-même absorbant pour tous les pouvoirs confédérés.

Or, dans cette confédération, c'est bien la province de Québec, avec sa race française, sa religion catholique, sa langue et ses usages étrangers, qui devait le plus se méfier?

S'est-elle assez méfiée?

N'avons-nous pas eu chez nous et en tout temps trop de ces gens appelés, réduits aujourd'hui avant de mourir, non à fermer, comme les autres, mais à ouvrir les yeux? à suspecter un pacte d'infamie dans une constitution et un organisme politique qu'ils ont pourtant soutenus toute leur vie?

Les centralisateurs ne nous cachent plus que ce qui nous a conse vé jusqu'à présent notre autonomie nationale, au

milieu des races étrangères et des institutions nouvelles, ce sont nos lois, notre langue, notre clergé, tout notre système paroissial enfin, que les Anglais de la *Mail* disent être du Moyen-Age. Quand la *Mail* nous apprend que la province de Québec est de deux cents ans retardataire sur la vòie du progrès moderne, de ce progrès qu'elle réclame ici pour le peuple canadien, spécialement pour les Canadiens-français, race inférieure, il est assez rare qu'elle ne donne pas comme obstacle à notre régénération dans l'élément anglo-saxon, qu'elle ne dénonce pas comme autant d'entraves à ce perfectionnement, le clergé catholique, nos écoles, la dîme, nos répartitions pour la construction des églises, la paroisse, l'*habitant*. Quand on a dit l'habitant, on a l'idée d'avoir dit tout cela, et quelque chose encore de méprisable aux yeux de la classe anglaise qu'on appelle tout exprès pour cela la *classe supérieure*.

Et voilà la question posée.

Si avec tout cela nous leur paraissons être restés en retard de deux siècles, c'est parce que nous sommes surtout restés réfractaires à la mentalité anglo-saxonne protestante.

Mais qu'avons-nous renié de nos engagements, de notre fidélité à l'Angleterre durant la paix comme durant la guerre? Est-ce nous ou des gens d'Ontario qui, en 1849, par exemple, accusaient la plus forte tendance à l'annexion américaine?

Qui parle chez nous sérieusement de manquer de foi à l'Angleterre, de renoncer à son drapeau?

Qui voudrait croire, sans sourire, à la supériorité intellectuelle, professionnelle ou morale des soi-disant *britishers* de race pure, sur les nôtres, dans nos assemblées publiques, nos corps dirigeants et nos parlements?

Quels sont les droits, les privilèges, si vous voulez, que nous avons accaparés au détriment de nos maîtres d'Angleterre ou de nos associés du Canada?

Hélas ! n'avons-nous pas plutôt cédé sur trop de points importants ? Notre autonomie politique, par exemple, à Québec, ne valait pas cher en certain temps, puisque, quand le gouvernement d'Ottawa l'a voulu, il s'est permis chez nous une immixtion qu'il n'aurait pas osé risquer dans aucune province anglo-saxonne du Canada.

Quand le gouvernement d'Ottawa l'a voulu, il s'est moqué ouvertement de la province de Québec, pour lui enlever ses millions, livrer son sentiment national à l'orangisme, l'abreuver d'injustice, l'abuser de promesses quand elle devait voter.

Il a tout fait parce qu'il a trouvé ici des Larive qui l'ont secondé en tout !

Voilà pour notre autonomie politique. La race soi-disant supérieure s'en est emparée avec l'aide des nôtres. Mais elle ne s'en contentera pas, puisque ce n'est pas encore cela qui lui fera atteindre son but ; l'absorption des Canadiens-français dans le Dominion.

Nous en sommes suffisamment prévenus, n'est-ce pas?

Ce qu'il lui faut maintenant, ce qu'elle convoite avec plus ou moins d'hypocrisie, ce que l'ignorance et le fanatisme politique des nôtres vont peut-être lui livrer plus tôt qu'on ne le pense, c'est ce que nous appelons notre autonomie nationale. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir ce qu'il y a déjà de fait.

Il faudrait être sourd pour ne pas entendre le cri de ralliement qui prépare ce qu'il reste à faire.

Quand le premier ministre comprit qu'il pouvait compter sur un remaniement de son cabinet, il prêta une oreille plus complaisante avec une figure plus sereine aux francophobes de son parti. On ne prétendait pas en venir à une solution complète et définitive de la question, sans difficulté et sans y mettre le temps ; car, nous le savons, l'autorité impériale ne paraissait pas suffisamment préparée à cette rigueur. Mais on voulait en

saisir pratiquement l'opinion, ici, au Canada; avoir de nos Chambres parlementaires une "expression d'opinion" qui pourrait servir de base à une campagne de presse, autoriser la mesure, justifier apparemment l'injustice. On n'était pas même certain si le projet, avant de s'en aller languir à Londres, rallierait le vote des deux Chambres. Dans ce cas-là, le sénat refusant son concours, le gouvernement retirerait sa proposition et les nouveaux ministres pourraient s'applaudir de ne pas avoir payé trop cher leur promotion. Ils n'auraient qu'à faire entendre aux électeurs de langue française qu'il s'agissait de donner un semblant de satisfaction à un groupe peut-être mal inspiré, il est vrai, mais très important, se faisant impérieux auprès du gouvernement, et que jamais celui-ci n'avait réellement eu l'intention de faire passer cette mesure, qu'il savait condamnée d'avance.

La bombe lancée fera-t-elle long feu? n'importe, il était temps de lancer la bombe.

"*Crise ministérielle à Ottawa ! Les trois ministres canadiens-français démissionnent !*" annoncent les journaux !

Suivent à pleines colonnes de longs commentaires hostiles ou palliateurs, des rumeurs, des suppositions, des possibilités, des informations précises sur les dires et les agissements des ministres retraitants. On loua partout chez nous leur noble geste tout en s'inquiétant très-fort de savoir qui pourrait les remplacer. Chaque journaliste, comme l'enfant qui édifie un château de cartes, forma un cabinet aussi facile à renverser et dont il ne s'occupera pas davantage une fois que la construction officielle sera debout.

Saura-t-on jamais quelles secrètes espérances ont pu hanter des cerveaux de patriotes dont l'indignation antiministérielle aurait même publiquement éclaté!

Disons à sa justification que le député Larive ne voulut pas se compromettre en faisant trop grand état du beau geste patriotique des démissionnaires, ni en refusant au ministère le bénéfice du doute

sur la droiture de ses intentions. Monsieur le député de Bellechasse retiendra toute sa valeur dans un juste milieu et sa sagesse bien au-dessus des emportements patriotiques. Il ne redoute qu'un juge dont il se fait une aide ! la presse !

"Quel horrible despotisme que celui "des folliculaires ! celui des Barons et "des Rois fut-il jamais à comparer? "Ont-ils jamais eu cette horrible puis- "sance de dénigrement et de calomnie "continuelle? La presse vous rend fous "et féroces d'abord, pour vous rendre "ensuite esclaves et misérables."

Monsieur Larive s'est d'abord assuré une bonne presse, qu'il saurait subventionner au besoin, et qui fera connaître au public comment ce jeune homme sage, à l'esprit bien pondéré, a su ne pas s'emballer avec les patriotards et attendre le développement des événements avant de prendre un parti. Il faut se méfier, n'est-ce pas, de la démagogie, des mauvaises passions populaires s'attaquant aux gens qui distribuent des portefeuilles de ministres.

Ne vaut-il pas mieux savoir attendre? Car assez souvent lorsque tout est perdu irrémédiablement pour la nation, les lâcheurs restent en haut crédit. Aussi, quand un arriviste a trouvé sa bonne presse, il peut attendre les événements, s'y dérober ou les provoquer suivant les besoins qui tendent à ses fins personnelles, et lire avec apaisement et satisfaction tous les soirs que lui seul a raison dans l'aberration générale. Il y a des gens prêts à tout faire en politique parce qu'il y en a tant d'autres qui sont prêts à tout approuver.

Voilà pourquoi, tout étant à point, à l'invite du premier ministre, sans hésiter, le député de Bellechasse consent à devenir l'honorable Félix Larive, ministre de la marine !

XII

M. LE MINISTRE ET LE PARTISAN-QUAND-MÊME

L'accession du député Félix Larive au ministère tory d'Ottawa fut diversement jugée par la population du Canada. Chez les Canadiens français, ce fut un scandale qui devait tarer à la fois le personnage, sa famille et son parti, si nous voulons parler des adversaires politiques qui lui feront la lutte demain devant l'électorat. Mais chez un certain nombre d'autres compatriotes, que nous appellerons partisans-quand-même, il y avait plutôt tendance à le représenter comme une victime, l'objet d'un mal nécessaire ; le héros qui se dévoue pour conjurer un plus grand malheur, comme on inocule un virus pour prévenir une infection.

Et voilà son parti formé. Il aura autour de lui, pour lui, dévoués à son service, tous les suiveurs d'arrivistes, aspi-

rants aux places, même des gens en places qui n'ont pu se défaire ou n'ont pas voulu se départir des moyens et de la mentalité si longtemps exploités pour y arriver. Malheureusement, chez notre nationalité canadienne-française, ils ont été trop nombreux et trop tenaces, les partisans-quand-même, en certaines circonstances.

Le ministre Larive sera donc en butte au blâme acerbe des uns, mais en même temps il sera l'objet des acclamations des autres, et pour peu qu'il s'abuse sur la signification de ces dernières, il viendra effrontément devant le peuple présenter comme une question d'état son triste cas d'arrivisme. C'est au beau comté de Bellechasse qu'il incombera de prononcer, au nom du peuple, sur la plausibilité de cette politique, sur la responsabilité du nouveau ministre devant l'électorat. Sans doute les gens avertis, les esprits éclairés sauront s'y reconnaître et dégager de la question nationale ce qui tient évidemment à un intérêt trop personnel. Mais combien d'autres, formant partie du

corps électoral, malheureusement, n'y verront rien que ce que les faiseurs d'élections voudront leur représenter.

Ces faiseurs d'élections, adorateurs du veau d'or ou sicaires à la médisance empoisonnée, quelle part indue et scandaleuse n'auront-ils pas eue dans nos destinées politiques?

La date de l'élection nécessitée par la promotion du député Larive au conseil des ministres, fut intentionnellement retardée le plus possible. Il y avait un si grand travail à faire dans le comté de Bellechasse, pour empêcher le parti de se désagréger sous la bourrasque qui passait alors de la ville à la campagne, des journaux aux conciliabules tenus le dimanche à la porte des églises. Affronter dans ces conditions le sentiment populaire justement indigné n'était pas un petit labeur. Il fallait pour ainsi dire y aller de longue main, ouvrir des tranchées autour du comté, à quoi devaient s'employer quelques journalistes acquis et les cabales des partisans-quand-même.

Or il y a deux sortes de partisans-quand-même : ceux qui s'attachent toute leur vie à la théorie, au parti, à la couleur politique, et ceux qui en tiennent pour la personne des hommes publics eux-mêmes.

En d'autres termes, il y a les esclaves de la glèbe et les valets de chambre.

Partant, les premiers nous feront du même homme un héros national ou un chenapan, selon qu'il favorisera leur préférence personnelle dans les mérites des partis. On les verra donc successivement porter un chef aux nues ou le vouer aux gémonies,s'il s'avise de ne pas toujours penser et agir comme eux. Ceux-là sont bien les gens du parti. Le candidat qu'on leur présente est toujours l'homme supérieur s'il porte leur drapeau. Ne leur parlez plus de sa valeur s'il le déserte.

Esclaves de la glèbe !

L'autre partisan-quand-même n'a qu'un principe : suivre la fortune et les principes de ses chefs, quelle qu'en soit l'évolution. Il n'a qu'une conviction ; c'est

que ses chefs, comme Sa Majesté britannique, ne sauraient avoir tort.

Et n'allons pas dire que ces traits sont fantaisistes ! Hélas ! il y a tant de gens qui connaissent bien le partisan-quand-même. En premier lieu, il faut compter les arrivistes eux-mêmes qui savent tirer profit de cette espèce de servage. Quelles que soient, du jour au lendemain, les opinions d'un homme politique, il est à peu près certain d'être approuvé par tous ces suiveurs qui l'approuvaient hier, lors même que, durant la journée, il trouverait à propos, disons avantageux pour lui seul, d'évoluer du tout au tout et de brûler, publiquement ce qu'il adorait hier.

Toujours veinard, le ministre Larive grâce aux charmes de sa personne, au prestige de sa fortune, à l'influence ministérielle, trouvera à racoler des aides dans ces deux groupes de partisans-quand-même. Quant aux journaux hostiles et par trop virulents, il les laissera dire sans demander qu'on les réfute, car il sait que si les écrits restent, ce sont surtout les

billets promissoires, les contrats et les hypothèques, non pas les articles de journaux sur les mérites et démérites des hommes publics.

Pendant qu'à la ville l'organe libéral qui l'avait fait élire une première fois cherchera à démolir son œuvre, le journal à sa dévotion se contentera de pacifier les esprits, de représenter la gravité des événements, des jours sombres qu'il fallait vivre, et demander aux "libres et intelligents électeurs" de ne pas se laisser prendre aux ruses de l'opposition, de réserver leur jugement jusqu'à meilleur informé et surtout ne pas condamner le nouveau ministre sans l'avoir entendu. Là-bas, dans presque toutes les paroisses du comté de Bellechasse, des émissaires secrets, ostensiblement affairés de maints négoces, iront semer, en passant, la bonne parole riche de promesses qui fera lever le scrutin, ou jetteront le doute et l'apaisement sur l'opinion trop houleuse de l'électorat.

Ils useront pour cela de mille moyen
C'est ainsi, par exemple, que dans l
paroisses riveraines du comté, où se trou
vent un bon nombre de caboteurs, d
navigateurs, de gens qui vivent du gran
fleuve, on ne manquera pas de mettre e
évidence et en valeur l'influence, l
atouts, la reconnaissance possible, o
probable ou acquise du nouveau ministr
de la marine, ainsi que les chances d'em
ploi enviable au service de la marine d
l'état.

Dans d'autres parties du comté, l
cabale se fera plus insidieuse ; elle ira d
porte en porte, à la sourdine et se dissi
mulant, apprendre aux privilégiés, au
gens assez importants pour qu'on leu
donne des renseignements secrets, que s
monsieur le ministre a risqué son avenir
bravé l'opinion, plus que cela, s'est sacrifi
aux outrages des siens qui ne comprennent
pas la véritable situation, c'est par dévoue
ment à sa race et sa religion. Car il l
sait bien, lui; si ce n'est pas la langue, c
sera la liberté religieuse qu'il faudr

défendre. Dans la tempête, n'a-t-on jamais vu jeter par-dessus bord des choses précieuses pour en sauver d'autres plus essentielles, pour sauver son existence même ! N'est-il pas nécessaire alors que cet homme de caractère, indépendant des partis politiques, soit là à la gouverne de l'état, pour veiller au grain ?

Ailleurs, la cabale se fera plus terre-à-terre. On amorcera l'électorat par localité, au moyen d'un bureau de poste ici, d'un quai là en eau profonde, d'un tracé de chemin de fer dans des terres incultes.

Enfin, tous ces préliminaires une fois assurés, les brefs pour l'élection du nouveau ministre furent émis.

Eugène Guignard avait retenu de sa première lutte électorale, avec quelques dettes, une précieuse expérience des hommes et des choses de la politique autour d'un scrutin. Sans récriminer, il avait accepté sa défaite et fièrement résisté aux sollicitations de tous ceux qui avaient voulu lui faire instituer ensuite un procès d'élection. Il s'était tout simplement en

allé reprendre sa tâche professionne
tandis que Larive montait au capito

Mais aujourd'hui, le nom de Guigna
réapparaît dans l'actualité ; les journa
l'affichent partout. Pour faire pièce
tous les moyens électoraux du ministè
et de son nouveau ministre, pour souten
et dignement représenter le sentime
national qui s'accuse et s'agite si profo
dément dans l'esprit populaire, d'u
seule voix dans les rangs de l'oppositio
on proclame la valeur du jeune avoc
si sérieux, si bien averti, si au fait de no
droits comme de nos périls nationaux.

On viendra donc en délégations, de l
part des électeurs du comté, de la pa
des chefs du parti, lui offrir, lui impose
la corvée de défendre à la fois l'honneu
du comté, le drapeau du parti et la langu
française. Généreusement, il l'acceptera
cette rude corvée, le cœur encore m... d
son mécompte de l'an dernier, quoiqu'i
lui répugne, à lui l'homme d'étude e
de la vie paisible, de se faire encore l
ludibrium vulgi. C'est la voix du patrio-

tisme dont l'appel lui semble cette fois plus impérieuse que jamais, qui va l'emporter et faire taire toutes ses répugnances.

Comment résister aux entraînements qu'il trouve de tous côtés ; dans cette clientèle d'un jour qui encombre son bureau, non pas avec des grimoires d'hommes de lois, mais des lettres d'hommes politiques ; dans ces regards inquiets, intéressés ou admirateurs qu'il rencontre par les rues de la ville ; dans ces éloges que le journal étale tous les soirs sous ses yeux !

Et pourquoi y résisterait-il ?

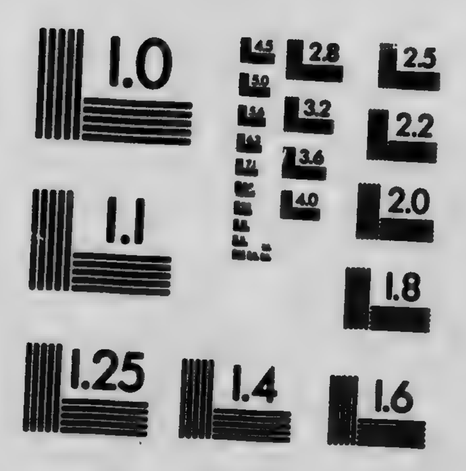
Aussi, la candidature d'Eugène Guignard, passant au héros national, fut-elle bruyamment annoncée en même temps qu'une grande assemblée des électeurs à laquelle le piteux ministre fut invité à prendre part. Nous ne serons pas surpris d'apprendre que monsieur le ministre jugera plus habile de s'y dérober, comme il se dérobera du reste à toute rencontre,





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





toute comparaison trop rapprochée ave
son adversaire. D'ailleurs, nous savon
quels sont ses moyens ; il n'attend pa
le succès de la discussion publique qu
fait crier les gens mais non pas toujour
voter l'électeur.

Oui, toutes les assemblées publique
seront des triomphes pour l'homme d
cœur qui allait, dans ces comices, repré-
senter les droits de sa race sérieusement
menacés, et consoler ses compatriotes des
honteuses compromissions de tout un
clan. Que d'éloquentes tirades, à pleines
colonnes des journaux de l'opposition,
chantent déjà son mérite, sa valeur, sa
victoire certaine. Il y a de justes retours
d'opinion, n'est-ce pas, qui, tôt ou tard,
reprennent et reportent aux nues l'homme
un instant méconnu ! Deux semaines
durant, les carillons de la renommée son-
neront partout la gloire du héros natio-
nal. On répétera ce qu'il a dit ; on dira
ce qu'il a fait, en regard des agissements
du capitulard, qui n'a pu se faire entendre

à tel endroit, qui s'est fait huer à tel autre.

Mais deux espèces d'hommes publics peuvent compter avec plus ou moins de certitude sur le suffrage populaire : les hommes à réputation toute faite, dont l'opinion publique s'est emparée pour ainsi dire sans discussion, consacrée ensuite par le succès répété ; les autres, simples mécaniciens de la machine électorale dont ils règlent et dirigent à leur gré le fonctionnement, la force et le rendement.

Or toute la science politique de Félix Larive, nous l'avons dit et le répétons ici, était concentrée autour du scrutin. Dans cette lutte, pendant que les journaux canadiens français, pour la plupart, feront contre lui une campagne des plus virulentes, pendant que les tribuns de l'opposition ameuteront contre lui les électeurs publiquement assemblés, l'empêcheront de parler à la foule, il laissera écrire et laissera dire, en veillant surtout à la

machine électorale qu'il est si facile de raccorder à la centrale dynamique du gouvernement.

Encore une fois, la théorie du gouvernement soi-disant populaire, elle peut être belle sur son papier, mais à quelles détestables menées ne prête-t-elle pas dans son application ? Le choix du mandataire au parlement de l'état, par exemple, ne devient-il pas trop souvent cette vilaine chose qui ressemble à une foire, où, d'après "le tarif des convictions", peuvent s'acheter l'action, l'abstention, la foi aux principes, l'amour du pays, quand ce n'est pas, hélas ! plus crûment le reniement des siens ?

Guignard avait pourtant assez étudié notre système et nos mœurs politiques pour conserver des craintes dans l'enthousiasme de ses triomphes, dans les ovations dont il était l'objet au milieu des électeurs. Pardonnons-lui cependant d'avoir semblé parfois les laisser étouffer, ces craintes et ces doutes personnels, par les applau-

dissements, les encouragements, les assurances dont il est si difficile, en pareille occurrence, de se défendre ; car il ne sera pas lent à se remettre, à tout comprendre, à tout reconnaître quand, au milieu de ses partisans effarés, il apprendra sa deuxième défaite. Il admettra alors que ses soupçons l'avaient bien servi, et sans toutefois céder à la misanthropie, il s'en ira dans sa solitude discrètement offrir à Dieu "l'angoisse de ses chagrins au cœur et l'amertume de sa vie."

Monsieur le ministre Félix Larive l'emporta dans cette nouvelle élection par une centaine de voix de majorité.

Après tout, c'est un fier homme que ce Larive !

XIII

MINISTRE ET JOURNALISTE

" Il faut siffler", dit Louis Veuillo
" c'est le remède. Le sifflet est le courar
" d'air pur qui déchire ces nuages dont l
" trissotimisme obscurcit perpétuelle
" ment l'intelligence et souvent jusqu'
" la conscience du public. Frappez su
" l'outre bien gonflée, elle résiste ; l
" marteau ne produit pas même un vai
" bruit ; percez-la d'une épingle, et fut
" elle grosse à cacher les montagnes, cr
" un rien de temps ce sera fait. On di
" à présent que le ridicule en France n
" tue pas. Cela dépend de la manièr
" de s'en servir, et des choses que l'or
" veut tuer. Cette arme légère ne s
" laisse pas manier à toute main et à tout
" propos. L'épingle s'émousse contre l
" granit ; mais pour l'outre elle la dégon-
" fle.

" Le mot qu'il faut dire à Trissotin
" vainqueur, Vadius, qui s'y connaît, l'a
" prononcé.

" Allez, cuistre ! "

Le ministre Larive n'est-il pas, après tout, que cette outre ? Les coups les plus rudes qu'on a voulu et dû lui porter ont-ils eu d'autre effet que de l'agiter, le déformer un peu sans rien lui faire perdre définitivement de sa rotondité, de son ampleur, de sa capacité ? A quoi bon les coups de force ? Allez donc, maintenant, les épingles !

La nouvelle élection de monsieur le ministre, l'approbation implicite de ses actes d'arrivisme par la grande voix du peuple, devaient avoir une importance insoupçonnée par ceux-là mêmes qui les avaient rendues possibles. C'est que l'arme du scrutin avait été faussée dans la main de l'électeur ou plutôt retournée contre lui, non pas à son insu mais sans qu'il voulût seulement le reconnaître. Et voilà qui rend en effet si difficile aux vrais chefs politiques, dans notre système gouverne-

mental, la tâche patriotique de sauver
droits en péril d'un peuple aussi loin
crier au secours !

Ce qu'affirmait le résultat de cet
élection, ce n'était pas tant la nécessi
ni l'opportunité de supprimer l'usage de
langue française au parlement centr
du Canada, que la conviction, dans l'espr
de nos adversaires, de pouvoir faire ratifi
toute sorte de mesure hostile et injus
par le vote d'une race ignorante et inf
rieure !

Or, combien d'électeurs du comté d
Bellechasse, combien de ministériels dan
la ville, de doctrinaires du pouvoir dan
la presse, qui clamaient le triomphe d
ministre Larive, se rendaient compte d
cette trahison nationale !

Peu importe encore aux francophobe
que ce mouvement politique paraiss
prématuré même au milieu d'eux ; c
qui les rassure et les encourage, c'est qu
l'ignorance ou la servilité des victime
rendent cette spoliation possible !

A ce point de vue, la victoire électorale du ministre Larive à Bellechasse fut une grande victoire. Elle fut claironnée par les cent bouches de la presse dans toutes les provinces anglaises du Canada, même au dehors, et l'outre gonflée n'attendait plus que le travail des épingles.

Eugène Guignard n'était pas un persifleur. Esprit pondéré, il aspirait plutôt au calme de l'étude et ne s'était produit en public que parce qu'il y avait été entraîné, comme malgré lui, par la force des circonstances, surtout par les sollicitations de ses amis Il était un de ces hommes qui résistent malaisément à l'entraînement aux aventures de la vie publique, tout en regrettant dans leur for intérieur la faiblesse personnelle qui les sacrifie à la volonté d'autrui. Aussi, trouvait-il dans sa deuxième défaite un moment de relâche sincèrement désiré, qui lui permit de se ressaisir dans ses goûts et ses occupations préférés. Conscient d'avoir fait tout son devoir durant cette crise menaçante pour l'avenir de

sa race, il ne se reproche rien, sans envie
personne.

Cependant, au cours de cette nouvell
lutte, il a accusé une si grande valeu
réelle qu'il ne lui sera guère possible main
tenant de se soustraire à l'attention d
public, et de ne pas rester en quelqu
sorte la protestation personnifiée contr
la gabegie ministérielle.

Pendant que le ministre canadien fran-
çais de la province de Québec s'en ira
prendre sa place tant convoitée au cabi-
net de l'état, sans jamais songer à y don-
ner de coups de pied à aucun de ses collè-
gues par dessous la table du conseil, les
vrais représentants de la race chercheront
encore à circonvenir son adversaire Gui-
gnard, pour lui faire mettre en valeur,
mieux encore que dans une tourmente
électorale, les exceptionnelles aptitudes
qu'offraient à la défense de nos droits,
son éloquence, son savoir et son style.
Car l'on avait réellement plus d'une fois
admiré ses discours enflammés du plus
pur patriotisme, sa science historique et

légale, bien que son généreux effort n'eût su détruire tous ces travaux de circonvallation, tranchées et barricades, que l'autre avait pu, à l'aide des moyens connus, établir autour du scrutin, ce que l'on représente sous le mot bien américain "l'organisation."

Le cabinet reformé allait-il sérieusement donner suite à son projet, soumettre aux Chambres une mesure ministérielle qui ne cessait pas tout de même de faire scandale? Il était encore permis d'en douter : La presse d'Angleterre fournissait à l'opposition canadienne, à ce propos, des motifs d'encouragement. L'opinion pressentie des politiques impériaux n'y paraissait pas unanime, et cela avait le bon effet de donner à réfléchir à nos archontes du sénat, qui trouveraient une des rares occasions de prouver leur utilité en présence des emballements trop populaires. Et le bloc francophobe fut-il maître du ministère et de la Chambre des communes, aurait encore à qui parler,

au Canada comme dans la mère-patri
en attendant le scrutin général.

Mais quant à l'outre, qui allait prend
la place de l'élément français au gouve
nement, quant à la vessie que des mali
montreraient de loin comme une lantern
éclairant la vraie situation canadienn
française, ne fallait-il pas, sans plus d
retard, songer à la dégonfler ?

Ce labeur appartenait à la presse.

L'organe du parti libéral à Québe
s'était bien évertué, durant la deuxièm
campagne électorale du ministre Larive,
à détruire ce qu'il avait si laborieusemen
édifié en son honneur, dans l'esprit du
peuple, durant la première. Mais il y
avait assez mal réussi. On songea donc
à lui venir en aide, non pas en congédiant
celui qu'on avait forcé de se compromettre
aux petits services de l'arriviste, comme la
chose aurait bien pu se faire, mais en le
priant pour le moment de rester dans
l'antichambre.

Ah ! la domesticité du journaliste au
lever de nos grands hommes d'état,

comme elle est ingrate, injuste et humiliante !

Eugène Guignard sera donc le directeur politique de l'organe du parti libéral.

C'est lui, qui durant la prochaine session, criera casse-cou à tous les représentants du peuple canadien français qui marcheront à l'astrologue sans regarder où poser le pied.

C'est lui qui se fera le vengeur des incompris, comme des éconduits jugeant à propos de rallier momentanément sa cause, sinon son parti.

C'est lui qui subira le premier feu des sentinelles et de tous les tirailleurs à gages apostés autour de la forteresse ministérielle.

C'est lui encore, et toujours lui qui battra la marche à tous les autres arrivistes, empressés de profiter de la conjoncture pour se porter sur ses brisées et le soutenir, quittes à passer par-dessus pour s'en aller l'oublier dans le monde des honneurs.

Autour de lui enfin vont tourbillonner momentanément et l'assourdir tous les frelons du parti.

Or, il y a deux espèces bien connues de frelons qui volettent et s'agitent, vainement intéressés, autour de la ruche à miel du journal :—les dangereux et les oiseux ; les dangereux, fournisseurs de renseignements et pourvoyeurs de libelles, collaborateurs volontaires autant qu'importuns, dont la piqûre venimeuse, sur le caractère des hommes publics, distille la diffamation et cause des apostèmes qui ne se résorbent trop souvent qu'aux frais et dépens de la caisse du journal ; les oiseux, qui se tiennent à l'affût de tous les secrets du bureau de rédaction, amis politiques ou amis du propriétaire de l'imprimerie, à ce titre s'arrogeant le droit de juger, gratuitement ou pour un sou, la valeur des articles, d'en attribuer le mérite à celui-ci ou celui-là, s'ils ne sont pas signés, quand on ne va pas jusqu'à manœuvrer de manière à passer, aux

yeux de certaines gens, pour en être soi-même l'auteur.

Que de rédacteurs de journaux, hélas ! asservis à cette glèbe, ont connu de ces misères !

Au reste, il n'aura que deux écueils à éviter ; ne pas nuire à la fortune politique des chefs du parti et ne pas compromettre l'intérêt pécuniaire de l'imprimeur de son imprimerie. Car la grande erreur, peut-être, de ceux qui veulent fonder ici des journaux, c'est d'établir en même temps toute une imprimerie. Cette entreprise industrielle, ce capital engagé et qui doit fructifier expliquent les trois quarts des évolutions et des drôleries d'inconstance qui se produisent dans notre presse politique.

Eugène Guignard est un homme à principes ; nous dirions même que ces idées sont plutôt fixes, ce qui n'est pas un mal pour les principes eux-mêmes, mais pourra devenir un inconvénient pour son bien tout personnel. Dans

cette campagne de presse dont on lu
impose la direction, il aura moins à l'espri
les succès du parti que la sauvegarde pur
et simple de nos droits, de nos privilèges
des principes !

Et faut-il le dire, ce sera peut-être ains
qu'au jugement de certaines gens il paraî
tra inférieur à sa tâche.

Vous ne défendez pas assez vos hommes
lui dira-t-on. Vous les laissez abîme
par les journaux adverses. Défende
donc vos chefs. Vos articles sont trè
bien, sans doute; logiques, documenté
irréfutables, mais ils manquent de pétard
qui attirent l'attention, font de la réclam
au journal et dérident les gens.

Du pétard ! du pétard! monsieur Gui
gnard, si vous voulez que le tirage de l
feuille augmente, que le patronage abond
et monsieur l'imprimeur s'enrichisse, o
devienne sénateur.

Mais lui s'obstine à dénoncer unique
ment l'élément nocif du projet de loi o
de la mesure ministérielle. Il sait que

“ Les fous et les méchants sont moins à “ craindre lorsqu'ils tuent des hommes “ que lorsqu'ils font des lois. Quelques “ scélérats ne peuvent pas détruire l'espè- “ ce humaine, et le sang finit par sub- “ merger l'échafaud. Les lois subsistent “ et détruisent les hommes.”

Elles détruisent aussi les nations, et notre publiciste prend au grand sérieux le sort de la race française et catholique du Canada, confié à la responsabilité d'un Larive qui n'est qu'un arriviste et un bavard : *“Terribilis est in civitate sua homo linguosus”* ! Il s'effraie de cette conjoncture et s'efforce de mobiliser toutes les énergies de ses compatriotes, au lieu de provoquer leurs applaudissements par d'heureuses ripostes de polémiste.

Un jour pourtant il usa du pétard. Un article qu'il écrivit sous le titre : *“Les marsouins”*, fit grande sensation. Il y dénonçait ceux-là qui s'ébattent dans les eaux troubles de la politique, remontent les grands courants, plongent ou émergent

à la surface, au gré de leur voracité, et une fois gorgés, n'accusent pas plus de conscience, envers le menu fretin dont ils se sont repus, que le pourceau de mer.

Un projet politico-industriel, ce qu'en Amérique on appelle un "*scheme*", avait donné sujet à cette verte critique. Et dans ce *scheme* se trouvait, entre autres, intéressé sinon déjà compromis, le ministre Larive.

L'article de l'avocat Guignard s'attaquait tout de suite à la base du projet qu'il sapait désastreusement, pour bien faire voir au public, dans l'écroulement, la fausse qualité de certaines pièces ou le scandaleux intérêt de certains artisans. Faut-il croire que si cet article eut un aussi grand retentissement, c'est parce que les choses en étaient à point? Cependant, il est bien certain que la valeur du polémiste s'était dès avant cela affirmée sans que l'on parut suffisamment la reconnaître. Mais cette fois, involon-

tairement,—il ne l'eût pas recherché,—il toucha la note juste dans le ton du sentiment populaire, ce que l'on comprit bien au succès inouï des mots piquants, des caricatures, de tous les sifflets de la petite presse qui lui firent écho.

Le ministre Larive, qui aurait peut-être trouvé le moyen de faire bonne contenance sous le réquisitoire du journaliste, eut la faiblesse et commit l'erreur de se laisser impatienter par tous ces lardons, ces piqûres à l'épiderme, ces coups d'épingle qui dégonflent des outres. Et croyant faire un grand geste de protestation et de réhabilitation, il intenta une poursuite retentissante contre le journal et le journaliste, leur reprochant un libelle envers lui ; de lui avoir causé des dommages réels considérables, sans compter, ce qui va de soi, les peines d'esprit.

Le procès politique est encore une manière à la mode de poser au patriotisme persécuté. Depuis Aristide et depuis la grande charte de Jean Sans-Terre,

que d'hommes d'état, que de juste assaillis à l'administration du pays, on aimé remettre leur sort entre les mains d leurs pairs et confier leur innocence au coquilles d'huîtres !

Monsieur le ministre ne pouvait pa manquer de rechercher encore ce prestige puisque aussi bien il se trouvait pris, à tort ou à raison, dans les traquenards d la publicité et cherchait la manière la plu chevaleresque de s'en dégager. Mais nou l'avons dit, le grand dommage pour lu sa renommée, sa popularité, se trouvai non pas tant dans les coups de boutoi de Guignard que dans les coups de siffle et la dépréciation par le ridicule.

Ses protestations et ses trémoussement ne faisaient qu'y prêter davantage.

Pendant quinze jours, les procès, parti civile et partie criminelle, occupèrent le tribunaux, la presse, tout notre mond politique. Et quand l'oracle du jur prononça, on apprit, avec satisfactio d'une part et de l'autre avec stupéfac tion: que monsiour le ministre avait tor

puisque en matière civile la caisse du journal n'eut à payer aucuns dommages-intérêts ; mais qu'il avait aussi raison, puisque en matière criminelle et pour la sauvegarde de la société, l'auteur de l'article fut condamné à quelques heures d'emprisonnement. *

En quoi l'on voit bien que si la justice est toujours aveugle, cela ne l'a pas empêchée de suivre la marche du progrès depuis Aristide et avant lui Salomon !

(*) Procès de *L'Eclaireur vs Article : La caverne des quarante voleurs.*—Auteur de l'article, W.Laurier, acquitté. La Cie de publication du journal, C.-Ernest Gagnon, président, condamnée.)

XIV

LE VERTIGE

Le ministre canadien-français Félix Le
rive, quoique "monté sur le faite", n'asp
rait pas encore à descendre. Cette abné
gation n'entrait pas naturellement dan
la composition de son caractère, nou
savons cela, et rien jusqu'à présent ne lu
avait sérieusement fait songer que pou
sa propre sauvegarde, pour son bien tou
personnel, il dût mettre fin déjà à s
marche ascensionnelle. Mais le jour o
il allait céder au vertige n'était plus éloi
gné maintenant.

La plus grande faute que commet au
jourd'hui notre arriviste, au point de vu
de son arrivisme, s'entend bien, c'est
au milieu des honneurs, de l'orgueil du
commandement, des vanités de la haut
société, de ne pas vouloir s'apercevoi
qu'il a perdu quelque chose de son ascen
dant, qu'il n'en impose plus—ne disons

pas au respect,—mais à la badauderie même de la foule par ses prestigieux succès.

Quand, dans le public, un homme qui en a courtisé la faveur pour s'élever aux postes éminents, ne commande plus au respect, il est prudent pour lui de consulter l'atmosphère, s'il n'est pas d'ores et déjà à l'abri des intempéries et des bourrasques. Depuis sa dernière élection, depuis le procès qu'il n'aurait pas dû faire à son ancien ami, monsieur le ministre remarque bien que les sifflets ne se sont pas tus, au contraire, et ce petit "courant d'air pur", ce petit bruit strident et narquois qui lui perce les oreilles, qu'il ne peut arrêter, au lieu de l'assagir, l'affolera de plus en plus.

Tenir bon, ne pas avoir le trac sous les sifflets est chose aussi difficile sur la scène politique que sur toute autre scène. En effet, Larive fut pris du trac. La forme sous laquelle se manifesta chez lui cette étrange maladie fut l'anglomanie. Il perdit peu à peu la tête sous les bordées de

sifflets. Plus on le conspua, plus le capi
tulard national affecta de vivre à l'an
glaise. Résidant maintenant en perma
nence à la capitale avec sa famille, fré
quentant chez l'élite des politiques, poli
tiqueurs et politiciens, n'allait-il pas jus
qu'à rougir franchement des "libres e
intelligents électeurs" de Bellechasse qu
poussaient l'ingénuité jusqu'à s'en alle
le relancer de leurs intérêts et de leur
doléances au milieu de ce Capharnaum
Avec cela que cette langue française dont
on lui faisait si grand état, il oubliera sou-
vent, trop souvent de la parler, quand,
à la Chambre, par exemple, il aura à
répondre comme ministre à quelque inter-
pellation même faite en français. Ele-
vé au milieu d'une ville, il avait dès son
jeune âge étudié la langue anglaise, qu'il
parlait très-bien du reste comme tant
d'autres Canadiens français, et au lieu
de bénéficier de son bilinguisme, il allait
trouver le moyen, dans son snobisme,
de s'en faire une tare. Sans vouloir criti-
quer sa vie privée, ajoutons seulement

que l'on parlait anglais chez lui, autour de la table de famille comme au salon, et la langue française, pauvre Cendrillon, était reléguée à la cuisine.

Monsieur le ministre Félix Larive, représentant dans le cabinet fédéral le district français de Québec, était pourtant le défenseur naturel et constitutionnel de la langue française au Canada. Pauvre langue française ! Car les deux autres ministres bouche-trous dont nous ne parlerons guère, censés représenter la province de Québec, s'étaient très-facilement laissé déborder par l'encombrant Larive, et n'étaient pas là d'ailleurs pour faire du chauvinisme français à sa place ni pour entraver aucun de ses reniements.

L'esprit de monsieur le ministre commence toutefois à se peupler de papillons noirs. Sous le faix de ses occupations, de ses inquiétudes, enfin de tous ces brillants ennuis, qui tendent parfois à excuser la morgue d'un ministre sans déconcerter presque jamais les aspirations d'un ministrable, les déplaisirs de l'honorable

Larive se trahissent de plus en plus d
vant la nombreuse clientèle de fon
tionnaires, de bureaucrates, de brasseu
d'affaires et de postulants qui encom
brent tous les matins son appartemen
officiel, et tout particulièrement quand
lui faut subir la présence de ses chers élec
teurs.

Ah ! de grâce, ne lui parlez pas de
postulants ! gens qui ne sont jama
contents de leur sort et qui aspirent san
cesse à autre chose !

Que ne fait-on comme lui !

C'est sur ces entrefaites que s'ouvri
la session au cours de laquelle monsieu
le ministre du district de Québec sera
appelé, parmi tous nos autres intérêt
locaux et nationaux, à défendre le droit
constitutionnel de notre langue au parle-
ment du pays.

Il était prêt.

Pendant que la presse française du
Canada faisait rage et protestait contre
les intentions annoncées du gouverne-
ment, avec l'aide juste et généreuse d'un

groupe imposant d'anglais absolument sympathiques ; pendant que les pétitions et remontrances allaient, aux mains de simples députés, se déposer volumineuses devant la Chambre, il étudiait le moyen de braver l'opinion et de s'élever encore.

La discussion qui se fit à la Chambre des communes, pour ou contre l'usage de la langue française au parlement central, fut ce qu'elle de ait être de la part de nos vrais représentants: sérieuse, solidement appuyée sur nos droits organiques, éloquente au point de vue historique, énergique et convaincante à faire reculer peut-être des adversaires plus justes, moins prévenus et moins fanatiques que ceux du côté ministériel, comme à faire rougir des lâcheurs moins résolus que ne l'étaient Larive et ses deux autres collègues de la province de Québec.

Elle dura bien des jours, cette discussion, et les procéduriers parlementaires surent agrafer, au cours de plusieurs séances, amendements et sous-amendements les uns aux autres, tantôt pour

faire dire à la néfaste résolution un peu moins qu'elle ne disait, tantôt pour lui faire porter le coup fatal tout aussi bien quoique d'une autre manière, ou pour l'anesthésier totalement, afin qu'elle ne dise plus rien du tout.

Un soir, monsieur le ministre Larive prit la parole.

Comme il désirait, certes, être compris par toute la Chambre, il s'excusa très-délicatement, auprès de ses compatriotes, de parler en anglais. Il en avait bien jugé, car, à ses premiers mots, nos adversaires les plus irréductibles l'applaudirent vivement. Ils le comprenaient très-bien. Avec beaucoup d'habileté, de précautions oratoires, sans compter l'érudition et les peines de son secrétaire, il refit l'historique de toutes les luttes parlementaires et autres, que nos pères ont su mener à bien en nous conservant l'usage de notre belle langue dans nos églises, à nos foyers, dans nos écoles, devant nos tribunaux.

Quelle prérogative, monsieur l'Orateur!

Et quand il eut fini, un anglais d'Ontario,—il s'en trouvait alors,—un de ces hommes à l'esprit droit, comme nous pourrions en signaler encore de notre temps, imbus des vrais principes de la saine politique anglaise et non pas du politico-mercantilisme, se leva pour lui répondre. Il voulut bien faire remarquer qu'il s'agissait présentement d'autre chose que de l'usage de la langue française au tribunal, à l'école, au foyer, à l'église où elle n'était pas encore attaquée, et il eut la générosité de conclure qu'il ne trouvait aucune raison politique, ethnique, économique, ou autre de proscrire la langue française que les compatriotes de Larive avaient le droit constitutionnel de parler, et ne songeaient nullement à trahir, comme lui, au parlement du Canada.

Le premier ministre termina et résuma la discussion. Il félicita le jeune ministre français, qui avait appris à parler aussi parfaitement la langue de la mère-patrie, et le complimenta encore davantage sur sa largeur d'esprit et son courage, qui lui

faisaient soutenir la mesure du gouvernement.

Mais n'insistez pas, monsieur le premier ministre, car les sifflets vont vous ôter la parole. Les yeux se courroucent dans les rangs de l'opposition; on trépigne dans les galeries, et là-haut, dans la tribune des journalistes, il y a cent crayons courant sur le papier, y jetant à la hâte des mots qui voleront sur les lignes télégraphiques pour apprendre au pays tout entier, non-seulement aux électeurs actuels mais aux générations futures, comment, après avoir récompensé Judas, vous auriez encore trouvé bon de le cajoler.

Monsieur le premier ministre fit bien voir ensuite qu'il n'était pas tout à fait maître de ses mouvements. Nous avons déjà laissé entendre que cette politique aussi intempestive que injuste lui avait été imposée par une faction ignorante, mal inspirée contre nous et qui ne désarme pas. Leur grand tort, à lui et ses collègues, avait été de se laisser entraîner, par ce groupe turbulent, en dehors d'une

vraie politique nationale, dans des compromissions et des promesses électorales qu'il cherchait à racheter quelque peu avant de demander une dissolution des Chambres. Mais il avait compté sans l'énergie des chefs canadiens français de l'opposition, comme aussi des protestataires qui surent rompre avec lui et sa politique. Il ne savait pas encore, mais il devait l'apprendre bientôt, que les transfuges ne remplacent jamais bien les hommes de caractère. Car "c'est Dieu " qui agrandit l'homme ; par lui-même " l'homme ne peut que s'arrondir."

Heureusement pour nous, il y avait des hommes de caractère parmi les députés anglais des Communes et plus encore chez les membres du sénat, à l'abri des élections, dont la justice et la droiture allaient tenir en échec la pusillanimité dangereuse du chef du gouvernement. Celui-ci ne le savait que trop déjà pour sa tranquillité et il cherchait quelque moyen de se dérober dans une demi-mesure. Feu de paille,—lui disait bien l'honorable

Félix Larive, quand il le voyait trop alarmé des protestations. Cependant, cette opinion de son nouveau collègue ne le rassurait pas plus que ses menaces ne l'auraient pu effrayer. Le discours inepte qu'il lui avait entendu prononcer et que la presse n'avait pas encore fini de disséquer et de ridiculiser, loin d'affermir sa volonté, le laissait en butte à une recrudescence de reproches. Bref, à la fin de son discours, s'il fit un dernier effort pour sauver le gouvernement des traîtrises du vote, on sentait qu'il était encore possible de lui faire ajourner, sinon abandonner totalement, la proscription de la langue française.

Au milieu d'un silence impressionnant, tout à tour les députés donnèrent leurs votes qui devaient faire époque dans notre histoire politique et nationale.

Non, ne disons pas que tous votèrent en silence. Car, lorsque monsieur le ministre Larive se leva pour livrer son nom au greffier et à la renommée, ce fut un trépignement dans les galeries, des

applaudissements ironiques du côté de l'opposition française, claquements de mains et de couvercles de pupitres, gros mots de mépris, un *tolle* enfin que "M. Speaker" ne put tout de suite réprimer par ses rappels à l'ordre. Il menaça bien la foule provocatrice de l'expulsion par le glaive flamboyant de monsieur le Sergent d'armes,—*imbelle sine ictu telum*,—mais la foule irrévérencieuse se moqua de lui. Il comprit qu'il lui serait aussi difficile de réprimer l'indignation populaire que de proscrire la langue française.

Etait-ce dégoût seulement au rôle ignoble que jouait le ministre français, ou plutôt l'expression d'un sentiment d'hostilité aussi général contre la mesure? Il eut été difficile d'en décider. Mais l'on peut supposer que, dans cette capitale, dans cette Chambre surtout, confiants d'ailleurs en l'effectif de la phalange ministérielle, bien des francophobes eux-mêmes s'oublièrent à huer le triste personnage.

La mesure du gouvernement ne l'emporta que par cinq votes de majorité, ce qui veut dire que le vote des ministres en moins, l'expression d'opinion de la Chambre eût été négative. Ce n'était pas un succès pour le cabinet.

Si l'on ajoute encore les dires et les rumeurs défavorables colportés par le télégraphe et les journaux comme échos de la Chambre haute et du parlement impérial, on comprendra pourquoi les ministres se hâteront de mettre à la raison les fauteurs de discorde, et de leur faire entendre que l'on avait tenté pour eux l'impossible, en soumettant cette mesure dont on avait grande chance de garder trop longtemps l'odieux.

Au conseil exécutif, la délibération ne fut pas longue et l'on résolut de ne pas présenter la mesure au sénat.

Au premier rang de ceux qui eurent à se réjouir de cette détermination, nous retrouverons le ministre Félix Larive. Il n'y a pas à se récrier là-contre. Sans doute, il ne jubile pas de la même manière

et pour les mêmes raisons que tous ces oppositionnistes de la Chambre et de la presse, qui lui ont fait le diable, qui vont crier victoire ; mais pour des motifs bien à lui, qu'il confiera l'un de ces jours au journaliste sérieux dans un entretien particulier habilement préparé. Le public, ainsi mieux informé, pourra se rendre compte enfin que le véritable homme d'état, le vrai protecteur de sa race est parfois celui qui a la force d'âme de subir la réprobation momentanée, de faire face à l'orage, de rester imperturbable sous les huées, quand il sait, lui, dans les secrets du conseil, discerner le bien du mal, le plausible de l'impossible, et attendre des événements eux-mêmes la solution intelligemment prévue. Ne fallait-il pas éviter avant tout la guerre civile ; au lieu d'opposer trouble au trouble, attendre patiemment de la justice immanente et de la force des choses, ce que l'on pouvait perdre même avec le sang versé?

Monsieur le ministre aurait eu peut-être grand mal à s'expliquer aussi bien dans

une assemblée de ses électeurs de Bellechasse, qui, depuis des mois, lui demandaient à grands cris de remettre son mandat escamoté; mais à l'oreille placide sinon tout à fait édifiée du journaliste de Toronto, il pouvait, certes, dans le plus pur anglais, dire ce qu'il avait toujours pensé, naguère surtout, du sort de la langue française au Canada.

Si jusqu'à présent, dans toute sa vie, Félix Larive n'a jamais regardé qu'en haut, plus haut que lui dans l'échelle sociale, et jamais pu connaître ainsi le malaise du vertige, voici maintenant qu'il lui faudra regarder en bas, cette foule audacieuse qui s'agite à ses pieds, veut lui imposer des comptes à rendre de sa conduite, et le poursuit de ses invectives.

C'est alors que, du haut de sa superbe, ce regard abaissé sur les manants va devenir pour lui dangereux et fatal, en lui faisant monter à la tête par les nerfs le vertige de l'orgueil.

XV

LA CHUTE

" Quand on n'a jamais eu de revers, on doit les avoir grands comme sa fortune", disait Napoléon au général Jomini, avant de passer la Bérésina.

S'il est permis, comme dans les choses, de comparer les petites gens aux grands, il faudrait dire que Félix Larive, sans autres mérites que son irrépressible ambition, avait eu assez de succès jusqu'alors pour craindre, dans la contre-partie de sa fortune, d'étonnants revers.

La lutte finie au sujet de la langue française, le gouvernement passa à d'autres soucis et d'autres intérêts, ce qui permit au ministre canadien français de se soustraire quelque peu aux regards du public, surtout de celui de la province de Québec qui se faisait de plus en plus courroucé à son endroit, et de s'occuper encore et toujours de son élévation per-

sonnelle. Vous auriez pu croire, peut-être, qu'il en avait assez maintenant des honneurs, des succès, des promotions, mais c'est que vous connaîtriez mal l'insatiabilité de l'arriviste. Où et quand s'arrête le ballon gonflé d'un gaz léger qu'on laisse monter au caprice des vents? Cherche-t-il jamais de lui-même à descendre, à moins de subir quelque accident qui arrête son essor, à moins de dépasser le niveau où sa force ascensionnelle trouve encore un équilibre nécessaire dans sa force de résistance?

C'est bien aussi l'effort trop grand dans son vertige d'orgueil qui mettra fin à l'envolée de notre aéronaute. Pour avoir sans encombre su planer au-dessus des huées du peuple, il ne vit plus d'obstacles à ses aspirations, pas même dans la volonté de son chef. Bien au contraire, en échange, comme en récompense de certains renoncements au point de vue national,—n'employons pas pour le moment d'expression plus énergique ni plus juste,—il le voyait plutôt à sa merci et

croyait pouvoir à son tour lui imposer ses conditions. Il n'allait pas assurément solliciter de nouveau ou chercher à capter la faveur populaire aux élections générales qui s'annonçaient ; car l'on peut être arriviste osé sans être nécessairement extravagant.

La session terminée mettrait fin au parlement, et la grande préoccupation actuelle de la plupart de nos gens politiques était de bien finir afin de pouvoir recommencer. Quant à Larive, il lui fallait plutôt voir à changer, à atterrir, si vous voulez, à l'endroit le plus éminent, afin de ne pas paraître déchoir. Un homme de sa valeur, n'est-ce pas, devait-il risquer de nouveau son avenir dans les aléas du suffrage populaire, où le succès s'achète parfois au prix de tant de bassesses ! Faudrait-il encore affronter cet électorat de plus en plus insurgé contre lui, nous savons pourquoi ? Non, assurément ; le plus sage parti était de savoir profiter du grand crédit dont il jouissait, d'autres diraient qu'il avait si chèrement

acquis, et quant à user d'audace derechef quelque part, c'était en haut qu'il entendait cette fois s'y exercer.

Durant les derniers jours de la session, monsieur le ministre de Bellechasse n'a rien diminué de son faste. Banquets où l'on parle pour le public, entretiens avec les journalistes, où l'on fait écrire sa louange, tout lui servira de réclame, pour le tenir bien en vue et conjurer l'oubli encore plus à craindre pour un arriviste de sa farine que le mépris lui-même.

On est donc prié de croire qu'il ne se reproche rien dans ses confidences à l'oreille des gens qui ont bien dîné, comme à celle des scribes qui griffonnent sous sa dictée. Il leur fera entendre combien il a dû y employer de force de caractère, pour s'interposer comme il a fait, s'immoler peut-être sur l'autel du vrai patriotisme et sauver sa race d'un péril imminent, que tous ne voyaient pas comme il le voyait, singulièrement aggravé par les écarts de langage, les manifestations

intempestives des brouillons à courte vue, en train de tout compromettre.

Ah ! s'il s'écoutait seulement, à cette rebuffade si générale que les siens lui ménagent pourtant et lui annoncent sous les sifflets qui ne cessent pas encore, pour un rien il refuserait aussi lui à son ingrate patrie de lui laisser ses os.

De plus intimes apprendront en effet qu'il caresse, bien en secret, le désir d'accepter,—il faut mieux dire,—le projet d'obtenir forcément du premier ministre la haute charge de notre commissariat, de notre ambassade à Londres, devenue vacante. Voyons! après tout, ce n'est pas pour rien qu'il se sera fait bilingue parfait et qu'il aura même donné chez lui une si grande préférence à la langue anglaise. Que savent-ils tous ceux qui ont voulu critiquer sa conduite ? Monsieur le premier ministre, Larive compte là-dessus, sera bien empêché d'entraver son désir. Et puis là encore ne pourra-t-il pas rendre d'éminents services au Canada français ? Le jour où il le voudra définiti-

vement, il ira tout simplement imposer sa volonté au chef du gouvernement, et gare au chef!

Mais il n'est pas encore définitivement résolu. Voilà !

Un autre poste éminent aussi est devenu en disponibilité, ces jours derniers: celui de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Ne vous récriez pas ! Y a-t-il à douter de quelque chose quand on est réellement arriviste et quand l'on a fait tous les sacrifices ou les cent coups, comme un Larive, pour s'élever au-dessus des autres et y perdre la tête?

La première fois qu'il laissa comprendre à son chef quelque chose de ses prétentions, celui-ci le regarda d'abord très-sérieusement, presque d'un air navré, puis ensuite se fit une figure étrange, où l'on ne voyait pas bien qui l'emporterait de la stupéfaction ou du fou rire.

—"N'êtes-vous pas un peu empressé, monsieur Larive, lui dit-il, pour songer à votre âge à de semblables retraites? Elles

sont ordinairement l'apanage de gens beaucoup plus âgés que vous, rompus dans les affaires d'état, fatigués de la vie politique. Vous n'en êtes pas là ?

—A moi de juger si j'en suis là ; à vous aussi de ne pas totalement l'ignorer après les luttes que j'ai faites pour vous, dans les conditions particulièrement pénibles que vous savez.

—Je ne puis pas ignorer non plus que d'autres ont aussi fait des luttes, ont rendu des services plus anciens, et j'oserais dire même encore plus importants que les vôtres. Et il me faudra sans doute attendre un peu ce qu'ils pourraient réclamer, serait-ce même après vous !

—Dans tous les cas, je vous prierais d'y songer très-sérieusement ; car il n'est pas dans mes habitudes de lanterner."

Cette insolence ne pouvait manquer en effet de précipiter les choses, et monsieur le ministre Larive qui ne lanterne pas, outré du sourire dédaigneux mal réprimé sur les lèvres du premier ministre, le mit

tout de suite à même de choisir entre sa nomination ou sa démission.

Le premier ministre accepta sans hésiter la démission !

Et ce fut ce jour-là le premier déboire de Félix Larive !

Comme ces secrets ministériels transpirent presque toujours avant que les autorités aient résolu de les ébruiter, un journaliste annonça bientôt qu'il y avait crise éminente au conseil des ministres; un membre très important du cabinet ne s'entendait plus avec ses collègues et menaçait de rompre. Et les entrevues à pleines colonnes de journaux d'accentuer ces dires ou de les nier, de laisser prévoir la rupture très-prochaine ou de prôner l'entente la plus parfaite, au gré des préférences ministérielles ou antiministérielles. C'est bien ce que désirait Larive, probablement non-étranger à tout ce tintamarre.

Il allait se féliciter d'avoir aussi habilement et aussi promptement acculé son chef dans cette impasse, de le tenir à sa

merci, lorsque le journal officiel vint détruire tout à coup ses espérances en annonçant l'heureuse solution de la crise ministérielle, dont il n'avait pourtant guère fait jusqu'alors que nier l'existence. —L'ancien ministre que Larive avait remplacé, maintenant la mesure francophobe rejetée au rancart, ne voyait plus d'objection à reprendre son portefeuille pour défendre comme jamais l'honneur et les principes du parti un instant honni.

Gardons-nous de nous étonner de ce revirement, de ce rajustement d'opinions et de foi politiques. A la table du conseil d'état, comme à bien d'autres tables, c'est l'assaisonnement qui masque tout, qui prime tout. Pour bien des commensaux, pourvu que le morceau répugnant ait été retiré à temps de la marmite, quand même y aurait-il mijoté longtemps, que leur importe le bouillon? Il suffira de faire bonne contenance, sinon absolument bonne chère et de réprimer les haut-le-cœur devant le monde, dans l'intérêt du parti !

Mais le déplaisir, cette fois, pour le ministre qui avait à si belles dents mordu au morceau lui-même devait être beaucoup plus cruel. Sa retraite inopinée du ministère, à la fin de cette session où il s'était si grandement compromis pour en faire partie, causa tout un émoi dans la presse et le public, et resta inexplicable jusqu'au moment où le premier ministre se vit obligé de donner des explications. Elles servirent en même temps de pronostic au malheur autrement plus profond de son jeune collègue mégalomane.

Durant huit jours, les journalistes cherchèrent en vain l'occasion, à laquelle il se prêtait naguère encore si volontiers, de le faire causer pour l'information du public. Sa porte resta fermée à tous, et personne ne put relater les effets chez lui du coup de foudre qui le renversa au bas de son piédestal si effrontément édifié.

Nous avons dit "chez lui"; mais puisque nous sommes dans ses secrets intimes, ajoutons maintenant "dans son esprit".— D'apprendre par son remplacement quasi

brutal qu'il n'était plus rien au gouvernement du pays, cela le dépassa, et il resta, pour ainsi dire, suspendu dans l'irréel de ses ambitions. La maladie prit sur son aile cet esprit trop léger et devait l'emporter, au milieu d'une escorte de chimères, aux limites de son rêve inachevé.

Quelques jours plus tard, à l'une des gares de la ville, arrivait une voiture close. En descendirent un homme discrètement empressé, puis un monsieur à l'allure superbe au bras duquel suivait une dame qui avait tout récemment pleuré. Le groupe traversa la salle d'attente, et avant que la dame et le compagnon discret aient pu l'en empêcher, ce qu'ils cherchaient évidemment, le monsieur superbe, la tête haute, le geste au commandement, d'une voix impérieuse demanda au contrôle : *"A special train to Spencer Wood" !*

La dame étouffa un sanglot, monsieur le secrétaire de l'honorable Félix Larive, puisqu'il n'avait pas encore renoncé à ses

fonctions, réclama le droit de voir à ces détails, et le dément se laissa conduire à la voiture Pullman où les trois personnages se dérobèrent aux regards gênants des curieux.

La maladie avait été très rapide. Aux premiers signes inquiétants du dérangement cérébral chez l'ex-ministre, ses plus intimes voulurent en rechercher la cause immédiate et constatèrent que le malheureux, en même temps qu'il jouait l'homme d'état comme nous l'avons vu, s'était encore engagé dans des entreprises industrielles et financières dont l'insuccès, à lui seul, pouvait le conduire à sa double ruine intellectuelle et matérielle. C'est peu après que les symptômes s'aggravèrent avec les inquiétudes du patient, et le jour où le premier ministre le prit au mot en acceptant la remise de son portefeuille, jour où le malheureux recevait aussi la nouvelle d'une spéculation financière désastreuse pour lui, il succomba totalement.

Quand on n'a jamais eu de revers, ne faut-il pas les avoir grands?

A l'arrivée à Québec du convoi qui portait Félix Larive et ses chagrins se produisit encore l'une de ces petites scènes navrantes dont nous ne voudrions pourtant pas trop multiplier les récits. Le hasard est parfois méchant. Et cette fois ne voulut-il pas qu'à la première personne qu'il rencontra sur le quai de la gare, malgré toutes les précautions que l'on prit pour le dissimuler, le malheureux halluciné adressât ces étranges paroles:

—"Et pourquoi ne tire-t-on plus le canon à Québec quand le gouverneur arrive?"

L'homme ainsi interpellé, pâlissant et stupéfié, n'eut sur les lèvres que ces deux mots:

—"Bonjour, Félix."

Cet homme était Eugène Guignard!

XVI

LA MEILLEURE PART

Au mois de juin, à neuf heures du soir, deux vaisseaux de guerre français sont ancrés à quelques encablures sous les murs de la forteresse de Québec. Le "drapeau-bas" est sonné depuis assez longtemps déjà; les feux de marine se sont allumés et les ombres s'estompent autour des superbes nefs dont elles enveloppent les redoutables machines de guerre. La journée a été très-chaude. Aussi, l'atmosphère attiédie de la soirée a-t-elle attiré les gens sur la terrasse Frontenac, où la musique française, répondant à l'invitation spéciale de l'autorité civique, donne le concert en plein air. On y est venu de tous les quartiers français de la ville, pour jeter tout d'abord un regard ému sur ces vaisseaux de la France, qu'on se plaît à contempler longuement, comme on ferait de portraits de famille rappelant

les choses du passé. Le brillant des toilettes, le murmure des voix, les impressions diverses peintes sur les figures, tout cela, dans le décor féerique de l'endroit, offre une scène des plus prenantes aux yeux de ces cousins d'outremer, qui ont promené leur ennui de marins sous tant d'autres cieux, du Maroc en Cochinchine, de Madagascar à Terre-Neuve, et s'étonnent de retrouver, si loin de la mère-patrie, des Français abandonnés depuis un siècle et demi et restés aussi purement français. Du haut du kiosque des musiciens, durant les intermèdes, la cigarette aux lèvres, ils regardent passer ces vagues bruissantes d'humanité au verbe familier, non plus comme du haut de leurs navires, l'œil perdu dans la nuit, l'esprit égaré dans le souvenir de la patrie française, ils ont pu naguère peut-être regarder mélancoliquement s'agiter les courants du Bosphore ou du Mozambique, mais avec l'impression très-nette et très-joyeuse de retrouver sur nos bords, au lieu d'une simple colonie française, toute une France

nouvelle. Quand le chef les rappelle à leurs pupitres, la foule des promeneurs s'arrête, se masse en face des musiciens pour applaudir à leurs symphonies, mais encore mieux au sentiment, à l'âme française qui s'accuse dans leur manière caractéristique d'interpréter une partition depuis longtemps connue.

La foule est énorme. Les applaudissements et les rappels finis, le mouvement se rétablit entre la double haie de banquettes occupées, bien avant le concert, par tous ceux qui, fatigués de la tâche journalière, ne peuvent quitter la ville pour la villégiature et viennent ici prendre quelques instants de repos.

Sur l'une de ces banquettes, à l'extrémité-est de la terrasse, Guignard, après avoir plus d'une fois parcouru la promenade, est venu s'asseoir seul et plutôt triste. Très-sensible au charme de la musique, il est là parmi cette foule, non pas avec la gaieté dans l'âme, comme tant d'autres, en proie plutôt à "ces aspi-" rations sans but" du jeune homme,

" demandant aux nuages du soir, au vent
" d'automne, aux feuilles tombées des
" bois, une impression qui le remplisse
" en le navrant. Mais c'est en vain ;
" les nuages passent, les vents se taisent,
" les feuilles se dessèchent et se décolorent
" sans lui dire pourquoi il souffre, sans
" mieux suffire à son âme que les larmes
" d'une mère ou la tendresse d'une sœur,
" O âme ! dirait le prophète, pourquoi
" es-tu triste et pourquoi te troubles-
" tu ?"

Au reste, Eugène Guignard n'est pas un névropathe ni un rêveur. Impressionnable, sans doute. Ce qu'il ressent quand les autres s'amusent, c'est le désenchantement anticipé, l'insuffisance reconnue par lui *a priori* des bonheurs terrestres qu'il ne désire même pas.

Tout à coup, quelques paroles prononcées à demi-voix derrière lui le font tressaillir.

—"Dites donc, ce Larive ! Quelle catastrophe ! En voilà un qui n'a pas trimé

longtemps pour passer du Capitole à sa roche tarpéienne.

—Roche tarpéienne, c'est trop dire ; mais sa chute n'en est pas moins bien profonde et bien tragique. On l'a conduit, cette après-midi même, à la maison de santé de Beauport."

Guignard ne voulant pas être reconnu ni en entendre davantage s'éloigna. Il descendit la rue du Fort et vint poursuivre le cours de ses réflexions sur la petite terrasse Bienville, hantée par le souvenir de si nombreux disparus.

Là, plus à l'écart, loin des rires, de la circulation encombrante, des conversations oiseuses, de la cohue qui grouille sur la grande promenade, il se recueille à l'aise. On dirait qu'un nuage de lassitude et d'ennui s'étend, comme des miasmes au-dessus d'un marais, sur le quartier mercantile, où tout le jour, tant d'intérêts divers se sont rencontrés, poursuivis, déjoués, dupés peut-être.

Plus rapproché de la ville basse, il a sous les yeux les toits des entrepôts du

commerce, la double rangée de jetées qui encaissent les larges eaux courantes du fleuve, les constellations de feux électriques scintillant sur la falaise de Lévis, et là-bas, dans l'Est, la lune dont la face pâle émerge des hautes futaies de Harlaka. Les bruits qui montent à son oreille sont plus discrets : c'est le roulement du tramway dans les rues basses, le clapotis des eaux au passage d'un cabotier attardé, quelques effluves d'harmonie échappées de la grande terrasse, l'aboiement d'un chien sur les quais ou les efforts d'une locomotive dont les halètements se répercutent d'une falaise à l'autre par-dessus les eaux endormies du fleuve.

Derrière lui, à quelques pas seulement, dominant l'épaisse et haute muraille du préau des séminaristes, les clochettes de la terrasse des lilas, ne pouvant prendre part à tous ces bruits, s'efforcent au moins de jeter à la brise du soir qui passe le carillon suave de leur parfum.

A droite et à gauche, se prolonge la grande batterie des vieux canons de bronze attendant, depuis un siècle, le museau caché dans les herbes sauvages du rempart, un ennemi qui n'est pas venu et qu'il faudra aller combattre sans eux ou aller chercher au-delà des mers. Ils dorment placidement leur dernier sommeil dans l'inutilité et l'inefficacité, n'intéressant plus guère que les hirondelles dont ils abritent les nids, les chiens errants qui leur demandent un abri discret et quelques touristes d'Ontario dont ils réveillent la combativité. Leur voix grandiose s'est tue depuis le jour de l'inauguration de la confédération canadienne, et l'on dirait que leur mutisme et leur morgue belliqueuse, aujourd'hui si démodée, s'accompagnent encore du profond regret d'avoir, il y a cinquante ans, si hautement et si vainement proclamé la concorde et l'union des Canadas.

Le long de la muraille qui sépare de la ville la grande cour du séminaire, se profile la silhouette d'un religieux capucin émergeant du palais archiépiscopal. Il

s'avance à pas précipités tout en cherchant à atténuer le choc et le glissement de sa sandale sur l'asphalte. Ne voyant que Guignard solitaire sur la petite terrasse qui domine la rade, avant de poursuivre sa marche vers son couvent de Limoilou, il s'approche pour reposer un instant son œil sur l'image de ces vaisseaux qu'on lui dit venus de France. Tête et pieds nus, les reins ceints du cordon de Saint-François, les mains dissimulées dans les larges manches de son froc, il respire bruyamment, moins oppressé peut-être du mouvement de sa marche que impressionné par anticipation de ces choses connues de France qu'il vient un instant contempler.

Il salue discrètement, presque timidement le monsieur qui est là seul et l'observe.

—"Trop tard, évidemment, dit-il, pour saluer à cette heure le drapeau de la France. Ah ! les voici, n'est-ce pas, un peu en amont ? Je vois les fanaux élec-

triques au mât de signaux du cuirassé d'escadre !

—En effet, mon père, ces vaisseaux français sont bien là, dans le groupe de lumières, au pied de la citadelle. Et vous en reconnaissez le type ?

—Si ! si ! et d'autant plus facilement que j'ai fait mon service militaire dans la marine de l'état. Chez nous, voyez-vous, nous sommes exposés à d'étranges métamorphoses et à nous trouver, comme l'a dit Boileau :

" Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc".

Vous aussi, monsieur, n'auriez-vous pas été un peu marin ?

—Pardon ! jusqu'à présent, à peine ai-je pu me faire quelque peu avocat.

—Qu'à cela ne tienne, moi de même, je fus quelque temps stagiaire à Paris, avant de m'en aller courir l'Orient comme attaché d'ambassade. Et je vous avoue que d'ici, en face de cette rade, je retrouve un souvenir très-vif et me croirais sur le Bosphore."

Pendant un quart d'heure se poursuit la conversation où Guignard apprend que cet étranger, ce moine qui regagne, sous sa bure, en récitant son chapelet, le couvent austère de son ordre, aurait pu être, était déjà dans le monde, par sa famille, ses relations sociales, son savoir et ses talents, ce que l'on appelle l'ornement d'une société. S'il eut employé à la recherche de la fortune ou des succès mondains cette valeur intellectuelle si haute qu'annonce sa conversation, dans ce milieu parisien qui consacre les renommées : homme de lettres à la culture de l'incomparable littérature française, homme d'épée à la gloire d'une patrie adorée, orateur entraînant à la défense des principes sacrés dans le parlement de l'état, diplomate nanti des plus chers intérêts du drapeau national chez les grands du monde, de quel brillant avenir ne pouvait-il pas rêver, celui-là !

Telles sont les réflexions dont l'esprit de Guignard s'entretient lorsque déjà le moine a disparu au tournant de la rue

des Remparts. Il se le représente, tout à l'heure, reclus dans sa cellule, lorsqu'après avoir parcouru,—ignoré mais heureusement chez nous non point humilié,—les rues bruyantes de la ville, il refera, dans la prière et de courtes heures de repos, ses forces morales et physiques généreusement données dans cette journée à la moisson des âmes. Quelle est donc irrésistible et surnaturelle cette voix d'en haut qui parle aux âmes d'élite et les subjugue dans de tels renoncements humains ! Il lui revient un souvenir de l'avoir entendue, cette voix, sans avoir sans doute délibérément endurci son cœur, mais sans la comprendre peut-être. Et quand il se dit qu'à quelques arpents du couvent, où cet homme supérieur a voulu descendre aux yeux des hommes et s'annihiler dans l'amour de Dieu, se trouvait un autre asile où, pour avoir monté trop vite et aspiré trop haut, son malheureux ami de jeunesse était venu s'abîmer, il souffrit comme d'un spasme

l'irrépressible besoin de pleurer, lui aussi, sa jeunesse apparemment stérile dans le sens vrai de la vie.

Il savait mieux maintenant que nos aspirations avec leurs déceptions, nos espérances avec leurs désillusions, nos succès avec leurs déboires, en l'absence de l'esprit chrétien, tout cela est déplorablement ici-bas marqué au coin du gré personnel ou de l'égoïsme parfois le plus subtil. Il avait d'ores et déjà suffisamment pratiqué les hommes, scruté le mobile de leurs actions sociales, pour savoir en quel percentage il faut en défalquer l'esprit d'arrivisme.

Où en était-il avec tous ses espoirs et ses projets qu'il avait aussi lui caressés? N'avait-il pas été trahi dans tous ses projets, en commençant dans son amitié de jeunesse la plus sincère et la plus généreuse, ce qui est parfois plus pénible que de l'être dans ses amours ; car si la blessure faite au cœur paraît tout d'abord moins vive et moins lancinante, elle lan-

guit plus longuement purulente sous les ferments de l'ingratitude, et ne cicatrise jamais complètement.

Sans s'y être exposé pourtant plus que de raison, il avait donc pu connaître les espérances et les ambitions suscitées comme les déboires et les désenchantements mérités ou non de cette vie. Il pouvait se dire avec le sage dont Sophocles interpréta si bien la pensée : "Souvent au ciel, quelquefois même dans l'abîme, les espérances des hommes flottent sur une mer de mensonges."

Qu'en était-il pour lui de ce problème de l'avenir plus ou moins impérieusement imposé à tant de fils de nos nombreuses familles roturières, forcés de déroger à l'occupation paternelle, sans toutefois pour cela sacrifier à la passion de l'arrivisme ?

Est-ce que la voie qu'il s'était tracée, la route qu'il croyait ouverte devant lui et dans laquelle il s'était si résolument engagé ne le conduisait pas à Damas ?

Que de tristesses déjà il avait trouvées dans cette période où la vie doit pourtant sourire ! Du foyer au collège et dans le monde professionnel, n'a-t-il pas eu à traîner la longue et lourde chaîne de ses désillusions ?

S'il n'a pas, comme le misérable Larive, voulu jamais donner dans l'arrivisme effronté, ne peut-il au moins s'accuser d'avoir vécu ces dix années dernières un peu à l'excentrique ? Sans amitié vraie, sans amour réconfortant, sans foyer pour stimuler ses énergies et le consoler de ses peines, va-t-il toute sa vie souffrir de la candeur cruellement désabusée de son affection pour un ami de collège ?

Plus d'un fois, il a tenté de porter envie à ce Larive, depuis les premiers jours malheureux de ses vacances de finissant à Armagh, jusqu'aux terribles émotions de sa dernière lutte électorale contre lui. N'en serait-il pas de même pour tous les bonheurs terrestres que nous poursuivons avec tant d'âpreté : faux brillants, récom-

penses vaines, lueurs trompeuses autour des précipices? N'est-ce pas ainsi qu'en a jugé le moine qui descend là-bas sur les bords de la rivière Saint-Charles, et dont la vie a été la contre-partie de celle de l'arriviste, parce que dans tous les bonheurs purement terrestres, il n'a voulu reconnaître que mensonge et vanité?

La fanfare s'est tue depuis longtemps déjà sur la grande terrasse, les promeneurs sont partis par toutes les rues du quartier Saint-Louis, la basse-ville dort, et Eugène Guignard, isolé de tous et de tout, laisse doucement les larmes lui monter à la prunelle et y obscurcir la vision du ciel étoilé. Il pleure non pas ses désirs inassouvis, ses rêves d'avenir irréalisés; mais sa jeunesse déroutée peut-être, la moitié de sa vie vaine et incomprise!

Et les milliers de petites clochettes aux grappes des lilas carillonnent de mieux en mieux dans la tiédeur de la nuit, pour

l'imprégner de leur subtile odeur ; tandis que dans son esprit une voix mystérieuse, provoquée par la filiation des idées, s'élève et chante :

"Ici-bas, tous les lilas meurent,
"Tous les chants des oiseaux sont courts !
"Je songe aux étés qui demeurent
Toujours !"

EPILOGUE

Aux premiers jours de l'automne suivant, le silence et l'oubli s'étaient déjà rétablis sur l'engloutissement de l'ex-ministre Larive. A peine quelques parents, deux ou trois amis peut-être s'inquiéteront-ils encore de son triste sort, jusqu'à ce que le traitement assurant quelque répit dans les accès trop violents de la maladie, on puisse transformer le patient en voyageur, pour ne pas laisser son esprit seul à errer, pour l'occuper plutôt des mille et un embarras du touriste dans une course à travers le monde. Mais avant que ce méridional ait définitivement regagné son midi, il restera quelque temps encore blousé jusqu'au cou dans la lande bretonne, et suivant les expressions du dandysme anglais, on pourra dire que ce "*m'as-tu-vu*" est bien

irrémédiablement devenu un "*has been*" et un "*played out.*"

Entretemps, une nouvelle à sensation, publiée dans tous les journaux de la ville, devait pendant quelques jours remettre en circulation son nom, ses aspirations, ses exploits, ses succès et son effondrement. L'ami, l'associé, l'adversaire de Félix Larive, ce Guignard, homme de grands talents et de mérites reconnus, mais dont la vie par certains côtés est restée quelque peu bizarre, a dépouillé la toge pour revêtir le froc du capucin.

Il emporte dans sa cellule, à défaut du mérite d'avoir renoncé à de grands biens terrestres, une conscience droite, un cœur honnêtement conservé et le sentiment très-net de n'avoir jamais su pactiser avec ses devoirs. Ces dix années de vie publique, écoulées depuis sa sortie de l'université, lui ont été bien des fois cruelles. Trop souvent, après ses succès comme ses revers, quand les amis ou les comparses aux bons offices s'étaient reti-

rés en lui laissant des félicitations ou de
consolations, trop souvent n'a-t-il p
s'empêcher de constater l'inutilité de se
travaux; d'avoir l'intuition du caractèr
transitoire de cette vie non orientée.

S'il avait bien voulu lutter, metton
comme tout autre en poursuivant l'idé
assez vague de son établissement dan
le monde, mais principalement parc
qu'on le lui demandait, parce qu'on l'
forçait, il lui était cependant toujour
resté à l'esprit, même dans les plus fort
entraînements de la mêlée, quelque chos
d'indécis, d'insincère ou d'incapable, qu
lui faisait accepter avec tant de placidit
le succès comme l'insuccès. Que lu
importait-il, après tout, une fois les ami
et les aides partis, d'accepter le mé
compte là où il avait si peu compté
Mais s'il en était venu comme à suspecte
son droit aux biens et aux honneurs de c
monde, par contre, les terribles revers d
son ami devaient lui servir d'épreuve e
suppléer à son expérience personnelle

En voilà un, n'est-ce pas, qui, mieux que lui, pauvre Guignard, avait eu à sa disposition tous les moyens, et qui certes n'avait jamais négligé d'en user pour arriver à ses fins. Aussi l'épouvantable faillite de cet arriviste, plus que tous ses déboires à lui personnels, devait-elle lui faire comprendre à combien peu tiennent en ce monde les honneurs, les jouissances et les biens que peut donner l'ambition.

Il a suffi à Larive de dépasser la mesure, de n'avoir pas su reconnaître qu'aux ambitions des hommes de même qu'au développement des flots, Dieu a marqué une limite infranchissable,—*huc usque venies* ; —il lui a suffi de croire en une vie qui n'est qu'une comédie, pour compromettre toute sa destinée et finir dans un dénouement trompeur, comme à la comédie.

Sur un esprit comme celui de Guignard, l'enseignement déduit de cette catastrophe et l'exemple d'un moine entretenu sur une place publique pendant

un quart d'heure, devaient avoir un effet plus prompt et aussi radical que des semaines de retraite et de méditations. C'est que jamais sa foi vive et son sens religieux scrupuleusement conservés ne l'avaient laissé s'éloigner des consolations mystiques suppléant aux honneurs refusés de la vie. Aussi, n'eut-il à faire qu'une évolution bien simple et toute prête pour rompre des attaches aussi lâches avec le monde.

Et maintenant l'oubli absorbera le souvenir de ces deux disparus dans des circonstances et pour des causes si différentes. L'un et l'autre, après avoir brillé dans la mesure de leur éclat personnel, vont s'éteindre, comme le météore sous l'ombre du soir, en laissant à leurs concitoyens une occasion de plus de philosopher sur l'inanité du bonheur humain qui n'est qu'un "malheur plus ou moins "consolé."

"Aspirons, nous dira Fénelon, à la "véritable grandeur ; elle ne se trouve

" qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu " confond le superbe dès cette vie ; il " lui attire l'envie, la critique et la calom- " nie ; il lui cause mille traverses et enfin " il l'humiliera éternellement."

FIN

14 février 1918.

TITRES DES CHAPITRES

